

**Face à faces,
Biographie de
Michel
Courtemanche**

Girard, Jean-Yves

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A black and white close-up portrait of Michel Courtemanche, a man with a beard and mustache, smiling slightly. The background is dark.

BIOGRAPHIE
**MICHEL
COURTEMANCHE**

FACE À FACES

par Jean-Yves Girard

KO

BIOGRAPHIE
par Jean-Yves Girard

Préface par Martin Petit

MICHEL COURTEMANCHE

FACE À FACES



TABLE DES MATIÈRES

Préface: Mon ami Michel

Chapitre 1 – 17/07/97

Chapitre 2 – Dans mon quartier d’banlieue, y’avait d’l’action en torrieu...

Chapitre 3 – Tel père, tel...?

Chapitre 4 – Ma sainte mère

Chapitre 5 – On ne naît pas humoriste

Chapitre 6 – À l’école des Monstres

Chapitre 7 – 1989: Une vache à lait est née

Chapitre 8 – Le gérant

Chapitre 9 – Voyage, voyage

Chapitre 10 – Ma (presque) Guerre des étoiles

Chapitre 11 – Coke en stock

Chapitre 12 – Bonjour, je m’appelle Michel et je suis bipolaire

Chapitre 13 – Bipo, pis?

Chapitre 14 – Dindon, vampire et maire Labeaume

Chapitre 15 – Épilogue

PRÉFACE

MON AMI MICHEL

J'avais 16 ans quand j'ai participé à mon premier atelier d'improvisation théâtrale en compagnie de ce génie. À l'aube de la cinquantaine, je peine à m'en remettre. On ne rencontre pas autant de talent brut souvent dans une vie. En fait, ça ne m'est tout simplement jamais arrivé depuis, pas à ce point.

Je me rappelle m'être dit, à 20 ans, que si j'avais 10% de son talent, j'aurais des chances de faire ce métier moi aussi. Trente ans plus tard, je constate que j'ai été indulgent envers moi-même, et qu'on peut quand même réussir honnêtement avec pas plus de 5%.

C'est peut-être pour cela que le succès de Michel ne m'a pas surpris. La Place des Arts, l'Olympia de Paris, les tournées, tout n'était qu'une suite logique, une évidence. Il lui a fallu travailler, évidemment, et il l'a fait plus fort et plus intensément que tout le monde. Au fond, si Michel Courtemanche ne réussissait pas à devenir un artiste et à avoir du succès, quel espoir y avait-il pour les autres?

Mais posséder un tel don pour faire rire, avec ou sans texte, sur scène ou dans la vie, ne fait pas l'homme. Il y a de ces personnes qui sont comme des rivières sauvages et capricieuses. À lire le récit de la vie en cascade de Michel, on ne peut qu'être impressionné par la force rugissante de son débit, qui aura fait tourner un bon moment les turbines du monde de l'humour et, depuis lors, celles de la restauration (il ne cuisinera jamais...) et de l'industrie pharmaceutique.

Témoin privilégié de ses nombreux débordements, j'ai souvent eu peur pour mon ami, avant de comprendre à la longue qu'une volonté hors du commun l'habite. Une détermination qui force l'admiration. Il possède une résilience à toute épreuve. On a pu prendre la mesure de cette force de caractère quand il a décidé de tourner le dos à la scène. Lui qui faisait l'envie de tous a cessé sec d'alimenter la bête, pour vivre sa vie, et non pas celle que les autres imaginaient pour lui. Nombreux sont ceux qui restent là à s'accrocher à moins.

Tourner le dos aux sirènes du succès n'a pas tout réglé d'un coup. Le voyage intérieur commençait à peine. Les débordements n'ont pas cessé et la suite n'est pas un conte de fées, mais c'est maintenant son histoire à lui. Michel, c'est une vie vécue à toute vitesse, dans le sens inverse du trafic.

Et ce que trois décennies d'amitié m'ont surtout appris, c'est qu'au final, il est plus facile d'être l'ami de Michel Courtemanche que d'ÊTRE Michel Courtemanche. C'est dommage qu'il n'ait pas autant de plaisir à s'incarner lui-même que nous en avons à le côtoyer.

Pour ma part, ce fut très difficile de le savoir si longtemps mal entouré, malgré la gloire, de savoir que des gens ont profité et abusé de sa confiance et de sa détresse. Le décalage était grand entre cette image de l'artiste en parfait contrôle devant des milliers de spectateurs, et ce jeune homme fragile et vulnérable qui, en coulisses, s'en remettait aveuglément à des personnes si peu dignes de sa confiance.

Aujourd'hui, Michel a des ressources précieuses et il touche les gens avec des mots attachés à des expériences concrètes. On peut dire qu'il a réussi son pari de vivre sa vie selon ses termes, et d'enfin mieux comprendre qui il est.

Mes enfants le connaissent et l'aiment comme il est, un Michel très calme, attentif et avenant. Il n'est pas Courtemanche la légende de l'improvisation ni Courtemanche l'humoriste en caoutchouc, bien que ce dernier ne soit jamais très loin. Il est devenu Michel, en gardant ses qualités humaines exceptionnelles, un Michel qui devra toujours ramer à contre-courant pour éviter de se laisser emporter par les idées noires, mais un Michel qui s'appartient.

Cette manie de tout faire à l'envers, de se marier dans la vingtaine et de faire sa crise d'adolescence à 40 ans, d'avoir une maison à 24 ans et de vivre en bohème à 50... cette vie sens dessus dessous, elle n'est pas faite pour tout le monde, mais ça prend des artistes comme lui pour nous dire qu'il n'y a pas qu'un chemin qui mène au bonheur.

Merci mon ami d'être toujours là.

Martin Petit

17/07/97

C'était un matin de juillet, beau et déjà chaud. La météo annonçait un orage en fin de soirée. Une prévision qui aurait pu être adressée directement à Michel Courtemanche. Au-dessus de sa tête, ces nuages noirs qui s'accumulaient depuis des années ne présageaient rien de bon.

Né quinze étés plus tôt, le Festival Juste pour rire avait concocté pour l'occasion une programmation cinq étoiles. L'une d'elles, dont le rayonnement dépassait de beaucoup les frontières de la Belle Province, scintillait en une de *La Presse*. Bien positionnée, tout en haut, à droite. Immanquable. Inimitable. Le visage aux mille mimiques collé sur un poteau (de terrasse? de danseuse? avec lui, tout était possible), la tignasse peroxydée, les yeux fous, la bouche en trou de cul de poule. L'article était coiffé d'un titre intrigant: *Le labo de Michel Courtemanche*. L'humoriste s'apprêtait à sauter dans le vide sans parachute le soir même avec *Chaos*, quelque chose comme un happening expérimental, pas préparé, pas répété, jamais vu et qu'on ne verrait jamais plus. Un rendez-vous avec ses fans qu'il voulait intime et sous le radar. Eh bien, pour l'intimité, c'était raté. Car selon «le plus grand quotidien français d'Amérique», ce labo était le must artistique de ce week-end de juillet 1997.

L'article ouvrait la section des arts, et se terminait ainsi: «Il a en tête de s'amuser ferme avec *Chaos*. Et il ne devrait pas s'en faire avec ces trois soirs de spectacles improvisés au Festival Juste pour rire.»

S'amuser? Oui, absolument, si possible, et d'ailleurs, c'était le but. Car la scène ne l'amusait plus tellement, même plus pantoute, car trop foulée, depuis trop d'années, dans trop de salles et trop de villes, *ad nauseam*, littéralement jusqu'à la nausée, sans une minute et quart pour respirer par le nez. D'où cette envie de la défier, de lui faire une scène, en l'affrontant à mains nues, comme à l'époque des matchs d'improvisation au cégep, où il régnait en maître.

Je voulais présenter un spectacle où rien n'était écrit à l'avance, où je pourrais parler au public directement, et partager avec lui ma démarche dans la préparation d'un show.

Deux mois plus tôt, au lancement de la programmation du Festival Juste pour rire, quelqu'un lui avait demandé: «Est-ce que ce sera comme un show de Jean-Marc Parent?» Et Michel, blagueur, avait sorti une réponse de son chapeau: «Oui, mais ben plus court, et ben plus drôle.» Parent, le champion de marathons improvisés qui duraient des heures, était devenu un phénomène de société télévisuel et populaire, capable d'amener la multitude à faire «*flasher* ses lumières» de char, de cuisine ou de Noël à l'unisson, de Matagami à L'Assomption. Les journalistes avaient pris bonne note: plus court, plus drôle, OK.

Du coup, Michel avait relevé la barre, déjà très haute étant donné son statut d'humoriste de renommée internationale. Rien pour surmonter son stress, ou tenir son trac en laisse. Pas le genre de trac «normal», familier à la plupart des artistes. Un trac effrayant, paralysant. La peur au ventre.

Les dernières années, où j'ai donné des centaines de spectacles, quelques heures avant d'aller sur scène, et souvent même la veille, j'étais paniqué. Je ne voulais plus y aller. C'était épouvantable, et indescriptible.

Dans le milieu de l'humour, des rumeurs circulaient. L'une d'elles, particulièrement troublante, chuchotait qu'un soir, planqué dans sa loge, un Courtemanche à moitié fou aurait arraché la table de maquillage auquel il s'agrippait pour ne pas en sortir.

La rumeur n'était pas fausse, mais pas tout à fait vraie... Ça s'est passé à la salle Maurice-O'Bready de l'Université de Sherbrooke, à l'automne 1992, à la première de mon deuxième show. Et si je n'ai pas arraché la table, c'est parce que Jean Bourque, mon directeur de tournée, a réussi à me calmer.

Il avait appris à méditer, allongé sur un lit de camp dans ses quartiers, des écouteurs aux oreilles et une musique transcendante pour oublier où il était et ce qui s'en venait. C'était bien, mais insuffisant. Un petit comprimé placé sous la langue faisait le reste. Rapidement, le Rivotril était devenu un allié essentiel.

Sauf ce jour-là.

Pour une raison qui lui échappe aujourd'hui – sans doute sur un coup de tête comme il en a toujours eu, peut-être pour se prouver qu'il n'était pas complètement accro à cette drogue légale –, il avait décidé de se passer de Rivotril. Non seulement pour son *Chaos*, programmé tard au Vieux-Port, mais aussi en début de soirée au Théâtre St-Denis, pour un numéro présenté au gala d'ouverture, animé par Yvon Deschamps.

Quand il a quitté sa coquette maison d'Outremont sur les chapeaux de roues au volant de sa BMW Z3 Roadster bleue, direction les bureaux de Juste pour rire, il ne se doutait pas qu'au retour, plus rien ne serait comme avant.

À 32 ans, Michel Courtemanche trônait au sommet. Il était le premier humoriste québécois connu à l'étranger. Surtout en Europe, terre déjà conquise: la Suisse, la Belgique, l'Espagne, l'Allemagne... et bien sûr la France, qui l'avait adopté. Il y avait de plus vécu une bonne partie des années 1990, au cœur de la capitale, remplissant des salles prestigieuses, vendant des cassettes vidéo de ses spectacles par centaines de milliers. Dargaud, la maison d'édition d'Astérix, avait lancé une bédé à son effigie. Les saucissons Justin Bridou, dont l'image de marque était pourtant une caricature du paysan français, avec moustache en balai et béret, avaient fait de Michel leur porte-parole dans une série de publicités. Le Musée Grévin de Paris avait tassé la statue de cire de Michael Jackson pour mettre la sienne, grimaçante... et pas très réussie, d'après le modèle en chair et en os. Il avait pris une pause de la scène, car la télé et le cinéma lui faisaient de l'œil. Il venait d'ailleurs de jouer le rôle-titre dans son premier film, une coproduction franco-québécoise au budget imposant tournée en banlieue parisienne, et des projets mijotaient des deux côtés de l'Atlantique, jusqu'à Hollywood.

En effet, les États-Unis montraient de plus en plus leur intérêt, flairant dans ce *physical comedian* le potentiel d'une future star. Les Américains se perdaient en conjectures. Était-il le petit frère de Jim Carrey? Le cousin de la fesse gauche de Robin Williams? Le fils spirituel de Jerry Lewis? Ou la sainte trinité en un seul corps caoutchouteux?

La montée avait été fulgurante. Le succès, inouï. Et l'avenir? Il s'annonçait radieux.

En cet été de l'année 1997, Michel était un artiste aisé et adulé. Sa célébrité, qui lui pesait depuis son premier autographe, l'écrasait désormais, et il avait pensé la déjouer un peu en changeant la couleur

de ses cheveux. Peine perdue. Au St-Denis, tous ont immédiatement reconnu le gars *bleaché* qui prenait place au centre de la scène. Neuf ans plus tôt, au même endroit, il ahanait ses premières onomatopées d'haltérophile au Festival avec un numéro devenu mythique.

J'ai fait un sketch sur les super-héros, un autre sur les gens qui se recyclent dans un deuxième métier. Pour que le trac s'en aille vraiment, il fallait que j'entende rire. Ça n'a pas ri beaucoup. Un vrai flop.

Pas le temps de panser son orgueil ou d'analyser les causes de sa déconfiture: *Chaos* débutait à 23 heures, et sa montre indiquait presque 21 heures.

Sur place depuis la matinée, Jean Bourque, celui qui avait jadis sauvé une table de loge, sentait qu'il y avait anguille sous roche. «J'avais créé *Chaos* avec Michel, que j'ai toujours appelé Mike. Il m'avait demandé de concevoir un appartement dans ce hangar du Vieux-Port abandonné aux pigeons. J'avais loué des meubles, patenté un coin cuisine, trouvé des accessoires. Et quand je suis arrivé là le matin du spectacle, je me suis rendu compte qu'il y avait un camion de captation, qu'on installait des éclairages pour la télé, qu'il y avait un bar à cigares avec sofa pour une ambiance de cabaret, que ce serait un soir de première avec caméras, journalistes, vedettes et beaucoup de monde. J'allais de découverte en découverte. Mike avait voulu le dénuement, je le connaissais bien, et ce que je voyais m'inquiétait.»

À son arrivée, Michel a aussi constaté que ce ne serait pas le spectacle intime et sous le radar qu'il avait imaginé. Plus tard, il apprendra que parmi les 300 et quelques privilégiés réunis se trouvaient des producteurs de New York et de Toronto, venus «découvrir» la sensation québécoise pour une future série de représentations *in English* et conviés à l'insu de Michel par François Rozon, son agent.

Et dans l'air humide chargé d'électricité, une excitation courait, palpable: qu'est-ce que sera ce *Chaos*? Nul ne connaissait la réponse, pas même Michel, qui se préparait dans sa loge, où l'a rejoint Jean Bourque. «Comme Mike exigeait du champagne Cristal, à 200 dollars la bouteille, j'avais demandé l'autorisation à Juste pour rire avant d'en acheter. Pas de problème, c'était LA star. Il était nerveux, pas dans son état normal, et pourtant, je l'avais vu des dizaines de fois juste avant le lever du rideau. C'est vrai que cela faisait quatre ans que je n'avais pas travaillé avec lui. Bref, je sentais que ça n'allait pas. Et puis le spectacle a commencé.»

Michel a fait son entrée sous les applaudissements.

Quand j'ai vu Francine Grimaldi, je me suis dit: kessé qu'a fait là, elle?

Il l'avait aperçue dès le début, car la scène avait été aménagée pour créer une proximité avec le public. Une passerelle permettait à l'humoriste de marcher parmi les spectateurs.

Mon idée de départ n'avait pas été respectée. C'était devenu autre chose, plus gros, plus attendu. J'ai paniqué.

Dans la salle, quelqu'un regardait Michel avec un intérêt particulier: Marc Brunet, jeune scripteur en vogue dont le talent distinctif explosera ensuite à la télé dans *Le cœur a ses raisons* et, plus récemment, dans *Like-moi!* «Au cours des mois précédents, j'avais passé beaucoup de temps avec Michel pour écrire son prochain one man show. On s'amusait et on s'entendait très bien. Une amitié professionnelle débutait, qui n'a pas abouti. J'avais écrit le numéro des super-héros qu'il avait présenté au gala, et environ une trentaine de minutes du nouveau spectacle, qui n'a jamais vu le jour.»

Sur la scène traînaient des objets, dont la valise de tournée de Michel, qui serviraient de points de départ pour ses improvisations. Il devait aussi piger dans un pot contenant divers thèmes.

Ça n'a pas marché. Quand j'ai vu que les gens s'attendaient à autre chose, je leur ai donné autre chose. J'ai fait une erreur. J'ai changé mon plan de match.

Présent uniquement à titre d'ami et de spectateur, Marc Brunet a alors eu toute une surprise. «Michel s'est mis à utiliser le matériel du nouveau show qui n'avait jamais été rodé. Ç'a bien fonctionné, malgré tout, grâce à son génie d'improvisateur. Mais, au bout de vingt minutes, il a frappé un mur, et a continué, en balbutiant.»

L'humoriste en panne sèche s'est mis à dire n'importe quoi pour faire réagir la foule.

Il y avait un photographe avec un très long téléobjectif, je lui ai demandé dans quel sex-shop il l'avait acheté. Des réflexes de comique. J'ai ressorti mes vieux gags. J'étais en train de leur servir la même câlisse de bouette.

Plus les minutes passaient, plus il perdait pied et s'enfonçait,

couvert de sueur froide, les vêtements trempés.

Au bout d'une quarantaine de minutes, j'ai dit: «Excusez-moi, mais ce soir je ne suis vraiment pas dedans, je file pas pantoute, je suis gelé.» Je pense que les gens ont entendu stone, alors que je voulais dire paralysé. Pas le meilleur choix de mots. Je ne prenais jamais de drogue avant un spectacle. Jamais, et je le jure sur la tête de mon père. Après? Ben oui. Quasiment chaque jour était un lendemain de veille.

Le comédien Claude Legault, un ami depuis le cégep, a été témoin de certaines de ces virées quasi légendaires dans les annales du boulevard Saint-Laurent. «Michel sortait fort dans les bars et il voulait qu'on l'accompagne, moi, Martin Petit, d'autres de notre gang. Lui gagnait des salaires extraordinaires, moi, dans ce temps-là, même pas assez pour faire un rapport d'impôt, et il voulait toujours tout payer. Je voyais bien qu'il était entouré d'une cour, des parasites, à mon avis, qui étaient là parce qu'il était drôle, riche, connu. Au bout d'une heure, Michel nous oubliait, il était parti sur une *binne*. À un party de fête, je lui ai donné une carte où j'avais écrit: J'ai de la misère à te suivre, mais quand ce sera fini ton affaire, et que les autres auront disparu, revire-toi, nous on va être encore là.»

Quand il avait eu vent de ce *Chaos*, Claude – qui estimait le concept casse-cou – avait proposé à Michel d'y participer, «pour être sur le *stage* avec lui et faire ce qu'il voulait, juste pour l'épauler. Il a refusé, il voulait être tout seul. Je n'étais pas au Hangar 16 ce soir-là, mais je n'ai pas été surpris de ce qui est arrivé. Bien sûr qu'il en avait la capacité. J'ai l'impression qu'il a voulu jeter la serviette. Je sais que ça sonne un peu psycho-pop, mais je pense qu'il s'est saboté.»

Réfugié en coulisses, c'est un Michel en morceaux qui a retrouvé son entourage et quelques proches, sa sœur Suzanne, son frère François, sa blonde du moment.

Je pleurais comme un veau. Ils m'encourageaient à retourner sur scène. Je me suis ramassé, je l'ai fait, pour essayer encore une fois. J'ai peut-être toffé dix minutes, et j'ai dit à tout le monde: «On va vous rembourser, désolé, bonne soirée.»

Le lendemain, tous les médias décrivaient le crash d'une étoile en direct. «Ceux que je connaissais et qui savaient que j'étais là m'appelaient pour en savoir plus, raconte Marc Brunet. C'était une très grosse nouvelle. Les gens s'en souviennent moins, mais au milieu des années 1990, comme références de succès artistique international, il y

avait Céline Dion et Michel Courtemanche. Le Cirque du Soleil n'existait même pas encore à un tel niveau.»

Trop secoué pour prendre le volant et rentrer chez lui, Michel s'est retiré chez sa copine, incapable de fermer l'œil, ressassant le fil des événements et repensant à ce train sans freins lancé à toute allure qu'était sa vie depuis près d'une décennie.

Cette nuit-là, je me suis dit: Et si j'arrêtais tout maintenant, comme je l'ai déjà souvent souhaité? C'était une idée folle et il n'y avait personne à qui je pouvais en parler, par peur, parce que c'était une décision qui aurait des conséquences énormes pour moi, bien sûr, et pour mon équipe, pour ma famille, qui était si fière de mes succès et si contente que je fasse autant d'argent. Mais dans le fond de mon cœur, dans mes tripes, je savais que j'en pouvais plus.

Le lendemain soir, Michel devait faire une apparition au deuxième gala du Festival, animé par son grand ami Martin Petit. Y serait-il? Jean Bourque, encore sous le choc de la veille, a assisté aux répétitions en après-midi. «Mike était là, complètement détendu, tout allait bien, hahaha. J'étais soulagé, mais surpris.» Secondé de Martin et de Maxim Martin, Michel a joué l'un des trois pêcheurs dans un canot... un sketch qui deviendra 16 ans plus tard l'émission *Les pêcheurs*.

Quand je suis entré pour faire le numéro, j'ai eu droit à un standing ovation. J'ai senti que les gens étaient contents de me voir là, après ma débâcle de la veille.

Trois jours plus tard, le lundi 21 juillet, Michel a honoré un autre engagement: un show d'une heure, sous les étoiles, au Vieux-Port. «Il a été accueilli par une foule enthousiaste, proche du délire», rapportait *La Presse* dans son édition du lendemain. La journaliste concluait sa critique positive sur une note prémonitoire: «On sent qu'aujourd'hui, il est prêt à passer à autre chose, mais que cet autre chose n'est pas encore tout à fait clair dans son esprit. En un mot, il se cherche.»

En fait, c'était très clair dans son esprit depuis le Hangar 16. En un mot, il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Dès que je suis sorti de scène, j'ai dit à François Rozon: «Je ne ferai plus jamais de spectacles.» Le citron avait trop été pressé, il n'y avait plus de jus. François ne m'a pas cru, tout le monde pensait que j'allais prendre un break et revenir. J'ai refusé toutes les propositions. On m'a offert 50 000 dollars pour une prestation de

15 minutes. Ç'a été non, merci. Ma carrière d'humoriste était terminée.

DANS MON QUARTIER D'BANLIEUE, Y'AVAIT D'L'ACTION EN
TORRIEU...*

Un jour de 1965, la famille Courtemanche a fait ses boîtes et quitté Montréal pour les défaire avenue Prieur, dans un coin de Laval flambant neuf qui ne s'appelait pas encore Duvernay. Il y avait papa Serge, maman Pierrette, et leurs quatre petits monstres: François, Jean, Suzanne et Michel, le poupon, futur prodige, déjà prodigue en grimaces.

Cinquante ans et des poussières plus tard, ce quartier si paisible qu'on le croirait assoupi bruit de souvenirs pour qui sait tendre l'oreille. Des bons, des mauvais, des cocasses, des fugaces, et des pas racontables... normalement.

Je reviens peut-être une fois par année, par nostalgie, pour voir ce que ça me fait. Ce qui m'étonne toujours, c'est de constater que tout est plus petit que dans ma tête, sauf les arbres, qui ont poussé. Je passe sur la rue où j'ai grandi et où j'ai vécu jusqu'à 17 ans. Je regarde la maison qui n'appartient plus à mes parents depuis très longtemps et qui, en fait, a toujours appartenu à la banque. Je regarde celles de mes amis qui, eux aussi, sont partis. Ou sont morts.

Un mardi gris de novembre 2017, il s'est stationné avenue Prieur. Le décor? Une rangée de bungalows jumelés, plutôt coquets, reproduits à l'infini et à l'identique, à de rares détails près: ici une façade plus colorée, là une pelouse plus dorlotée. Des arbres matures, des haies fournies qui balaient le macadam, la quiétude d'une matinée en semaine, les enfants en classe et les parents au boulot: l'image d'Épinal de la vie en banlieue.

Et pendant qu'à l'extérieur le vent s'amusait avec les feuilles, Michel a invoqué les fantômes du passé. Ils ne se sont pas fait prier pour accourir: Tony, Sylvain, Louis, Ronny... Et d'autres aussi, dont le

prénom s'est perdu en chemin mais dont le visage, figé dans les années 1960 et 1970, ne prendra jamais une ride.

Tony, mon chum de la p'tite école, habitait en bas de la rue, je ne l'ai jamais revu. Sylvain, je le vois de temps à autre sur Facebook, mais on s'écrit pas souvent. Louis... pauvre Louis. Il est devenu danseur de ballet jazz, et il a eu le sida. Ronny, c'était mon meilleur ami, mon idole. Son histoire est pas croyable: il est devenu tueur à gages! Il s'est fait arrêter: il s'appropriait à exécuter quelqu'un et son arme s'est enrayée. Un vrai film. J'ai su qu'il vient de sortir de prison, il a changé de nom, d'identité... Avec Ronny, j'ai fait les 400 coups, même les 500 coups. Il se battait tout le temps, il me protégeait. Il m'a pris sous son aile parce que je ne savais pas me défendre. Si quelqu'un passait devant moi quand on faisait du skateboard à la piscine municipale, Ronny y voyait. Il arrivait, on savait que ça allait cogner. Il est venu me voir quand j'ai fait les auditions Juste pour rire au Club Soda, en 1986. Après, on peut dire que nos chemins se sont séparés pas mal...

Ronny, son aîné de trois ans, ce qui est énorme à cet âge, lui a ouvert les yeux sur un monde inconnu et voilé de mystère: les filles.

C'est lui qui m'a fait apprécier leurs fesses. Il n'arrêtait pas de dire: «R'gardes-y le cul, r'gardes-y le cul!» Moi, je pensais: hein? il regarde les femmes?

Évoquer Ronny et ses cours d'anatomie 101 lui a rappelé Marie-Josée, son premier amour.

Un amour d'été. Elle habitait la rue d'à côté, on avait 10 ans. À Marie-Josée, j'ai donné mon premier baiser. Ou bien c'est elle qui me l'a donné. Probablement. Une chose est sûre: ça s'est passé dans sa chambre. Je sais pas pourquoi, mais je pense souvent à elle. On s'est perdus de vue après la polyvalente. Quand j'ai eu 50 ans, ma sœur a organisé un party avec 50 personnes, et Marie-Josée était là. J'ai appris qu'elle est aujourd'hui lesbienne, je trouve ça comique, surtout après avoir été ma blonde.

Retrouver l'avenue Prieur, théâtre de son enfance et terrain de jeu de son adolescence, c'est monter à bord de montagnes russes d'émotions qui n'ont rien à envier au Monstre de La Ronde.

Je repense à la cicatrice que j'ai sur la joue, je passe un doigt dessus. J'avais pas tout à fait 10 ans, je me chamaillais avec mes

grands frères dans la chambre des parents, j'étais sur le lit avec un couteau à steak – je sais que c'est niaisieux, mais j' imagine que je voulais me défendre –, je suis tombé et le couteau est entré dans l'os de ma joue. Quand ils ont vu ça, mes frères se sont sauvés vite. J'ai réussi à enlever le couteau, j'ai mis deux plâsters en x. Pas d'hôpital, pas de points de suture. Je me suis souvent dit que j'aurais pu me percer le cerveau par l'œil. Je me revois aussi à 12 ans dans la piscine familiale, coincé entre deux barreaux de l'échelle. J'étais tout seul chez nous, je me serais sûrement noyé si j'avais pas réussi à respirer dans les bulles d'un tourbillon, ça m'a donné le temps et la force de me libérer. C'est difficile à expliquer comme situation, mais je sais que ç'a été un vrai miracle.

Ces allers-retours dans le temps ne sont pas que pénibles ou dramatiques. Souvent, ils sont même plutôt rigolos. Il se revoit à 12 ans, groovant sur *Papa Was a Rolling Stone* et le *soul train*, un style de danse athlétique précurseur du disco et popularisé par les Afro-Américains au début des années 1970. Une vision qui lui arrache un sourire mi-rêveur, mi-gêné.

On était trois, quatre gars, on pratiquait ensemble, et tous les vendredis on allait à des danses à la polyvalente Georges-Vanier. Marie-Josée venait avec nous. J'avais des jeans pattes d'éléphant, un t-shirt blanc, des gants blancs, des souliers plateforme. Je faisais la split, c'était très acrobatique. Ç'a duré l'espace d'une saison, ensuite j'ai changé d'activité. J'étais très sportif, toujours grimpé partout, toujours en vélo. J'ai été prof de ski alpin, et j'ai fait beaucoup de plongeon, j'ai même gagné une médaille de bronze aux Jeux du Québec au tremplin de trois mètres.

Michel est entré dans l'adolescence dans une forme physique exceptionnelle, quasi olympique. Un corps sain et un esprit sain? Hum...

À partir de 12 ans, j'ai commencé à prendre de la drogue: du pot et du hasch au début, ensuite de l'acide, de la mescaline, de la cocaïne... J'ai arrêté vers 16 ans. Mes parents l'ont jamais su, et s'en sont jamais doutés. Je sniffais de la poudre parce que tout le monde en faisait, surtout pour se relever d'une grosse brosse, mais sur moi, la coke n'avait pas d'effet.

Elle en aura plus tard, mais nous ne sommes pas encore là.

Pour moi, la dope était gratuite. Ma façon de payer ma part: je

faisais rire mes chums. On peut dire que ce sont mes premiers cachets d'artiste.

Il a compris très tôt que son talent d'amuseur public lui ouvrait bien des portes. Celles entre autres du sous-sol familial quand ses deux aînés le réquisitionnaient pour leurs partys d'ados, auxquels Michel, trop jeune, n'était en principe pas convié.

Je voulais quand même y aller. Ils me laissaient entrer à condition de les faire rire. J'imitais mon père, j'imitais Jerry Lewis qui fait des grimaces, je m'imitais terrorisé d'aller chez un de mes cousins qui s'amusait à me taper sur la tête avec un bottin téléphonique, une vraie torture... J'étais bon: ça riait tout le temps.

C'était impossible de ne pas rire, assure son frère Jean. «C'était sa façon à lui de se connecter à nous. Quand Michel avait 10 ans, j'en avais 16, François, l'aîné, 17. À cet âge-là, t'es avec ta gang de chums et tu veux rien savoir des plus jeunes, mais il arrivait avec ses numéros extraordinaires, faits avec un talent complètement capoté.»

Si les sous-sols de banlieue pouvaient parler, ils en auraient long à dire. Celui des Courtemanche de Duvernay, Laval, n'a pas beaucoup de secrets pour Michel, et certains le bouleversent encore aujourd'hui. Il y avait sa chambre.

En fait, c'était pas une chambre. Ma chambre, elle était en haut, mais servait de débarras. Je préférais coucher en bas, dans une pièce en plein milieu, où il y avait le réservoir d'huile. J'avais mis un matelas, et je dormais là.

En 2012, pour *Viens-tu faire un tour?*, émission pilotée par Michel Barrette, où des vedettes revisitent leur jeunesse enfuie à bord d'une voiture vintage, Michel Courtemanche est entré dans l'ancienne maison de ses parents. Il l'avait maintes fois revue de l'extérieur, sans pourtant y avoir jamais remis les pieds depuis son départ pour la grande ville, trente ans auparavant. Visiblement ému et mal à l'aise, il a été filmé dans la cuisine et dans le corridor, mais pas au sous-sol, où il avait ses quartiers.

J'ai refusé d'y descendre. Le réalisateur de l'émission a respecté ça, Michel Barrette aussi, que je connais depuis des années. Je voulais pas aller là où mon père passait toutes ses journées, dans le p'tit salon. J'ai eu un mauvais feeling.

Il savait précisément pourquoi, et n'en a rien dit à la caméra.

**Banlieue*, chanson des Cowboys fringants.

TEL PÈRE, TEL...?

Longtemps, très longtemps, Michel a détesté son père. Il en avait honte. Il en avait peur. Quand il brosse un portrait de sa famille, ce qu'il raconte est parfois si déconcertant qu'un doute surgit: sûrement, il exagère, le temps et la rancœur ont noirci les souvenirs. Mais sa sœur confirme les dires de son frère cadet. Suzanne apporte même de l'eau au moulin, tel cet incident inconnu de Michel. Un soir qu'elle rentrait chez ses parents, Suzanne apprend que son père tourne sur lui-même sans arrêt parce qu'il se prend pour une machine à laver. «Va coucher chez une amie», lui conseille sa mère. Échaudée, Suzanne ne se fait pas prier pour déguerpir.

Voir la maison de Duvernay, revenir sur les lieux de son enfance, redonne vie à son père. Et avec lui surgissent des images fortes, troublantes et indélébiles, résistantes aux années, aux thérapies et aux médicaments. Elles hanteront sans doute Michel jusqu'à sa propre mort.

Quand il était dans ses grandes phases de dépression, mon père se stationnait au sous-sol, à la journée longue, et il buvait. De la Carlsberg, que j'allais lui chercher. Assis devant la TV avec sa bière, il chialait contre les anglophones, qu'il appelait les roastbeefs, parce qu'ils en mangent, comme nous des May West avec du Pepsi. Il faisait une fixation sur eux. Il leur en voulait parce qu'il disait qu'ils lui avaient volé ses jobs dans sa jeunesse. Avec le Parti québécois, il s'était beaucoup battu pour que le peuple francophone s'élève, grandisse. Et pourtant mon père parlait très bien l'anglais, il avait étudié la chiropractie à Boston. Les Américains, ça allait. C'étaient les Anglo du Québec qu'il n'aimait pas. Maudite gang de roastbeefs sales...

Au début de sa pratique, Serge Courtemanche, chiropraticien, avait un bureau boulevard de la Concorde, non loin de l'avenue Prieur. Son caractère erratique et ses nombreuses absences le forcèrent à quitter

ce local et à recevoir ses patients dans la maison familiale.

C'a pas été long qu'il a arrêté de travailler. Tous les jours, il se saoulait, fumait trois paquets de cigarettes, il y avait tellement de boucane que le plafond du sous-sol, blanc à l'origine, est devenu jaune. Le matin, il était pris de quintes de toux épouvantables. Et il m'obligeait à rester avec lui, surtout si un film de guerre passait à la TV. Là, il tripait. Son film préféré: Les douze salopards, avec Telly Savalas. J'ai commencé à avoir peur de la guerre. Quand j'entendais un avion passer, j'avais peur que ce soit un bombardier plein de bombes.

Serge Courtemanche avait établi son quartier général au sous-sol. Ses deux fils aînés allaient au cégep, sa fille fuyait les parages dès qu'elle le pouvait. Sa femme cumulait deux emplois pour maintenir le bateau à flot. Restait le p'tit dernier.

Mon père quittait rarement sa cave, et encore moins souvent la maison. Une fois, il est sorti dehors avec son fusil – il en avait quelques-uns, il aimait la chasse. On était en pleine crise d'Octobre, il aurait pu se faire arrêter par l'armée. Comme il écoutait toutes les nouvelles tout le temps, il savait ce qui se passait et voulait participer, peut-être, je ne sais pas.

Son frère Jean croit lui aussi que les premiers courts-circuits importants dans l'esprit du paternel remontent à cette période dramatique où le Québec était en pleine psychose. «J'avais 12 ans, François en avait 13, Suzanne, 9 et Michel, 6. C'était un souper de famille. À la télé, il y avait des images de chars d'assaut, et tout d'un coup, papa nous crie: "On arrête tout, il y a un micro dans la maison, faut le trouver!" Et, avec ma sœur et mes deux frères, je me suis mis à le chercher. Une vraie scène de film.»

Ce n'était que le début.

On s'est habitués vite à ce genre de comportements bizarres. Les médecins disaient qu'il était maniacodépressif, le mot bipolarité n'avait pas encore été inventé, mais nous on disait: «pa, y'est fou.»

Affectée par l'alcool et dérégulée par les médicaments puissants pris de façon aléatoire, la santé mentale de Serge Courtemanche se détériorait. Autour de lui, la famille vivait sous haute tension. Il fallait s'attendre à tout, au pire, surtout.

Un jour de semaine, j'étais pas à l'école, je devais avoir 13, 14 ans. Mon père est tombé devant moi dans le salon, il s'est mis à avoir des convulsions, les yeux exorbités, la langue mauve qui lui sortait de la bouche, il la mordait. Il devait être en manque de bière ou de pilules. J'étais comme en état de choc, je savais pas quoi faire, j'ai attendu que quelqu'un arrive, je me souviens plus comment ça s'est terminé, j'imagine qu'il est parti en ambulance. Ça m'a dégoûté de lui.

Quelques événements dramatiques illustrent mieux que d'autres ce que Serge Courtemanche réservait à ses enfants et à sa femme. Suzanne avait 18 ans, et devait traverser toute l'île de Montréal, du nord au sud, direction l'hôpital Louis-H. Lafontaine, où pratiquait le psychiatre de son père, en crise sur la banquette arrière et qui donnait de violents coups de pied. Terrorisée, elle s'est garée un instant pour reprendre ses esprits. Un policier s'est arrêté, et Serge l'a frappé au visage. Les miracles étaient rares chez les Courtemanche, mais ce jour-là, il y en a eu un. L'agent, un voisin de l'avenue Prieur, connaissait la famille, et il n'y a eu ni poursuite ni arrestation.

Mon père allait souvent à l'hôpital, en psychiatrie. Pour nous, c'était l'asile. Une semaine, des fois plus. On était tous un peu nerveux quand il était là-bas, parce qu'il s'en était sauvé une fois. Il est revenu en pantoufles en plein hiver et en pleine nuit. Personne a jamais su comment il avait fait pour marcher les sept kilomètres de la Cité-de-la-Santé à chez nous. J'ai été réveillé par les gyrophares des policiers venus le chercher. L'arrivée de trois chars de police à quatre heures du matin devant notre maison a confirmé ben des affaires pour le voisinage sur ce qui se passait chez nous.

Les années ont filé, les Courtemanche ont déménagé à Montréal. Suzanne et Michel, les deux derniers, ont à leur tour quitté le nid, pas fâchés de partir. Enfin, les parents se sont installés dans les Laurentides. Sobre grâce aux AA, Serge donnait même des conférences sur les ravages de l'alcoolisme. Sa femme travaillant toujours à Montréal, il était parfois laissé seul. Alors il y a quand même eu des rechutes, dont une, grave: il s'était mis à boire du rince-bouche. Le même scénario s'est répété... police, ambulance, internement. Avec une différence: cette fois, un médecin a posé un meilleur diagnostic, il a changé la médication. Il a surtout fait ce que ses prédécesseurs auraient dû faire, écouter ce qu'avait à dire Pierrette Courtemanche, sa femme.



Serge Courtemanche à 25 ans, en 1954.

Et c'est à ce moment que Michel s'est réconcilié avec son père.

On lui a diagnostiqué de l'emphysème. Comme ses poumons ne filtraient plus l'oxygène, il avait besoin d'une bonbonne vingt-quatre heures par jour. Il a souffert, beaucoup et très longtemps. Ça m'a convaincu d'arrêter de fumer, je ne voulais pas finir comme lui. Et de le voir très malade, en fin de vie, je me suis dit: mon père, c'est pas un monstre, c'est un être humain, comme tout le monde. J'étais en thérapie, et pardonner, faire la paix avec son passé, fait partie du processus. Je savais que cette démarche était plus importante pour moi que pour lui.

Le premier pas était le plus difficile, mais essentiel: dire à son père

«je t'aime».

Je ne l'avais jamais fait. Quand je me suis rendu compte que j'étais pas capable de le lui dire sans me mettre à pleurer, j'ai décidé de le faire au téléphone. Pour mon père, un homme, un vrai, ça pleure pas. J'ai pleuré quand même mais j'ai raccroché vite et surtout il n'était pas devant moi. Après, je me suis senti mieux, et je pouvais lui dire «j't'aime, 'pa», sans me mettre à brailler. J'en ai parlé à personne de la famille, j'ai pas cherché à savoir si mes frères et ma sœur avaient fait la même chose.

Serge Courtemanche est mort à l'automne 2003, à 74 ans, et il a emporté dans la tombe bien des secrets.

Au salon funéraire, un vieil ami de mon père, qui l'avait connu dans sa jeunesse, m'a dit: «Toi, tu penses que t'es drôle, ben Serge, il l'était ben plus que toi.» Je m'en serais jamais douté. Il ne nous a pas fait rire souvent, disons. On a trouvé, dans son ordinateur, le début d'un roman, Les passeurs d'eau. C'était un homme cultivé, très intelligent, et un grand lecteur, fan de San-Antonio. Ma mère m'a dit que, quand elle l'a connu, mon père était normal, entre guillemets. C'est plus tard que les problèmes ont commencé. Pourtant, je me souviens que son père à lui, mon grand-père, qui était pianiste à Radio-Canada et qui accompagnait des films muets au cinéma, était tout un phénomène. Les gens disaient que c'était un excentrique. Le genre de bonhomme qui, en plein restaurant, va se lever pour faire des exercices. Je me disais que cette maladie était peut-être héréditaire. J'avais deux ou trois ans, et je suivais mon père en l'imitant: il se promenait dans la maison en faisant le chef d'orchestre. Sans musique. Ma mère ne trouvait pas ça drôle. Elle ne voulait pas que je sois comme son mari.

Michel non plus. Il a grandi avec la peur au ventre.

Et si, dans le fond, j'étais comme lui?

MA SAINTE MÈRE

Pierrette Courtemanche avait fait le ménage pendant trois jours. Elle s'était fait coiffer, avait acheté des viennoiseries. Le biographe de son fils souhaitait l'interviewer, elle avait dit oui à contrecœur. Pour Michel.

Il a toujours été proche de sa mère, et le décès de son père il y a quinze ans les a soudés.

Sa mort l'a libérée.

La porte de l'appartement de Pierrette, à Pierrefonds, s'ouvre sur un troupeau d'éléphants, de tailles, de matières et de couleurs différentes, certains en costume d'Ève, d'autres en habits de parade pour maharajah. Les adeptes du feng shui le savent: un éléphant dans une maison, ça ne peut pas nuire. Trompe en berne dans la chambre à coucher = fertilité pour le couple. Trompe en l'air dans l'entrée = protection des lieux. Pierrette a une raison plus large: «Paraît que ça porte chance.»

Eh bien, les pachydermes ont manqué à leur mission le mois d'avant. Leur propriétaire s'est fracturé une cheville, et Michel en a perdu le peu de sommeil réparateur qu'il réussit à trouver.

J'avais peur que ma mère soit obligée de déménager dans un CHSLD, où elle serait maltraitée.

Pierrette s'est rétablie, mais une douleur persiste. Et quand elle quitte sa cuisine pour accueillir le visiteur, elle boite. La dame de 84 ans a dû se résoudre à acquérir une marchette.

Sa passion pour l'éléphant est récente. Dommage. De la chance, elle en aurait eu besoin bien avant Pierrefonds, du temps de l'avenue Prieur, à Duvernay, Laval.

Pierrette Joly a convolé en justes noces, pour le meilleur et pour le pire, avec Serge Courtemanche en 1957. Elle avait 23 ans; lui, 28.

«Des fois on me demande si, avant de me marier, j'avais remarqué quelque chose dans son comportement. Mais non. Et même si sa mère m'avait dit qu'il y avait un problème de ce côté-là, j'aurais pensé: il va changer. J'étais en amour. Plus tard, un de ses cousins m'a raconté que, sur la porte de sa chambre d'adolescent, Serge avait écrit: Attention, génie au travail.»

Coïncidence 1. L'une des questions qui composent un test soumis aux personnes présentant des signes de bipolarité: Avez-vous l'impression d'être un génie?

Coïncidence 2. Sur la porte de son condo au Sanctuaire, au début des années 1990, Michel a écrit: Attention, génie au travail. Il ne se doutait pas que son père l'avait précédé de trente ans.

Un café dans les mains, regardant parfois son fils cadet assis en bout de table, occupé à manger un bagel sans perdre une miette des propos et confidences de sa mère, madame Courtemanche remontait le temps à toute allure. Elle en oubliait de grignoter un morceau de chocolat au lait, son péché mignon, le seul, jure Michel.

«Les dix, douze premières années de mon mariage, tout était correct. Sa maladie s'est déclarée en 1970, à cause du FLQ.»

Son beau Serge a beaucoup milité pour le Parti québécois. Il éprouvait une haine des anglophones notoire et virulente.

«Quand j'y repense, plein d'affaires me reviennent... On avait une petite auto, une Pinto, je pense. Le jour où Pierre Laporte a été retrouvé assassiné dans le coffre d'une voiture, Serge m'a dit: "Ça y est, ils vont venir m'arrêter." L'armée canadienne était partout, les soldats faisaient le tour des maisons, cognaient à toutes les portes. "Ben, Serge, pourquoi ils t'arrêteraient? – Parce qu'y a juste moi qui a une petite auto capable d'avoir un corps dans le coffre." Je ne comprenais rien. Je travaillais, les enfants étaient à l'école, les soldats sont passés dans le quartier, et notre maison est la seule où ils ne sont pas venus. Ou peut-être que Serge a pas répondu.»

Pierrette s'était mariée pour le meilleur, qui a été vraiment chiche avec elle. Le pire, par contre...

Serge avait trouvé un emploi de vendeur pour une compagnie pharmaceutique. Il partait des semaines entières, sillonnant la province avec ses boîtes de médicaments. Que faisait-il, loin de sa famille, tout seul, et l'était-il tout le temps? Plongée dans ses souvenirs, Pierrette soudain s'interroge: son mari la trompait-il? Elle ne connaîtra jamais la réponse.

«Ses patrons m'appelaient. Mon mari était caché derrière les rideaux, en plein meeting, et ne voulait pas sortir. Comme ils ne savaient pas quoi faire, ils me le retournaient à la maison. Je lui ai sans doute dit une fois qu'il était fou. Quand t'es sur les nerfs, tu ne contrôles pas toujours ce que tu dis. Avec Serge, la vie n'a pas toujours été rose...»

La mère de Michel répond aux questions sagement, ni triste, ni rancunière, tout en poussant l'assiette de pâtisseries vers son visiteur. Pierrette Courtemanche n'insistera pas sur les heures sombres. Son passé lui appartient, le ressortir des boules à mites n'est clairement pas un exercice réjouissant. Elle ne dira rien de ses angoisses de chef de famille, de pourvoyeuse, rien des fins de mois pénibles. Nourrir quatre enfants, garder un toit sur leurs têtes alors que leur père perdait la sienne: pour le Vatican, ces faits d'armes ne méritent pas la béatification, mais aux yeux de son fils, ce dévouement est celui d'une sainte.

Quand l'homme qui a partagé son existence pendant près d'un demi-siècle a poussé son dernier soupir, il a laissé derrière son lot d'énigmes. Ses actions, ses paroles pouvaient être si étranges que, décontenancée, abasourdie, sa femme se demandait: joue-t-il la comédie? me fait-il marcher? Elle hoche la tête, se lève pour faire du café.



Pierrette est une collectionneuse. Des chats en plastique, en bois, en métal squattent tous les coins de la salle de séjour. Ti-pou, le seul minou bien en chair et tout en poil habitant les parages, restera caché sous le lit de sa maîtresse, terrorisé par l'intrus.

Sa collection la plus complète et la plus significative repose à l'abri de la poussière, dans de gros cartables. Elle a découpé tout ce qui a été écrit sur le bébé de la famille. Des pages couvertes d'articles

dithyrambiques et qui débordent de la fierté d'une mère, toujours étonnée d'avoir mis au monde, le 11 décembre 1964 à 2 heures du matin, une future vedette mondiale.

Les titres parlent d'eux-mêmes:

- *Le «phénomène» Courtemanche à Paris: c'est «vrèèèèèèè»!*
- *Courtemanche à Paris: quasi-délire*
- *Courtemanche: un bijou*
- *Courtemanche électrisant*
- *Michel Courtemanche fait l'effet d'une bombe à Paris*
- *Courtemanche outfaces his competitors – Rising Montreal comic shares L.A. stage with superstar Jay Leno*
- *Michel Courtemanche: bien plus que des grimaces*
- *Michel Courtemanche: Charlot à Paris...*

Charlot, comme dans Charlie Chaplin, à qui Michel a été comparé. Une association extraordinairement flatteuse qui n'a pas échappé à sa mère: des images de Chaplin agrémentent cette revue de presse exhaustive. Et où certains titres recensés laissent songeur...

- *Chirurgie esthétique au visage pour Courtemanche (tous les détails)*
- *Courtemanche toujours sur le «party»*
- *Courtemanche: une carrière fulgurante comme un missile*
- *Michel Courtemanche à bride abattue*
- *Hollywood kidnappe Michel Courtemanche*
- *Courtemanche la grande gueule du silence*

À l'endos d'une affiche apposée sur un carton blanc et annonçant *Les nouvelles aventures de Courtemanche* à la Place des Arts pendant trois semaines, une page de magazine avec en son centre une photo: Michel et ses parents, en coulisses. «On assistait à presque tous ses spectacles à Montréal et aux alentours, et aussi en France, deux ou trois fois. Quand il a fait l'Olympia de Paris, je ne pouvais pas croire que tout ce monde était là, debout, pour mon fils. J'imagine qu'il y en avait qui étaient là obligés, je sais que les producteurs veulent remplir les salles, mais quand même. C'était énervant. Ce que je n'aimais pas, c'est quand les journalistes venaient nous parler, à son père et à moi. Julie Snyder m'avait interviewée en France.»

Demandez-lui lequel des numéros elle préférerait, et la réponse est immédiate: *«Le batteur.»* Assis sur une chaise, Michel joue de la

batterie sans le moindre instrument. Un tour de force visuel et sonore qui a fait sensation dès sa présentation au Festival Juste pour rire, en 1989, puis partout ailleurs. «À chaque fois que je l'ai vu, j'ai pleuré. Pas de rire, mais d'émotion. Et pas pendant le spectacle ou devant lui, mais après. Je ne lui ai jamais dit, il ne sait pas ça. C'est supposé être drôle, mais moi, ça vient me chercher. Son talent... mon Dieu, d'où ça vient?»

Secrétaire à la Fédération québécoise de la montagne et de l'escalade le jour et correctrice d'épreuves le soir, jamais elle n'aurait pensé qu'un de ses enfants accrocherait le nom COURTEMANCHE en lettres immenses sur la marquise de l'Olympia, comme avant lui ces chanteurs qu'elle écoutait en boucle, dont Alain Barrière. «C'est quand il a passé aux auditions Juste pour rire qu'on s'est rendu compte que les folies qu'il faisait dans le sous-sol pour nous amuser depuis qu'il est haut de même, c'était sérieux. Michel avait 21 ans, il vivait encore avec nous. Et nous, son père, sa mère, sa sœur et ses deux frères, bien sûr qu'on était là. Même s'il est arrivé quatrième, Dominique Michel est venue lui dire de ne pas s'en faire, qu'elle aussi n'avait jamais rien gagné.»

Elle n'était pas là lors du fameux spectacle improvisé de juillet 1997, le soir où il a craqué. «J'ai reçu un appel de mon fils François: "M'man, je pense qu'il vient de manger sa claque." Mon Dieu, qu'est-ce qui est arrivé à mon p'tit? Je ne pouvais pas m'imaginer ce qui s'était passé. Je savais qu'il ne filait pas bien, mais pas à ce point-là.»

Elle n'était pas là quatre jours plus tard, dans le Vieux-Port, pour ce qui sera le tout dernier spectacle de Michel Courtemanche. «Je ne pensais pas qu'il allait arrêter (*silence*). Je ne connaissais pas toute sa vie. J'en ai manqué des bouts. Quand Michel vivait à Paris, son ami Claude Legault, oui, l'acteur, allait souvent en France avec sa copine France Lauzière². Elle m'a dit, une fois: "Madame Courtemanche, vous savez, c'est pas rare qu'on a été obligés de coucher chez lui, il avait peur, il n'était pas bien." Mais c'est pas à sa mère qu'il va raconter ça. Pis comme j'étais pas là, j'ai pas pu l'aider.»

Son fils prodige lui réservait une autre surprise de taille. Un matin, grâce au *Journal de Montréal*, auquel elle est abonnée depuis toujours, Pierrette a su que Michel était toxicomane et alcoolique. «J'ai lu qu'il entrerait en cure de désintoxication. J'étais au courant qu'il en prenait, de la drogue, mais je pensais pas que c'était aussi grave. Les parents sont toujours les derniers à apprendre ce genre d'affaire-là.»

Il a voulu se reprendre, se faire pardonner de lui avoir causé de la

peine. Il a surtout voulu la gâter. Il le faisait déjà du temps où il gagnait des fortunes. Grâce à Michel, à son statut de star, sa famille a vécu des moments inoubliables. En décembre 1994, le jour de ses 30 ans, Michel donnait un spectacle dans la capitale française lorsque, à la fin de la représentation, le clan Courtemanche au complet et costumé est sorti des coulisses pour entrer sur scène derrière l'humoriste au grand plaisir du public. Une surprise orchestrée par Juste pour rire pour son poulain préféré.

Quand il était enfant, sa mère rêvait d'emmener sa famille à Disney World. Lui qui oublie tout s'en souvenait parfaitement. Quelques mois avant son 75^e anniversaire, Pierrette reçoit à Noël une carte de vœux, où son fils lui a écrit: Comme t'as été fine cette année, je t'emmène en Floride. «Pour mes 80 ans, on est allés dans l'Ouest canadien. Son père et moi, on en avait déjà parlé...»

Ils ont traversé les Rocheuses en train. Des photos, réunies dans deux albums, témoignent de leurs vacances en tandem: l'ex-comique qui fait le bouffon et embrasse un arbre, la mère en gros plan, vêtue d'un manteau de pluie jaune canari avec un capuchon énorme, qui boit une slush aux fraises sous une pluie battante. «Cette photo-là, ça n'a pas de bon sens. C'est un manque de respect. S'il y a des photos dans son livre, je ne veux pas qu'elle soit publiée.» Elle a raison, l'angle n'est pas très flatteur. Sauf que, malgré l'orage sur ses vacances, les yeux de Pierrette brillent. Pour une fois, elle est heureuse. Pour une fois, la maman de Michel se trouve bien chanceuse.



Pierrette Joly, 18 ans, photo de finissante de l'École supérieure Sainte-Croix (cours commercial).

2. France Lauzière a été nommée à l'automne 2017 présidente et chef de la direction de Groupe TVA.

5 CHAPITRE

ON NE NAÎT PAS HUMORISTE

La scène extérieure était déserte, éclairée par un soleil frileux, rafraîchie par une brise d'automne. Après avoir hésité, Michel a gravi les quelques marches. Rendu au centre, il s'est retourné, a regardé les gradins, vides eux aussi.

Ouais, ben, ça s'est passé ici.

Ici, c'est le théâtre en plein air du Centre de la nature de Laval. À cinq minutes à pied de la rue où il a grandi.

J'allais au cégep, j'avais 17, 18 ans. Mon job d'été: animateur socioculturel au théâtre en plein air. Je présentais des spectacles en soirée. C'était n'importe quoi. J'ai fait la mise en scène de The Sound of Music avec des enfants qui savaient pas chanter.

Ici, c'est avant tout le lieu de sa première prestation publique, au début des années 1980. Il venait d'avoir 18 ans, le numéro s'appelait *La date, le rendez-vous*. Michel mimait un jeune homme amoureux d'une fille, chez qui il allait porter des fleurs. Public clairsemé, applaudissements polis. Ces modestes planches ouvertes aux quatre vents ont donc servi de tremplin pour ce que les journalistes du Québec et d'ailleurs appelleront plus tard le «phénomène Courtemanche». Qui l'eût cru? Personne. Michel, encore moins.

Des fois, je me dis que si ce talent-là était tombé sur quelqu'un d'autre, ce quelqu'un d'autre en aurait profité plus que moi, et il aurait pu aller encore bien plus loin.

Certains affirment que la destinée existe et que «toutte est dans toutte», jurent que notre route est tracée d'avance au moment exact de la rencontre entre le spermatozoïde et l'ovule. Si c'est vrai, alors il ne

s'agit pas d'un hasard si Dieu, Saturne ou saint Philippe Néri, le patron des humoristes, a mis un jour sur le chemin de Michel Courtemanche, 10 ans, un homme mystérieux, muet et au visage peint en blanc: Claude St-Denis.

Ambassadeur du mime au Québec, formé en France auprès des maîtres de ce genre théâtral, Claude St-Denis n'a pourtant pas droit à une page Wikipédia. Sa mort, en 2001, a fait peu de bruit. Rare artefact de sa très longue carrière: une publicité télévisée datant de 1969 sur YouTube, où Claude mime une dent, qui perd son éclat avec le temps et le retrouve en gesticulant autour d'un tube de Pepsodent.

Il donnait un spectacle au Centre de la nature, pas sur la scène principale, qui n'existait pas encore en 1974, mais sur une scène démontable, où ont aussi joué cet été-là Harmonium et Nanette Workman. Je ne savais pas qui c'était, Claude St-Denis, je n'avais jamais vu de mime de ma vie. Il y avait pas mal de monde, je l'ai regardé de loin. C'était très poétique. Revenu chez nous, je suis allé dans la chambre de mes parents, parce que je pouvais me voir au complet dans un grand miroir. J'ai refait ses numéros, dont celui qui m'avait le plus impressionné: un homme pris dans une boîte invisible qui n'arrête pas de rétrécir. Je trouvais fascinant d'être capable de dessiner un mur dans le vide avec mes mains. Fascinant, et facile.

Bien plus tard, cette boîte qui rétrécit prendra du volume, deviendra un ascenseur en panne avec un homme paniqué piégé à l'intérieur. Baptisé *Le claustrophobe*, ce numéro lancera en orbite la fusée Courtemanche.

Claude St-Denis n'a pas su l'impact qu'il a eu sur un p'tit cul de banlieue un après-midi estival. Tous deux ne se sont jamais rencontrés, ni parlé. Triste constat, et maintenant, c'est trop tard. Mince consolation: Claude ne saura pas non plus le peu d'intérêt de Michel pour cet art très ancien aux racines plantées dans la Grèce antique. Même Marcel Marceau, le légendaire mime français connu jusqu'aux États-Unis et dont le numéro *La marche contre le vent* a inspiré à Michael Jackson son fameux *moonwalk*, ne lui a pas laissé un souvenir impérissable.

Marcel Marceau, je l'ai vu en show à Paris, et je me suis endormi. J'ai mis ça sur le compte du décalage horaire mais, honnêtement, c'était épouvantable, c'était ennuyant pour mourir.

On a souvent écrit que Michel faisait du mime, mais...

En réalité, je ne suis pas un vrai mime. Tout ce qu'un mime ne fait pas, je le fais. Un mime ne parle pas, ne produit pas de sons: je faisais du bruitage, comme le son d'un objet qui tombe et s'écrase, schplouschhh! Et comme je ne pouvais pas fermer ma grande trappe, j'ai développé par moi-même un langage incompréhensible, mais qui donnait l'impression que je disais quelque chose.

En marmonnant des caractéristiques sonores typiques de chaque langue, il a appris à «parler» en italien, en espagnol et même en russe. Sauf que *russkiprotoskibaratchouski* ne lui sera d'aucune utilité dans les rues de Moscou.

J'ai commencé à parler comme ça tout seul, sans aide et sans savoir que ce baragouinage avait un nom: gromolo. C'est Marcel Sabourin qui me l'a appris.

Michel et Marcel ont fraternisé en 1995 pendant le tournage de *L'univers de Courtemanche*, une enfilade de sketches pour la télé réalisée au coût d'un million de dollars et destinée au marché international. Michel avait coscénarisé avec Daniel Lemire cette heure de comédie où il endossait divers personnages, d'un pseudo James Bond à l'homme de Cro-Magnon, et tous conversaient en gromolo. Dans l'une de ces historiettes, Marcel Sabourin jouait son père, et Rita Lafontaine, sa mère.

Si j'avais pu choisir mon père dans la vie, ç'aurait été lui. Marcel le sait, je le lui ai dit.



Michel est catégorique: sa plus grande source d'inspiration a un nom, c'est Gotlib.

Enfant, toutes les grimaces que je faisais, et que j'ai continué à faire adulte, elles viennent de ses livres. Tintin et Astérix, je trouvais ça plate. Zéro intérêt. Mes frères lisaient Gotlib, et moi je regardais les images, j'essayais de reproduire les visages. C'est lui qui m'a inspiré le plus au niveau faciaux. J'ai été influencé consciemment.

Scénariste et dessinateur français de bédés à l'humour iconoclaste et original, Marcel Gottlieb, dit Gotlib, est moins connu du grand public qu'Hergé, Uderzo et Goscinny. Il a néanmoins un statut iconique auprès de quelques générations de fans qui dévorent les péripéties du commissaire Bougret et de son adjoint Charolles, de

Superdupont et de Pervers Pépère, un vieux cochon en trench-coat. Des fans qui pleurent encore sa disparition, survenue en 2016. Dont Michel, évidemment. Michel qui, en temps normal, avec ses réponses en monosyllabes, n'est pas le plus volubile des interlocuteurs, devient presque intarissable sur Gotlib.

Quand il est venu voir mon spectacle, à Paris, il portait ses verres fumés, et à la fin, il a allumé son briquet, comme les gens font dans les concerts pour montrer qu'ils apprécient. Je l'ai rencontré dans les coulisses, je me suis excusé de lui avoir volé son matériel, les gens qui connaissent Gotlib reconnaissent les faces que je faisais. Lui, il ne trouvait pas que j'avais volé quoi que ce soit, il n'en avait rien à foutre. Après, on est allés souper. Je mangeais avec mon idole.

On s'est revus à quelques reprises, j'ai fraternisé avec sa fille, une beauté. Gotlib ne se disait pas caricaturiste, mais il a accepté de me dessiner pour accompagner un article sur moi dans un magazine.

Gotlib a fait un Michel très ressemblant avec, tel le dieu indien Vishnou, quatre bras, dont un qui entre dans une oreille et sort par l'autre, et un autre qui passe par son pantalon pour en ressortir tenant une marguerite, possible clin d'œil à l'image qu'on a du mime Pierrot avec une fleur à la main...

Ce dessin, il voulait me le donner. Être dessiné par Gotlib, c'était pour moi une consécration. Ça l'est toujours. Je ne garde pas grand-chose de mon passé. Un moment, j'ai voulu tout jeter ce que j'avais; c'est ma mère qui m'a arrêté. J'ai finalement donné des affaires que je traînais depuis longtemps à Julie, ma filleule, dont le trophée Gémeaux gagné pour ma participation à un Bye Bye, et, oui, même le dessin de Gotlib, qui est probablement le seul souvenir qui compte encore à mes yeux. Quand je veux le voir, je sais où il est.



En mariant instinctivement le mime et la bédé, le petit Michel crée sans effort une gestuelle particulière, qui l’amuse beaucoup et plaît encore plus à son premier public, sa famille et ses amis. Et en incarnant un haltérophile qui sue sang et eau pour divertir les partys de Noël du clan Courtemanche, l’adolescent de l’avenue Prieur n’a jamais pensé ni rêvé que ses «niaiseries» le mèneraient si loin. Il avait d’ailleurs d’autres plans de carrière.

Je dessinais tout le temps et assez bien. Ma mère m’avait acheté une table à dessin, inclinable, comme les architectes. Comme elle, j’étais convaincu que j’allais gagner ma vie en tant que graphiste. Au secondaire, c’était moi qui faisais toutes les affiches, pour une danse à thème ou une soirée de cinéma. Dyslexique, j’étais pas bon à l’école, j’avais de la misère à lire, et c’est encore pire aujourd’hui. Le seul domaine où j’étais pas pourri, c’étaient les arts plastiques. Mais tout le monde me voyait sur une scène, pas sur une chaise, derrière un bureau, ou une table inclinable.

Quelques rencontres viendront modifier sa trajectoire et bouleverser les plans de sa mère. La première s’appelle Cristian Langevin, un copain de classe au secondaire qui chantait et jouait du

piano. Il participait à un spectacle, Michel s'est joint à la gang.

J'ai même chanté, mais pas un solo, on était plusieurs à chanter ensemble. Un moment donné, j'ai eu un blanc, je ne me souvenais plus du texte, j'ai improvisé, j'ai aimé ça, le public aussi. Ce jour-là, j'ai fait deux découvertes: un, l'improvisation; deux, que j'étais bon là-dedans.

À l'automne 1982, Michel débarque au Collège Montmorency, et se demande encore aujourd'hui par quel miracle il n'a pas coulé son secondaire. Et il y fait la deuxième rencontre cruciale: Claude Legault. «On était au début de l'hiver, j'avais vu un match d'impro à Télé-Québec, qui s'appelait encore Radio-Québec, explique Claude, et je voulais faire la même chose au cégep. Avec un ami, Benoît Chartier, on a mis une annonce dans le journal étudiant pour partir une ligue d'improvisation et monter des équipes. Quelqu'un m'a parlé de Michel. Je l'ai retrouvé au café étudiant, bien enfoncé dans la boucane, on s'est mis à jaser d'impro. Tout de suite, j'ai vu une bibitte weird et drôle, je pense qu'il a pensé la même chose de moi. On pesait 30 livres tous les deux, avec des coupes Longueuil.»

Claude venait de fonder le Mouvement d'improvisation de Montmorency (MIM), qui existe toujours.

Je me suis joint au MIM, et j'ai eu du fun. J'étudiais en réalisation-cinéma, j'aimais ça, mais la seule chose qui me faisait vraiment triper, où j'avais la liberté totale de faire n'importe quoi, de raconter toutes sortes d'histoires des plus flyées aux plus comiques, c'était l'impro. Je me suis garroché là-dedans; dès qu'il y avait un match, j'y allais.

Claude, Michel et Cristian deviennent inséparables, imbattables sur une patinoire d'impro. Un premier trio de fous brillants, qui mène le jeu et compte des buts à répétition.

Avec l'équipement de nos cours de cinéma, on a filmé une parodie d'une journée de télévision, de l'émission matinale pour les enfants à celle de fin de soirée, présentée devant des étudiants au local d'impro. Au lieu de l'émission Le Point, animée par Simon Durivage et Pierre Nadeau, on a fait Le Bain, tourné dans la baignoire chez les parents de France Lauzière, la blonde de Claude. Lui était Sulbordurivage; moi, Pierre Radeau.

Il y avait une bonne chimie entre nous. Claude était celui qui

construisait le mieux ses impros, donc c'était facile pour moi d'entrer dans son histoire pour scorer.

Déjà, à l'époque, Michel était dans une classe à part, assure Claude Legault. «Je le voyais dans les ateliers d'impro, tout le monde le voyait, ce gars-là avait quelque chose de particulier. Quand il a commencé à présenter ses spectacles solos, je connaissais son potentiel, et je disais aux gens: attendez, vous n'avez encore rien vu.»

J'ai fait cinq ans d'impro, même après le cégep, au Café Campus de l'Université de Montréal, où j'étais pas étudiant, simplement parce que j'aimais trop ça. Mais là, Claude et moi on pouvait plus jouer ensemble, parce qu'en équipe on était trop forts.

Encouragés par leurs succès, Michel et Claude ont monté un groupe avec deux seuls membres, eux: le Duo-Tang.

On faisait de l'animation dans les événements, mais on n'était pas chevronnés comme animateurs. Le premier show officiel, qu'on devait présenter dans une auberge des Laurentides où travaillait mon frère Jean, je l'ai fait tout seul. Claude est tombé malade, une forme de dépression ou de burn-out, je ne l'ai jamais su, et j'ai dû remplir le contrat, changeant les dialogues en monologues. Ça s'est passé correctement. Je faisais déjà L'haltérophile et Le claustrophobe.

«Nous étions des jeunes tourmentés, se souvient Claude. On avait énormément de fun ensemble, on était très drôles, mais on était aussi des clowns tristes, maganés. Moi, j'étais pas bien dans ma peau, je faisais des crises d'angoisse à répétition, et je n'avais pas la confiance que Michel démontrait sur scène. Je ne me sentais pas de taille avec lui, j'y suis pas allé, j'ai *choké*.» Ce fut la fin du Duo-Tang et, pour Michel, l'aurore d'une irrésistible et improbable ascension.



La nuit, Michel rêvait de réaliser des films. Le jour, il construisait à temps partiel des garages et des extensions de maisons. Et le soir, il y avait aussi la scène, les petites salles de la région montréalaise, ces bars bruyants où Michel devait déridier la clientèle, acquérant de l'expérience, de l'aisance et quelques sous (mais pas mal moins qu'en construisant des garages).

Je ne savais pas où tout ça s'en allait. J'en ai parlé avec deux

chums du cégep, Benoît Chartier et Pierre-Yves Bernard. En 1986, ils se sont joints à moi pour écrire des sketches pour, éventuellement, passer une audition aux Lundis Juste pour rire.

Organisées au Club Soda, l'autre pendant quatre ans des fameux Lundis des Ha! Ha!, ces soirées d'amateurs avaient une mission: trouver les humoristes de demain, séparer le bon grain de l'ivraie, écrémer pour alimenter une industrie en pleine croissance depuis l'arrivée du Festival Juste pour rire, en 1983. À sa première audition, Michel a présenté *Le claustrophobe*, numéro qu'il peaufinait depuis quelques années. Un hit. Louise Richer, la boss des Lundis Juste pour rire, qui allait fonder deux ans plus tard l'École nationale de l'humour, lui a dit de revenir pour la finale. Un flop.

Je devais refaire Le claustrophobe, et quand Louise m'a vu arriver avec un autre numéro, elle ne comprenait pas pourquoi, le premier ayant super bien marché. Je pensais qu'il fallait écrire un autre sketch, qu'il fallait changer toutes les semaines. Donc, j'ai fait un autre numéro pas assez rodé, L'espion, et j'ai perdu. Je suis arrivé quatrième sur une dizaine de concurrents, et même si j'ai eu un prix de reconnaissance, si on veut, j'ai eu de la peine, je me suis retenu pour pas pleurer. J'habitais encore chez mes parents, j'étais encore puceau, et j'avais 21 ans!

Philippe Laprise se souvient...

Marqué par le numéro d'un mime à 10 ans, Michel devenu grand a lui-même influencé un p'tit gars de Jonquière...

«Le premier spectacle que j'ai vu, c'était à Chicoutimi, vers 1989 ou 1990, explique l'humoriste Philippe Laprise. J'avais 13 ans, peut-être 14, et c'est celui de Michel. Mon père avait acheté les deux derniers billets dans la dernière rangée dans un vieux théâtre qui a été rénové depuis, mais ç'a été un moment magique, plus que ça, une révélation. Je suis sorti de la salle en disant à mon père "C'est ça que je veux faire dans la vie." J'avais l'impression que je venais de découvrir mon alter ego, de retrouver sur une scène le petit TDAH que j'étais. Tout ce que j'essayais de cacher, les niaiseries que je faisais, les idées folles que j'avais dans la tête, on pouvait décider d'en faire un métier pour amuser les gens. J'ai tellement d'admiration pour Michel. Mon plus grand rêve est de faire un duo avec lui un jour. Ce serait le summum de ma carrière.»

À L'ÉCOLE DES MONSTRES

En déposant le Coke, la serveuse l'a regardé.

«Je veux vous dire... vous ressemblez tellement à Michel Courtemanche... ou c'est vous?

— C'est moi.

— Enchantée de vous rencontrer, ça me gênait un peu de vous le demander, mais c'était tellement évident...»

Il a eu un demi-sourire poli, ils ont discuté moins d'une minute, puis la femme à la soixantaine fatiguée est repartie en cuisine chercher son club sandwich. Même après des années hors de la sphère publique, Michel est habitué à ce qu'on le reconnaisse encore à l'occasion, ce midi dans un resto de quartier à Laval, le mois dernier dans une rue d'Outremont. Habitué, mais pas plus à l'aise qu'il y a un quart de siècle, alors qu'il révélait au *Journal de Montréal* son envie de disparaître dans les craques du trottoir: «À la rigueur, je me promènerais presque avec une cagoule.» Manque de pot, car à Bruxelles, Bordeaux, Berlin ou Boucherville, on se retournait sur son passage, on le saluait, l'interpellait, l'apostrophait même: «Fais-moi une grimace!»

En vacances en Polynésie française, en 1995, je prenais l'air sur la terrasse de ma chambre. J'ai entendu: «Monsieur Courtemanche, bonjour!» Un bonhomme sur son balcon me faisait des be-byes. Je pensais avoir la paix, j'avais oublié qu'en Polynésie française, il y aurait probablement des Français. Au moins, dans ce temps-là, les selfies n'existaient pas.

Rencontrer un fan dans un dépanneur sur la Rive-Sud ou dans un hôtel sur une île du Pacifique Sud, même combat: il se prêtait au jeu par obligation professionnelle et non par plaisir égotiste.

Ça m'a beaucoup dérangé, je ne comprenais pas pourquoi on voulait me parler, me demander de signer quelque chose, n'importe quoi. J'ai compris un peu plus quand j'ai vu en show l'une de mes idoles, Robin Williams. Il donnait une conférence à la Place des Arts sur ses films, avec le réalisateur de Madame Doubtfire, et il m'a fait vivre tellement d'émotions que j'ai eu vraiment envie d'aller le lui dire. Martin Petit était avec moi et me répétait: «Vas-y, vas-y!» Je l'ai pas fait, j'étais trop gêné.

Son inconfort à donner des autographes puisait à une autre source que sa timidité naturelle, ce qu'a constaté son directeur de tournée. «Je n'ai jamais vu quelqu'un faire autant de fautes que Mike, sans doute à cause de sa dyslexie, raconte Jean Bourque. Un jour, en France, une fille lui demande d'écrire son prénom sur le programme, Valérie. Et Mike: "Ça s'écrit avec un e à la fin?" Il y a eu une sorte de malaise des deux côtés. Cette Valérie m'a marqué. Après, je me suis arrangé pour couper court aux séances d'autographes.»

À ses débuts dans l'humour, Michel avait 21 ans. Il ignorait tout du show-business, et commençait à peine à se connaître. Son univers familial était sur le point de basculer, et il n'était pas fait pour ce qu'il trouverait de l'autre côté.



En 1986, l'industrie de l'humour au Québec était encore embryonnaire. Inauguré trois étés plus tôt, avec pour têtes d'affiche Yvon Deschamps, Sol, Jean-Guy Moreau et surtout Charles Trenet, le «fou chantant» septuagénaire, le Festival Juste pour rire, qui avait les dents longues, avait aussi soif de sang neuf pour nourrir ses énormes ambitions. D'où l'idée des Lundis Juste pour rire, ces soirées réservées à la relève comique et devant servir de laboratoires *in vivo*. Un coup d'œil sur une liste de noms qui ont foulé les planches et bravé le public du Club Soda confirme le vieil adage qui dit *beaucoup d'appelés, peu d'élus*: Lise Dion, François Massicotte, Diane Garneau et sa marionnette Florida Couture, Dominic Boudreau, Mario Diamond, Denis Houle, François St-Amour, les Bananes Électriques... et Michel Courtemanche.

Je participais aux Lundis Juste pour rire sans me poser la question: est-ce que mimer un haltérophile allait me mener quelque part? Non. Je m'amusais, je ne pensais pas à l'avenir. L'année d'avant, mon frère Jean, qui était très impressionné par ce que je faisais, m'avait présenté à une fille qui travaillait en télé, Johanne Mercier.

Avant d'être charpentier-menuisier, Jean Courtemanche a exercé bien des métiers, dont un ou deux peu recommandables... Il a été aussi «guide de ski et animateur à l'Auberge du Vieux Foyer, à Val-David». Cet établissement, encore debout, a joué un petit rôle dans ce qui deviendra une grande carrière. «J'ai convaincu mon patron d'engager Michel pour un spectacle pendant les fêtes. Mon p'tit frère était emballé, il est venu avec son chum Bob Piché, qui s'occupait de l'aspect technique.» Jean avait un plan. «Je savais que l'une des clientes, Johanne Mercier, recherchiste à *Parler pour parler*, l'émission de Janette Bertrand, serait là. Je lui avais dit: "Johanne, tu ne le connais pas, tu ne l'as jamais vu, je veux que tu sois franche et que tu me donnes ton avis, t'as des connexions dans le monde des artistes..."» Après le show, elle est venue me voir: "C'est un talent pur, j'ai jamais vu ça!" Grâce à ses contacts, Michel a fait sa première apparition à la télévision.»

C'est ainsi que Pierrette Courtemanche a eu le bonheur d'admirer son «bébé» à *Casse-tête*, une émission comique de fin d'après-midi diffusée à TVA et animée par Daniel Lemire. À 31 ans, le «père» de l'inénarrable Oncle Georges était déjà une valeur sûre de l'humour. Michel et lui travailleront souvent ensemble par la suite.

Un soir aux Lundis Juste pour rire, un gars vient me voir: «C'est toi, Michel Courtemanche?» J'ai répondu oui, et je suis parti, je l'ai laissé en plan. Je ne le blairais pas. Il est revenu à la charge, m'a dit qu'il s'appelait François Rozon et était gérant d'artistes. Je savais qui était Gilbert Rozon, et tous les deux avaient des airs de famille. Il avait vu quelque chose en moi que je n'avais pas vu, mais peu importe, ça ne me tentait pas de m'associer avec lui. Comme je ne connaissais personne dans le milieu à part Johanne Mercier, je lui ai demandé ce qu'elle en pensait, de signer avec les gens de Juste pour rire. Elle a dit: «Ça peut pas être mauvais.» Je suis allé rencontrer François à son bureau, et même si le mauvais feeling était toujours là, j'ai accepté son offre, surtout parce que Daniel Lemire venait de signer avec lui.

À tout juste 24 ans, François Rozon occupait un poste névralgique dans l'entreprise fondée par son frère aîné. Chauffeur de Charles Trenet au départ, François avait grimpé les échelons quatre à quatre, accédant au poste de directeur des communications du Festival, puis à celui de gérant d'artistes. L'un de ses premiers bons coups: monter dès l'hiver 1987 un quatuor composé des meilleurs éléments découverts aux Lundis Juste pour rire. À Michel, son nouveau poulain, se grefferont JiCi Lauzon, Claude Doyon et Marcel Racine, tous réunis

sous la même dénomination: les Monstres de l'humour. L'affiche du spectacle faisait d'ailleurs peur à voir: quatre visages écrasés contre une vitre, dont celui de Michel, le plus monstrueux.



J'étais le plus jeune de la gang, avec ma p'tite face de pet et mes bretelles – pour être comique, ça m'en prenait. Chacun avait son créneau. Du stand-up classique pour JiCi, des monologues en rimes pour Marcel, des imitations pour Claude. Je faisais L'haltérophile, Le claustrophobe, Le psychiatre... On avait des numéros à quatre, comme un radioroman, dont j'avais écrit les grandes lignes et qu'on a bonifiés ensemble.

Une critique dans *La Presse*, datée du 8 octobre 1987, met cartes sur table d'entrée de jeu: «Drôle à moitié». Si JiCi («On rit de bon cœur, sans arrière-pensée...») et Michel («Ses mimiques sont toujours irrésistibles...») s'en tirent avec des fleurs, les deux autres se partagent le pot («sans profondeur... voix agaçante... manque de punch»). Le mois suivant, dans *Le Soleil*, le verdict sera plus constructif: «À raison d'au moins deux rires à la minute en moyenne, on peut dire que la médecine que servent les Monstres de l'humour est peu coûteuse. Sans compter les quelques occasions où l'effet cumulatif de plusieurs bons gags a littéralement fait brailler de rire, hier soir, au Théâtre Petit Champlain.» Et Michel, comme dans tout ce qui sera écrit sur ce spectacle, sortait toujours du lot: «il reste, et de loin, le plus visuel des quatre comédiens, avec un faciès et un corps d'une mobilité déconcertante...»

À la naissance des Monstres, leur espérance de vie ne devait pas

dépasser quelques saisons: ils tiendront la route pendant près de deux ans. De supplémentaires en prolongations, les quatre zigotos se partageront bravos et cachet plus de 250 fois.

Ç'a pas de bon sens comment ce show a marché. Au Québec, name it, on y est allés, même jusqu'à la Baie-James et LG2. Jusqu'à Hearst, dans le nord de l'Ontario, et le Nouveau-Brunswick au complet. On était tout le temps sur la route, j'adorais ça, c'était souvent moi qui prenais le volant. Et on avait un fun noir. À Murdochville, qu'on avait surnommée Murderville, on a décidé de fumer un joint, un hostie de gros bat, et ç'a été le pire show qu'on a donné. J'ai appris ma leçon, et j'ai jamais recommencé. Dans ce temps-là, j'étais clean, je ne touchais même pas à la bière, j'avais trop vu mon père en boire.

Avec les Monstres, son *alma mater*, il a parfait son art, passant en s'amusant ferme d'amateur doué à bête de scène. Puis, un membre (JiCi) a accepté un projet télé, et le groupe s'est dissous. À l'époque, Michel s'était déclaré heureux de prendre son envol: «J'avais tellement hâte d'être tout seul...». Aujourd'hui, avec le recul, et sachant ce qui allait suivre, il tient un autre discours.

Je voulais continuer avec eux. Les Monstres, ç'a été la plus belle expérience de mes années d'humoriste.

Il n'a pas porté le deuil des Monstres très longtemps. Sa dextérité d'homme-élastique, son synchronisme ahurissant et sa «p'tite face de pet» aussi malléable que de la plasticine avaient été prestement relevés, notamment par les publicitaires: Bell, GM, Listerine... Michel a même eu le front d'encourager les autres à écraser, alors qu'il fumait comme un pompier. Mais c'est en s'associant à Loto-Québec que Michel marquera cette industrie et les esprits, ici et ailleurs.

Dans le scénario, j'étais tellement heureux de gagner à la Super-loto que je grimpais dans un lustre qui tombait de six pouces d'un coup. Mais pendant le tournage, je me suis sloggé une couille prise entre le harnais que je portais et ma cuisse. J'ai eu mal pendant des jours.

Parfois, il faut souffrir pour être bon, même excellent: en 1988, la pub a remporté les honneurs au Festival international de la publicité de Cannes, l'équivalent d'un Oscar. Et une première pour le Québec.

J'ai pas fait beaucoup d'argent avec Loto-Québec, mais pour la visibilité, ç'a été le jackpot. Comme j'étais pas connu encore, j'ai

reçu le tarif minimum, 1 200 ou 1 500 dollars. Quelques mois après, mon nom a commencé à dire quelque chose, et pour Coke Diète avec Obélix en dessin animé, je suis passé à 90 000 dollars. Plus tard, pour Danone au Québec et pour vanter les saucissons en France, mon cachet a frôlé le million.

En cet automne 1988, Michel Courtemanche n'était pas encore un nom capable de vendre des saucissons à des Français, seulement un ex-Monstre hilare suspendu à son chandelier. Cet anonymat qu'il aimait tant vivait ses dernières heures.

François Rozon m'a dit, un soir: «Si tu peux monter un show solo, on va le produire.» Je me voyais mal l'écrire tout seul, mais j'ai décidé de le faire, avec de l'aide.

Benoît Chartier, un copain de cégep et de ses années d'impro, qui écrira ensuite pour Patrick Huard et *Dans une galaxie près de chez vous*, est venu à la rescousse.

Avec Benoît, j'ai pondu le plus que je pouvais, et rapidement. En huit mois, j'avais plus ou moins un spectacle, assez humble et avec peu d'idées, qui ne cassait pas la baraque. Pas de textes ou de monologues à l'emporte-pièce sur la société. On misait beaucoup sur l'aspect visuel.

Et aussi sur son don d'improvisateur qui l'autorisait à faire feu de tout bois, ce qui rendait unique chaque représentation.

Pour l'affiche, plus question d'être monstrueux. Mais quoi? Le titre trouvé, il fallait l'illustrer. Michel dit qu'il a eu l'idée du nourrisson. Ce n'est qu'ensuite qu'il accouchera de son personnage de bébé, l'un de ses numéros les plus célébrés. Un humoriste quasiment tout nu avec une couche aux fesses, dans ce temps que les moins de vingt ans ne voient qu'au cinéma, c'était plutôt osé. Le but d'une publicité étant d'être remarquée, *Un nouveau comique est né!* a rempli sa mission.

La gestation de ce premier one man show s'est déroulée loin des caméras, des journalistes et de Montréal, dans une poignée de salles de province, dont celle du Vieux Clocher de Magog. Depuis quatre décennies, artistes de la relève et vedettes confirmées y rodent leurs sketches, testent leurs blagues, analysent les réactions. Pour Michel, la mise au monde a été douloureuse.

Le premier soir, je me suis tellement cassé la gueule, à un point que je ne pensais pas que c'était possible. À la fin, les gens se sont levés,

et n'ont même pas applaudi. L'horreur. Mon gérant n'était pas là, ma famille non plus. J'étais pas prêt. Je ne commençais pas de la bonne façon. Le spectacle ouvrait avec un diaporama sur l'histoire de l'humour au Québec, avec des diapositives – on est en 1989 – commentées en voix off. Je n'étais pas sur scène. Oh, boy. Le soir même, j'ai réécrit le numéro d'ouverture, et je me suis coupé les cheveux. Ce qui est devenu une tradition: à chaque nouveau spectacle ou nouvelle tournée, je me coupais les cheveux seulement une fois que c'était terminé.

Des ajustements ont été faits. Puis a eu lieu un moment aux répercussions inattendues et inespérées. Cet été-là, Michel a participé à un gala du Festival Juste pour rire, armé d'un numéro tout neuf, *Le batteur*. Suivra un concert d'éloges, interprété sans fausses notes autant par la presse anglophone (*The Gazette*: «Comedian Michel Courtemanche's face is the fortune!») que par celle dite plus intello (*Le Devoir*: «Michel Courtemanche ressort comme la grande vedette de cette septième édition du Festival.»)



J'ai vraiment une mémoire de marde, mais je me souviens parfaitement de ce jour-là, au Théâtre St-Denis, en juillet 1989. À la fin du numéro, je simule une mort et je penche la tête vers l'arrière. J'entendais les gens qui applaudissaient, applaudissaient, et quand j'ai regardé la salle, tout le monde était debout. Je ne m'y attendais pas du tout. Ça m'a vraiment ému, j'avais les larmes aux yeux.

Dans *Le batteur*, Michel mime... un batteur. Rien dans les mains, rien dans les poches, et pas l'ombre du moindre petit tambour. Unique accessoire: une chaise. Et pourtant, il *joue* de la batterie, fait résonner tam-tam et grosse caisse, utilise des baguettes que lui seul voit, se sert de sa tête, de ses testicules (décidément!) et, pourquoi pas, de la cloche d'une vache invisible qui passait par là. Emporté par la musique, il en perd même son dentier, qu'il retrouve prestement et

remet à sa place tout en gardant le tempo.

J'ai monté ce numéro d'air drums rapidement, en une soirée. Et j'ai fait moi-même la bande sonore, sans batterie, mais avec un Octapad, un instrument qui permet de faire des percussions électroniques et qui venait d'arriver sur le marché. L'inspiration m'est venue de l'émission de télé D'où vient le son, dans laquelle un petit bonhomme en bédé expliquait les sons qui l'entouraient. Je ne l'ai pas répété beaucoup; quand t'as le sens du timing, c'est pas nécessaire. Le lendemain, je le jouais sur scène à Québec. Je rodais mon spectacle au Dagobert, une grosse discothèque sur la Grande Allée. Je savais que Le batteur allait avoir un impact, mais pas autant qu'il en a eu.

Cinq mille kilomètres et un océan de contrastes séparent le Dagobert de Québec et l'Olympia de Paris. En six mois à peine, Michel fera le saut de l'un à l'autre. Un grand écart dû en bonne partie à la virtuosité de son *Batteur*, le sésame qui allait lui ouvrir, à 25 ans, les portes de la France, puis celles du monde.

7 CHAPITRE

1989: UNE VACHE À LAIT EST NÉE

Le Festival Juste pour rire a célébré son quart de siècle en 2007. Et il a eu droit à un cadeau plus original qu'un gâteau: sa propre biographie. Une brique signée par le regretté Jean Beaunoyer, journaliste et maître du genre, connu pour avoir décortiqué en long, en large et en travers la vie de Céline en trois volumes non autorisés. Cette fois-ci, l'auteur avait reçu la bénédiction et la collaboration entière du géniteur du Festival, Gilbert Rozon, pour étaler ce conte de fées sur 447 pages, dont plusieurs consacrées à Michel Courtemanche. Il n'a pourtant pas été interviewé et n'a appris que récemment l'existence de ce livre.

Les multiples références à Michel dans l'historique officiel de Juste pour rire sont pleinement justifiées. L'ascension de l'humoriste a été parallèle à la croissance du Festival et, par effet de vases communicants, à la santé financière de Rozon inc. Beaunoyer démêle ce lien direct de façon limpide en page 137, alors que le Festival, encore tout jeune, entame sa deuxième décennie, les années 1990. L'argent rentre à la pelle et tous les rêves sont permis. Ce bel optimisme s'appuie sur trois facteurs:

- 1-Charles Trenet. Le retour sur scène en 1983 de l'auteur et interprète de *La mer*, piloté par Gilbert, fait chanter depuis les tiroirs-caisses des deux côtés de l'Atlantique et même d'ailleurs.
- 2-*Surprise sur prise*. L'émission de télé québécoise, où des caméras cachées filment des vedettes piégées, a le vent en poupe. Marcel Béliveau, idéateur et animateur, s'est associé à Gilbert Rozon, le concept a été adapté dès 1989 en France, puis séduira 90 pays.
- 3-Michel Courtemanche. La sensation du Festival Juste pour rire de 1989 est éminemment exportable, plus que tout autre humoriste québécois avant lui.

De conclure Rozon, s'adressant à Beaunoyer: «Avec ces trois atouts,

nous étions les rois du pétrole.»

Car Michel allait faire tomber une manne substantielle dans les coffres de l'empire du rire. Comment? Grâce à un Français qui, assistant au spectacle d'ouverture, avait reçu un choc, électrisé par *Le batteur*. Son nom: Jimmy Lévy, poids lourd de l'industrie de l'humour en France, le Gilbert Rozon de l'Hexagone. Jamel Debbouze, Gad Elmaleh, Dany Boon, Pierre Palmade: Lévy en avait lancé plusieurs, et avait été l'architecte de leur carrière. Il a résumé ainsi le secret de son succès au quotidien français *Libération*: «Je suis le Jean-Baptiste Grenouille de l'humour», une référence au héros du fameux livre *Le parfum*. «J'ai un pif qui me permet de repérer la folie particulière d'un comique.»

Et pour Jimmy Lévy, l'évidence sautait à ses narines: *Un nouveau comique est né!* n'était pas qu'un titre accrocheur, limite prétentieux. Ce petit Québécois survolté à la frimousse caoutchouteuse bottait le cul au monde du mime, à coups de prouesses, d'inventivité et d'irrévérence. Impossible de se représenter Marcel Marceau, la légende internationale du mime, lâcher un pet audible en posant son auguste derrière sur une chaise et prétendre qu'il a roté. Ou, pire, se servir de ses couilles comme de microtambours. Courtemanche, la bédé humaine, se permettait tout avec panache, précision et désinvolture. Et le public en redemandait.

Jimmy Lévy a parlé à mon gérant. François et lui se sont entendus pour lancer ma carrière en France à l'Olympia. Jimmy a pris tous les risques financiers. Et quand je suis devenu une vedette payante, Juste pour rire s'en est séparé.

Le 18 décembre 1989, une semaine exactement après avoir célébré ses 25 ans, Michel foulait sans vraiment y croire les planches mythiques, boulevard des Capucines. Il y retournera chaque jour jusqu'à la fin du mois, en première partie d'un duo féminin protégé de Lévy, Les Vamps, dont le souvenir s'est depuis évaporé. Michel était inconnu en terre française, mais pas totalement. Savamment orchestrée, l'opération charme avait démarré quelques semaines plus tôt, un samedi soir, devant des millions de téléspectateurs.

Celui qui m'a mis sur la mappe à la télévision française, avant Michel Drucker, c'est Patrick Sébastien. Il animait Sébastien, c'est fou!, sur TF1.

Cotes d'écoute faramineuses, ambiance de carnaval kitsch avec danseuses aux seins nus et public costumé en studio côtoyant

saltimbanques et célébrités (Vanessa Paradis, Serge Gainsbourg, Sylvie Vartan): *Sébastien, c'est fou!* portait fièrement son nom. YouTube conserve les 4 minutes 52 secondes accordées à Michel en cet automne 1989 déterminant.

Je ne me rappelle pas avoir été très nerveux en attendant dans les coulisses. Tout avait été tellement vite. Oui, il y avait de la pression des producteurs, Jimmy Lévy et François Rozon, c'était ma première télé française, ils m'avaient dit et répété que c'était très écouté et très important, mais je n'ai pas eu le temps d'être nerveux.

Le numéro présenté – *Le batteur*, évidemment – n'avait pas encore atteint sa pleine maturité. Michel aura le loisir de le peaufiner: il estime l'avoir exécuté au moins 1 200 fois.

Ensuite, après l'émission, et après l'Olympia, le reste a déboulé.

Ce qui a suivi demeure impressionnant. Et aucun autre humoriste d'ici n'a réussi depuis une telle percée populaire en France.

Pourtant, la partie n'était pas gagnée d'avance.

Car Jimmy Lévy, sûr de son pif, avait parié gros, réservant à l'étoile en herbe venue du froid Québec un théâtre parisien du 10^e arrondissement, pendant 11 semaines. Soit, le Palais des Glaces lui appartenait, mais quand même. Érigé un siècle plus tôt sur le squelette d'un music-hall datant de la Belle Époque, ce palais avait connu plus de vies qu'un chat de gouttière et accueilli sa part de noms illustres: Nina Simone, The Police, The Clash... Lévy souhaitait transformer en temple de l'humour ces vieilles poutres. Porte-étendard d'une nouvelle génération de fantaisistes, avec «une sacrée longueur d'avance sur nos rigolos hexagonaux», d'après *L'Express*, équivalent français du *TIME Magazine*, Michel y a installé ses pénates, sa fougue et ses tambours imaginaires du 8 avril au 30 juin 1990.

Le premier soir, j'ai compté 15 spectateurs; c'est pas beaucoup dans une salle de 500 places. Ça ne m'a pas découragé, j'ai fait comme si c'était plein. Le lendemain, il y avait un peu plus de monde. Les dernières semaines, on était sold out.

Quand Claude Legault se rendait en France, en tournée avec la Ligue nationale d'improvisation, par exemple, il essayait d'attraper Michel au vol. «J'en ai vu des humoristes depuis, mais j'ai jamais vu quelqu'un contrôler une salle comme lui, jamais revu de *performer* aussi puissant. Et je ne dis pas ça parce que c'est mon ami. Patrick

Huard et Louis-José Houde sont excellents, mais Michel, c'est un phénomène physique, une présence aussi, un timing, un instinct animal. Il avait des numéros que je connaissais par cœur, mais il les jazzait à volonté, en faisait des versions longues, courtes... Hallucinant. Et je constatais combien les gens étaient pris à l'hameçon, c'était fabuleux.»

Après le Palais des Glaces vint le musée de cire. Trois mois au très pittoresque théâtre à l'italienne du Grévin. Qui l'immortalisera bientôt avec une statue.

Au début des années 2000, je suis retourné au Grévin de Paris voir si ma statue existait toujours. Quand j'étais hot, elle était bien placée, mais elle n'était plus au même endroit. J'ai fini par la retrouver: elle indiquait le chemin des toilettes!



Dans cette Ville Lumière où l'offre artistique stupéfiante est cacophonique, se faire entendre relève de l'exploit. Or, dès la fin du printemps parisien 1990, il y avait un buzz Courtemanche, et il passait de Montmartre au Trocadéro et de bouche à oreille pour rebondir sur les colonnes Morris qui affichaient partout sa tronche de bédé: œil narquois, sourire carnassier, nœud papillon. Et un slogan qui a fait mouche: «Le comique qui cartonne!» Jeu de mots inspiré de l'expression française *cartonner*, qu'on pourrait traduire en québécois par *pogner*, et du côté *cartoon* de Michel.

Quelqu'un d'autre cartonnait au même moment, dans un autre créneau.

On entendait partout et tout le temps la chanson Hélène. Les

Français parlaient beaucoup de Roch Voisine; en le voyant, les filles se pâmaient, lui pitchaient leurs p'tites culottes. J'attirais pas tout à fait les mêmes réactions, et jamais de sous-vêtements, mais presque autant l'attention.

À l'automne 1990, l'actualité internationale a assombri les salles de spectacle de la capitale. La guerre du Golfe, vécue en direct à la télévision, incitait les Parisiens à s'encabaner par crainte d'attentat. Les propriétaires de théâtre criaient famine; les Folies Bergère ont fermé leurs portes pendant trois semaines et au Moulin Rouge, les danseuses de french cancan se démenaient devant des salles à moitié vides. Les gens désireux d'oublier la pluie de bombes sur Bagdad se donnaient rendez-vous à l'Olympia, où Michel délivrait le meilleur antidote contre la morosité. Le comique qui *cartoone* était de retour là où il avait *cartooné* quelques mois plus tôt. Désormais, nul besoin des Vamps pour attirer l'attention. La star, c'était lui.

Je vivais plein d'affaires incroyables depuis des mois, mais ça, là, j'en revenais pas: ma loge était celle où les Beatles avaient passé du temps! J'avais de la compagnie, parce qu'il y avait des mulots aussi.

Au fil des semaines, des mois et des années, il enchaînera les prestations déchaînées et brûlera des dizaines de milliers de calories dans les lieux parisiens les plus emblématiques, qui ne disent pas grand-chose vus d'ici mais qui en jettent lorsqu'on y entre. Le Gymnase? Oubliez le bodybuilding, pensez deux siècles d'histoire, 800 fauteuils, et les fantômes de Balzac et de Cocteau, qui s'y sont assis. Le Casino de Paris? Rien à voir avec celui de Montréal avec ses machines à boules, d'ailleurs ce casino-là aux 1 800 places n'a jamais servi aux jeux de hasard. Tendez l'oreille dans son fabuleux hall rococo: les airs de Joséphine Baker et de la serveuse automate de Luc Plamondon y résonnent encore. Le Grand Rex? La plus prestigieuse des salles de cinéma, inspirée du Radio City Music Hall de New York et *wet dream* de tout cinéophile. Michel, premier humoriste invité à s'y produire, connaîtra l'apogée de sa carrière française à l'hiver 1995: 2 700 fans chaque soir pendant 10 représentations. Un triomphe, et une énième étape dans son marathon de spectacles, de promotion, de tournages, de nouveaux numéros à travailler, d'allers-retours entre villes, pays et continents. Il était dans l'œil d'une tornade de catégorie 5 qui le laissait quotidiennement écrasé de fatigue et miné par le cafard, seul dans son pied-à-terre de l'avenue Foch, l'une des plus chics et des plus chères adresses d'une capitale hors de prix.

Pendant sept ans, on et off, j'ai habité à Paris, dans différents

arrondissements. Je revenais au Québec donner des shows, montrer ma face à la télé et participer au Festival Juste pour rire, je retournais en France pour des tournées à n'en plus finir, avec des sauts en Espagne, en Allemagne, en Suisse, en Belgique.

Et les États-Unis? Of course, ils étaient dans la mire, mais cet énorme marché exige tous les efforts, pas une petite saucette à Manhattan, entre Madrid et Matane. Le terrain de l'Oncle Sam a toutefois pu être tâté, assez tôt et pas n'importe où.

En janvier 1990, au Comedy and Magic Club, à Los Angeles, pendant cinq soirs, j'ai fait la première partie de Jay Leno, qui teste ses blagues là depuis toujours, et encore aujourd'hui. François Rozon lui a demandé de m'inviter au Tonight Show, que Leno animait dans ce temps-là en alternance avec Johnny Carson, mais il a refusé. Pas grave, je l'ai trouvé très sympathique. J'ai aussi assisté à un spectacle de Jim Carrey, qui n'était pas encore connu, et c'est dans ce club qu'il s'est fait connaître. Je l'ai rencontré en coulisses, son gérant lui a demandé de me montrer ce qu'il savait faire, et Jim a répondu: «Je l'ai vu, il n'a rien à apprendre de moi.»

Le rêve américain mis en veilleuse, c'était l'Europe qu'il sillonnait en conquérant, avec ses numéros sans paroles (à part le gromolo) et sans frontières. Et quand 10 millions de téléspectateurs allemands s'esclaffent sans sous-titres devant un samouraï hystérique ou un homme prisonnier d'un ascenseur, on se dit que ce ne serait pas une mauvaise idée de s'installer à Berlin. Parce que, Paris et ses Parisiens...

Vivre à Paris, j'aimais pas ça, j'haïssais ça, même, c'était physique, comme si on me mettait des tisons ardents sous les ongles. Je m'ennuyais de ma famille, de mes amis, de ma blonde quand j'en avais une, c'était avant Facebook et Skype, il n'y avait que le téléphone. Ou l'avion. En plus, j'aimais pas leur mentalité, aux Parisiens. Et moi, le crisse de cave, j'essayais de les changer, c'était ridicule quand j'y repense. Le propre de l'intelligence, c'est la capacité de s'adapter, et je l'ai pas fait.

Vue de l'extérieur, du Québec surtout, où les médias rapportaient ses succès et s'emballaient devant ses multiples projets, la vie de Michel était dorée, une réussite colossale à même pas 30 ans. Mais, comme quelqu'un l'a déjà écrit, l'essentiel est invisible pour les yeux. Un drame se jouait derrière cette «p'tite face de pet» qui valait des millions, et il était d'une grande noirceur.

En 1992, dès le premier show d'une tournée de trois ans, celle des Nouvelles aventures de Courtemanche, j'étais pus capable. Quand j'avais dit ouiouiou pour toutes les dates et tous les shows, j'étais high, et là, j'étais down. C'est l'énergie du désespoir qui m'a fait continuer. Un coup sur scène, j'oubliais... Mais il fallait que je m'y rende. Mes techniciens savaient combien c'était dur pour moi.

Jean Bourque, son directeur de tournée de l'automne 1988 à l'automne 1993, a été l'un de ses plus proches collaborateurs (ils ont même été colocataires en France). C'est lui qui était là, ce fameux soir de première à Sherbrooke en 1992, mentionné dans le premier chapitre, quand Mike, comme Jean l'appelle encore avec affection, a presque eu raison d'une table. «Émile Gaudreault, le metteur en scène du spectacle, vient me voir: il se passe quelque chose dans la loge de Mike. Je le revois encore, en costume, avec sa veste colorée et son micro, debout, face au miroir, les mains accrochées à la table de maquillage, les muscles bandés, en train d'arracher la table... Je ne suis pas un intervenant social, je ne comprends pas ce qui se passe. Je ferme la porte. Je lui parle doucement, je le prends dans mes bras, il tremble, je m'aperçois qu'il ne répond pas. Il finit par se calmer. Je sors de la loge. Émile m'apprend que Mike voit une psychologue. J'essaie de la joindre, c'était bien avant les téléphones cellulaires, on est samedi soir, il est huit heures moins quart, je ne sais pas s'il va pouvoir monter sur scène, j'avertis les techniciens qu'il y a un petit problème. Finalement, le show a eu lieu avec juste un peu de retard, et Mike a donné une super performance. Le lendemain soir, il y avait une ambulance prête à intervenir, mais ça n'a pas été nécessaire. Avec le recul, je crois que c'était sa première crise de panique.»

Il y en aura d'autres. Dans sa loge...

Un soir, j'ai pas pu me lever du sofa. Une crise de tétanie. Ils ont appelé le médecin, qui m'a injecté du Valium, une dose de cheval. J'ai pu faire mon spectacle, dont je n'ai aucun souvenir. Ce que je me rappelle, c'est qu'après, j'ai été incapable de dormir plus de deux ou trois heures par nuit pendant un bon trois mois.

... et ailleurs.

Jean Bourque, encore. «C'est un début de semaine, à Paris. Mike est sorti avec Lorna, sa copine du temps; moi, je suis resté à l'appartement, qu'on partage. Je me couche, et soudain j'entends un train d'enfer et Lorna qui me crie: "Jean, viens m'aider!" J'arrive dans le salon, où toutes les lumières sont allumées, et je vois Mike qui détruit tout, qui court partout comme une poule pas de tête, je le

plaque au sol, je dis à sa blonde de tout éteindre, on est restés par terre pendant un bout, le temps que la crise passe. Je pense qu'il a trop bu, mais non, ce n'est pas ça. Alors qu'est-ce que c'est? On n'en a pas reparlé. D'ailleurs, personne n'en parle. Pourtant, c'est clair qu'il y a quelque chose qui est en train de se développer, sa personnalité change. Il devient plus difficile, ne veut pas rencontrer les fans. On fait beaucoup de route dans toute la France, on voit des paysages incroyables, et Mike est toujours avec son Game Boy, son capuchon sur la tête et des écouteurs aux oreilles. Coupé du monde.»

Je suis quelque part en France et en fin de tournée, épuisé, tanné, je me ramasse dans la loge, j'ouvre le frigidaire, pas de Coke, alors qu'il y en avait tout le temps, c'était ma seule exigence. J'étais déjà de mauvaise humeur, ça n'a pas aidé. Je demande à quelqu'un d'aller en chercher, le gars revient avec du Coke Diète, je touche la canette, elle est tablette, même pas frette. J'ai explosé, j'ai pitché les chaises partout, cassé les tables, y'a rien que j'ai pas brisé. Je suis devenu fou. Je m'ennuyais de ma famille, de mes amis, et le Coke, c'était la seule affaire qui me liait au Québec. J'ai eu la réputation de faire des crises de vedette – en France, ils s'en câlissent, c'est même bien vu – et j'en ai fait d'autres, pas parce que je me prenais pour un autre, mais parce que j'étais malheureux.

Quand Michel revient sur ces années peuplées d'épisodes insensés qui ont tout du cauchemar éveillé, il le fait avec un certain détachement et un brin d'humour, sans la moindre pudeur ni le souci de minimiser les outrances de l'homme qu'il était alors.

Je sors de chez moi avenue Foch, je cherche mon auto sur la rue, elle n'est pas là, et je la vois en train d'être remorquée vers un garage près de l'Arc de triomphe. J'ai perdu la carte, comme si la rage que j'avais au cœur venait d'exploser. J'ai couru jusqu'au parking, j'ai rattrapé le camion de remorquage, ramassé une barre de métal dans la benne pour frapper les phares du pick-up, les gyrophares, les rétroviseurs. J'étais tellement enragé que j'aurais pu tuer. Quand j'ai vu deux goons baraqués et menaçants qui s'en venaient, je me suis effondré et j'ai commencé à pleurer. J'étais sûr que j'allais passer au batte. Mais le propriétaire du garage est arrivé, il m'a reconnu: «Qu'est-ce qui se passe, monsieur Courtemanche?» Je m'en suis tiré comme ça, pas de poursuite, pas de police, j'ai remboursé les dégâts, merci, bonsoir.



Parmi les numéros marquants signés Courtemanche, celui du golfeur a impressionné tous les publics, et ce, dès le premier spectacle, en 1989. Un sport de précision dans lequel Michel a excellé très rapidement, selon ses partenaires sur le vert...

Directeur de l'antenne parisienne de Juste pour rire et producteur délégué du deuxième spectacle de Michel, le Français Jean-Yves Robin a beaucoup fréquenté l'humoriste québécois de 1992 à 1995. «J'ai l'impression qu'il a commencé à déraiper à cette époque. Je ne sais pas si c'était synchro avec sa peur de l'inactivité conjugquée avec les débuts des symptômes de sa bipolarité – qui n'était pas encore diagnostiquée – et le fait qu'il y avait de l'eau dans le gaz avec sa conjointe, mais... Il cassait tout dans sa loge, il appelait cela ses crises d'hyperventilation, on a été obligés d'intervenir pour qu'il ne se blesse pas. Il nous disait quoi faire quand ces crises arrivaient. Après, hop! C'était comme si rien ne s'était passé. Plusieurs fois, je lui ai dit de prendre un break, des vacances. Il ne voulait pas, il me demandait de continuer, il voulait répondre à la demande. Je crois qu'il avait peur de se retrouver à ne rien faire. Il adorait être sur scène, mais n'appréciait pas le côté fanatique des Français pour les stars, qu'on voit moins au Canada. Quand je l'ai connu, il ne prenait rien, pas de drogue, et ne buvait que des cocas et du café. Un régime de vie assez particulier. Après, il s'est mis à faire la fête... Michel, c'est un excessif. Il ne faisait pas les choses à moitié. Une fois qu'il a passé le pas sur les pétards, l'alcool et le reste ont suivi. Mais il n'a jamais annulé un seul spectacle, sauf celui de juillet 1997, quand il a pété un câble.» Entre 1989 et 1995, *Un nouveau comique est né!* a été présenté plus de 500 fois, et les *Nouvelles aventures de Courtemanche* ont attiré en salle un quart de million de spectateurs. «Michel faisait de 200 à 250 dates par an, plus les promos, les tournages, les séries, les allers-retours Paris-

Montréal, rappelle Jean-Yves Robin. Il avait un agenda de fou. Il vivait sur une tension constante.»

Même lorsqu'il revenait quelques jours au Québec, Michel n'allait pas mieux. «Quand il faisait ses crises d'angoisse, il appelait chez nous la nuit, raconte Claude Legault. Je l'entendais sur le répondeur, il hurlait de détresse. On s'habillait, on y allait, on essayait de le calmer, on se relayait. Il avait de la misère à être tout seul, la télé jouait tout le temps très fort, il avait besoin d'une présence visuelle ou sonore. Un soir, il nous a dit qu'il avait vu du monde dans sa maison, on est allés chez lui, on a fait le tour des pièces, pour le rassurer... Je ne sais pas si c'est vrai, mais quelqu'un m'a dit qu'une fois, il était caché dans la douche avec une batte de baseball. Il déraillait. J'ai eu peur qu'il se tue, qu'il nous fasse un Dédé Fortin, peur de recevoir un téléphone plate.»

En fait, il s'en est fallu de peu...

Je suis en Normandie, en tournée, comme toujours, tout seul, comme d'habitude. Je me dis: je peux pas continuer, ça s'arrête icitte. Je ne sais plus comment dealer avec la pression de performer tout le temps, sans arrêt. Je me fais couler un bain, mon couteau suisse ouvert à la lame, je vais passer à l'acte, j'en suis sûr, je suis rendu là. Ma blonde, qui vient me rejoindre de Montréal – mais ça, je l'ai complètement oublié –, arrive. Je suis content de la voir. Elle se rend compte que je vais mal, elle appelle l'ambulance, on vient me chercher pour m'amener à l'aile psychiatrique d'un hôpital. En chemin, l'un des ambulanciers me demande un autographe.

Ces signes évidents d'un malaise abyssal, ces appels à l'aide répétés, n'ont-ils pas été vus ou entendus?

Dans une série d'articles sur «l'affaire Rozon», parus en janvier 2018 dans *La Presse+*, l'humoriste Marie-Lise Pilote livre un témoignage saisissant. En 1994, elle arrive en France pour assurer la première partie de Michel dans une tournée européenne, et ce qu'elle découvre la renverse. «Voir la façon dont Juste pour rire traitait Michel, ça m'a écoeurée. Il était seul en Europe, ils le laissaient là-bas, lui faisaient des cadeaux pour l'acheter. Il était malade. Juste pour rire pressait le citron sans se soucier de lui.»

**Marc-André Chicoine, réalisateur,
Courtemanche On Tour, DVD, 1994**

«J'habitais déjà en France, je réalisais entre autres les émissions de *Surprise sur prise*, c'est sans doute pour ça qu'on avait pensé à moi, un Québécois, pour faire le documentaire d'une tournée française. La première rencontre a lieu dans le sud, à Marseille je crois, et ça s'est très mal passé, je sentais que Michel n'avait pas envie d'être là, peut-être qu'il n'avait pas envie de travailler avec moi, finalement il m'a envoyé chier. J'ai appelé son gérant, je voulais retourner tout de suite à Paris. Comme on était dans le même hôtel, le soir, on s'est revus, Michel et moi, on a reparlé, on s'est dit les vraies affaires. Étonnamment, malgré un début aussi pénible, une amitié solide est née pendant le tournage et, contrairement à d'autres, elle a survécu aux années et continue encore aujourd'hui.

Son succès à l'époque en Europe était incroyable, il jouait devant des grandes salles toujours pleines. Je l'ai suivi pendant une dizaine de jours, et avec beaucoup de plaisir, même s'il était souvent fatigué et qu'il déprimait chaque fois avant le spectacle. Qu'il craque trois ans plus tard sur scène ne m'a pas surpris. Il voulait arrêter depuis longtemps, mais autour de lui, on ne voulait pas, il rapportait trop d'argent. C'était peut-être un acte manqué...

J'ai travaillé avec plusieurs humoristes français, des gros noms, comme Gad Elmaleh, et la plupart, sinon tous, quand ils se rendaient compte que je venais du Québec, me parlaient de Michel avec admiration. Pour eux, pour moi aussi bien sûr, c'est clair qu'il était dans une classe à part.»

LE GÉRANT

Je me suis fait exploiter.

Le ton est triste, teinté d'une sourde colère. Triste, parce qu'il s'en veut. Colère, parce qu'il avait donné sa confiance.

Aujourd'hui, je sais qu'on a profité de moi, mais à l'époque, je ne le savais pas. J'étais trop occupé par un horaire de fou pour voir aux affaires d'argent, de contrat. J'y comprenais pas grand-chose non plus. On me disait: c'est comme ça que ça se passe. Je sais que c'est pas une excuse, mais c'est la seule que j'ai.

Il donne un exemple, parmi cent.

Moins d'un an après le début de mon premier spectacle, Un nouveau comique est né!, je suis à Los Angeles avec François Rozon pour explorer le marché américain. Un moment donné, mon gérant me dit: «Tu viens de faire 80 000 piasses avec ta tournée». J'en revenais pas, crisse! J'avais 25 ans, je n'avais jamais gagné autant d'argent, et de loin. Je me suis gâté, j'ai acheté un sac de golf. J'ai jamais demandé une preuve, si c'était bien 80 000 et non pas 90 000 ou 120 000. Il faisait son job, moi je faisais le mien.

Michel est catégorique: François Rozon, son agent pendant 20 ans, l'homme qui l'a lancé et l'a mené jusqu'au top, et Juste pour rire, qui l'a produit pendant plusieurs années, ont abusé de sa crédulité et tiré parti de sa naïveté. Et le jour où il a osé protester, leur association s'est terminée. Les liens tissés avec le temps et les voyages, les triomphes et les revers, tous, ils ont été rompus d'un coup.

Chaque cas est évidemment différent et doit être apprécié individuellement. Il demeure néanmoins que, dans le merveilleux monde du show-business, les agents n'ont pas toujours le beau rôle. Ainsi, Leonard Cohen a été délesté de plusieurs millions par celle qui a

été très longtemps son impresario (et, pour une brève période, son amante), Kelley Lynch. Elle a été condamnée à 18 mois de prison, *hallelujah!* David Bowie, Sting, Billy Joel, les *boys bands* Backstreet Boys et NSYNC... la liste des stars flouées impressionne et n'a pas fini de s'allonger.

Un gérant semble avoir fait école: le colonel Parker, «créateur» d'Elvis Presley et modèle de René Angélil. Au départ, le colonel percevait officiellement 25 pour cent des revenus. Puis, devant le succès extraordinaire d'Elvis, dans la musique mais aussi dans plusieurs sphères d'activités – cinéma, produits dérivés, publicités –, les clauses du contrat furent judicieusement modifiées, toujours en faveur du colonel. L'escalade des redevances a progressé jusqu'à un partage légal *fifty-fifty* de toutes les sommes colossales que rapportait le King, selon les termes d'un énième contrat secret autographié par un Elvis perdu dans son brouillard d'amphétamines, de sédatifs et de narcotiques. Révélés après la mort de l'idole, les détails de la recette juteuse du colonel feront scandale et terniront son aura de génie de la gérance.

Michel ne serait donc pas le premier artiste à s'estimer lésé. L'accusation est néanmoins sérieuse, et non sans conséquences. A-t-il des preuves de ce qu'il avance?

Non. Je n'ai pas de copies des contrats. Je n'ai rien qui puisse prouver ce que je dis.

Aborder ce sujet lui est pénible. Il évite de prononcer le nom de son ancien gérant, car il ravive une vieille rancœur. Maintenant, Michel veut que soit connue la vérité, sa vérité, et tant pis pour la suite. Quand on n'a plus rien, on n'a plus rien à perdre, pour paraphraser Bob Dylan. Il sait ce qu'on dira, et ce «on» n'aura pas totalement tort: qu'il n'avait qu'à s'occuper de ses affaires quand c'était le temps, qu'il a sniffé tout son argent et tant pis pour lui, qu'il doit carrière et succès aux conseils de François Rozon et à la grosse machine Juste pour rire. Il le sait, et il s'en fout.

Surtout, Michel ne veut pas, absolument pas, que *l'autre* ait droit de réponse dans *son* livre sur sa vie.

En fait, la méthode de gérance de François Rozon à l'époque a déjà été exposée, décryptée et dénoncée. La voici.

En mai 1993, l'humoriste-imitatrice Claudine Mercier intente une poursuite de 176 000 dollars contre les frères Rozon. Dans *La Presse*, le

journaliste Yves Boisvert en détaille les raisons.

«Le 28 novembre 1989, François Rozon presse Claudine Mercier de signer sans consulter un avocat un engagement de cinq ans avec le groupe. En vertu de cette entente, Rozon percevrait 25 pour cent des cachets de l'artiste pour sa participation à des messages publicitaires et des émissions de télévision, et 50 pour cent de ses cachets sur ses spectacles.»

Claudine, 28 ans, fraîchement diplômée de l'École nationale de l'humour, clairement talentueuse et prestement recrutée par Juste pour rire, hésite à apposer sa signature, revient le lendemain, exprime ses réserves aux deux Rozon. Gilbert, avocat de formation, pogne les nerfs.

«Il ira jusqu'à dire "tu commences à nous faire débander" rapporte le journaliste. Il se demande tout haut s'il ne devrait pas la *flusher* immédiatement.»

Paniquée, l'artiste se résigne, et signe.

Surnommée par certains «la version féminine d'André-Philippe Gagnon», Claudine connaît un bon début de carrière. En 1991, Lucie Rozon fait une entrée remarquée. L'entente de 1989 n'est «plus satisfaisante financièrement» pour l'entreprise, affirme alors la sœur des deux autres, et doit être renouvelée plus tôt que prévu. Les conditions du nouveau contrat, d'une durée de cinq ans, se déclinent comme suit, selon la poursuite:

«50 pour cent de tous ses revenus au-dessus de 75 000 dollars, 30 pour cent pour ses revenus de zéro à 50 000 dollars et 40 pour cent pour ses revenus entre 50 000 et 75 000 dollars. Si elle n'accepte pas cette nouvelle entente, elle se retrouvera "sur les tablettes".»

Que fait Claudine? Elle empoigne le stylo. Apparemment jamais satisfaits, les Rozon reviennent à la charge l'année suivante. À l'été 1992, une nouvelle proposition lui est soumise, explique le journaliste Danny Vear dans *Le Devoir*: «50/50 sur tous les cachets pour sept ans. Cette fois, Mme Mercier consulte un conseiller juridique qui étudie l'offre et dépose une contre-offre». Qui sera refusée. Sans l'avertir, l'empire contre-attaque, annule sa série de spectacles et en attribue à Claudine la responsabilité. D'où la poursuite en dommages et intérêts.

Remplacez le nom de Claudine Mercier par celui de Michel et vous

obtenez un portrait fidèle de ce qu'il a vécu, assure Michel. À d'infimes détails près. Gilbert ne lui a jamais craché au visage «tu commences à nous faire déblander».

Il ne parlait pas comme ça aux hommes...

De plus, Michel n'a pas intenté de poursuite, bien qu'il y ait pensé. Et il a même demandé conseil à une avocate, qui le lui a déconseillé. Une avocate... qui travaillait pour François Rozon.

J'ai signé mon premier contrat il y a plus de 30 ans, et la commission de François était de 10 ou 15 pour cent. Quand ma carrière a décollé, que j'ai commencé à faire plein de shows en Europe, il a décidé qu'à partir de là, ce serait 50 pour cent. Il l'a dit devant sa comptable, qui était aussi ma comptable, et qui était aussi sa femme. Il a dit: «Ça va être 50 pour cent all the way.»

L'article 23 du code d'éthique de l'Union des artistes en matière d'agences artistiques est on ne peut plus clair: **À ce titre, l'agent ne facture pas plus de 15% du cachet brut de l'artiste (excluant la contribution du producteur, la TPS/TVQ et les *per diem*) pour ses services professionnels.**

J'ai pensé, oh boy, j'espère qu'on va en jaser. On ne l'a jamais fait. Quand je lui ai dit que je voulais en discuter avec un avocat, il n'a pas arrêté de m'appeler chez moi pour me persuader de ne pas le faire, en ajoutant que les conditions étaient gagnantes pour moi. Dans le tumulte de tout le succès qui m'arrivait, et qui était tellement inattendu, et n'ayant pas le temps d'en parler à personne, j'ai dû mettre ça de côté. Peut-être que je me suis dit, bon, ben, 50 pour cent, c'est sans doute la norme... Et je lui faisais confiance. C'est la seule façon dont je peux l'expliquer.

Claude Legault confirme: «Si tu voulais travailler avec eux, 50 pour cent, c'était la norme à l'époque. Dans le temps où je faisais des numéros comiques, un agent de Juste pour rire m'avait approché pour me représenter, je connaissais les conditions, mais leur donner 50 pour cent, déjà que je ne gagnais pas ma vie... Et puis, mon but n'était pas de devenir humoriste.»

La poursuite a étalé dans les journaux les tractations menées derrière des portes closes. CROC, le défunt magazine humoristique, y est allé de quelques blagues. Claudine Mercier: «Finalement, j'ai compris quelque chose d'important: quand Gilbert Rozon te demande

de donner ton 110%, c'est pas de tes performances sur la scène qu'il parle».

François prenait 50 pour cent sur tout: spectacles, publicité, un rôle dans un film ou une téléserie. J'ai vendu à peu près 450 000 vidéocassettes. Les bonnes années, je gagnais net entre 800 000 et 900 000 dollars, une fois l'impôt et le gérant payés. Je n'ai aucune idée de l'argent que lui faisait avec moi.

D'un autre côté, cette association a été fort positive pour Michel, croit Claude Legault. «Si je me fais l'avocat du diable, au début, François s'en est très bien occupé, il était solide, il l'a aidé à se mettre sur la mappe, et Michel a aidé François à se mettre sur la mappe. Sur le plan de la notoriété, c'était pas mal donnant, donnant, mais sur le plan des sous, c'est peut-être là que ça s'est gâté... En même temps, je ne suis pas au courant de comment les choses se géraient entre eux, parce que j'ai perdu Michel de vue pendant longtemps.»

Pilier de la croissance exceptionnelle de Juste pour rire, Michel était aux premières loges pour assister à des intrigues de palais dignes d'Hamlet. Il décrit un milieu malsain, entre le panier de crabes et le nid de vipères.

J'étais chez Juste pour rire depuis pas très longtemps quand Gilbert me dit: «Je sais pas pour François, mais si tu veux faire carrière à l'international en humour, tu devrais signer avec moi.» C'est crisser un coup de couteau dans le dos de son frère, mais ça ne va pas surprendre personne. Gilbert, je ne lui faisais pas confiance, pas plus qu'à ses sœurs Luce et Lucie. Et une fois, je le lui ai dit en pleine face, avant de monter dans une limousine qui nous emmenait, lui, François, moi et un producteur, de la Suisse à la France. Ç'a comme jeté un froid pendant un voyage de cinq heures.

Michel n'a pas été étonné quand, en 1998, François a fui le bateau en pleine tempête de «l'affaire Rozon», alors qu'une croupière de 19 ans accusait Gilbert d'agression sexuelle au Manoir Rouville-Campbell. Quittant ses fonctions de vice-président exécutif – ou de président des opérations et chef de la direction, le titre variait selon qui, de lui ou de son frère, parlait aux médias – il est allé grossir les rangs de la compétition en ouvrant sa propre boîte de gérance d'humoristes, François Rozon Management.

Je l'ai suivi, Daniel Lemire aussi. C'est moi qui ai financé le nouveau bureau de François, en lui prêtant 165 000 dollars, qu'il

m'a rendus.

Ses années d'humoriste derrière lui après sa déroute publique de juillet 1997, Michel a embrassé une carrière d'acteur, pour ensuite passer derrière la caméra, là où il se sent le mieux. Devenu enfin réalisateur, un rêve qui remontait à ses années de cégep, Michel a dirigé 102 épisodes d'une demi-heure de *Caméra Café*, soit les sept premières saisons. Présenté à l'antenne du réseau TVA de 2002 à 2012, ce concept français a été adapté et produit par Encore Télévision, propriété de François Rozon, Richard Bleau et... Michel, qui en détenait 50 pour cent des parts.

Au cours des dernières années, Encore Télévision a grandi pour devenir un joueur de premier plan au petit écran, et son catalogue compte plusieurs séries de qualité: *Fugueuse*, *Lâcher prise*, *Les Pays d'en haut*, *Les beaux malaises*... L'humour est toujours une branche importante de l'entreprise: l'écurie d'Encore Spectacles inclut dans ses rangs Martin Matte, Mario Jean, Mike Ward, Fabien Cloutier et..., surprise, Claudine Mercier. Qui a réglé la fameuse poursuite à l'amiable et qui a ensuite signé une entente sûrement différente de celle refusée en 1992.

Le chum de Claudine, Richard Bleau, est devenu son agent quand elle a quitté Juste pour rire. Et Richard s'est associé à François et à moi pour créer Encore Télévision. Mais François ne gère pas Claudine.

Et François ne gère plus Michel depuis 2007. Soit depuis le jour où Michel a regardé de près son chèque de paie à titre de réalisateur de *Caméra Café*.

J'ai vu que j'étais encore privé de 50 pour cent de mon salaire. Depuis presque vingt ans, on me prenait la moitié de tout ce que je gagnais, et là j'ai décidé que c'était assez. François n'était pas d'accord. Pour lui, si je faisais de la réalisation, c'était parce que j'avais eu du succès, et ce succès, je le lui devais. Et comme j'étais actionnaire dans la compagnie, c'était normal que j'y réinvestisse une partie de mon salaire. Une partie, peut-être, mais 50 pour cent? Et si un autre réalisateur avait été embauché pour Caméra Café, il aurait fallu le payer au complet, donc j'étais toute une aubaine! Le ton a monté. Richard Bleau, notre associé, a été plus réceptif. C'était le temps pour moi de quitter François, et au plus sacrant. J'ai reçu 250 000 dollars pour partir, en négociant plus serré j'aurais probablement pu avoir plus, mais je voulais juste m'en aller.

Ils se sont revus une seule fois depuis, quelques années plus tard. Une rencontre glaciale, et expéditive.

Je suis allé à son bureau. Je voulais qu'il s'arrange pour que mes spectacles soient enlevés de YouTube, c'aurait dû être fait il y a longtemps, ils y étaient depuis des années. Je ne reçois pas de droits d'auteur, lui comme producteur non plus, j'imagine. Ça n'avait pas l'air de le déranger. Il m'a dit non. J'ai dit OK. Je suis sorti. Bien sûr, il n'a rien fait. Maintenant, ça ne me dérange plus, c'est trop tard.

Quand il dit avoir été exploité, Michel ne pense pas qu'à l'argent qu'il estime avoir perdu.

Quand je vivais à Paris et que j'en pouvais plus, que j'avais des idées suicidaires et que le cœur me levait à voir mes costumes de scène, surtout la veste colorée qui est presque devenue ma marque de commerce, j'ai pas senti beaucoup de compassion de sa part. Je commençais une tournée et je suis tombé dans un down effrayant, qui a duré deux ans. J'ai voulu arrêter mais, subtilement, mon gérant a réussi à me faire changer d'idée. Il me disait: «J'te connais, si t'arrêtes, tu vas t'en vouloir.» Une façon détournée de me mettre ça sur le dos. J'ai compris que j'étais tout seul avec mes problèmes.

Michel est parti en tournée quand même et a détesté chaque soir de spectacle.

J'aurais dû arrêter, mais je me sentais coupable, parce que beaucoup de gens dépendaient de mon travail. Des gens qui se seraient trouvé un job ailleurs, bien sûr. J'ai pas été capable de dire non, et ç'a eu un impact sur ma vie, sur ma santé. Un médecin m'a fortement conseillé d'arrêter, parce que j'étais en train de brûler mes muscles. Mon corps n'avait plus d'eau, plus de gras, plus rien. Je ne l'ai pas fait. À la fin de la tournée, j'étais détruit.

Détruit, oui, mais toujours au sommet, une vraie machine à imprimer des dollars.

Un jour de je ne sais plus quelle année, Shell voulait m'avoir comme porte-parole et était prêt à me payer 375 000 dollars. Mais, pour une fois, et ça n'arrivait JAMAIS, j'avais quelques semaines de vacances. J'étais crevé et je me préparais à partir me reposer, pour rien faire, juste essayer de tout oublier. J'ai dit non. Et, honnêtement, j'en avais pas besoin, surtout que la moitié allait au

gérant, et le reste à l'impôt. François était en tabarnac... Quand les rentrées d'argent se sont faites plus rares, il m'est revenu souvent avec cet exemple-là: «Tu regrettes-tu maintenant d'avoir dit non à 375 000 piasses?» Je répondais non. C'était cheap de sa part quand même. Et c'est pas pour rien que je ne l'ai jamais considéré comme un ami, malgré tout ce qu'on a vécu ensemble. Peut-être que lui le pensait, pas moi.

Dans la biographie de Juste pour rire, l'auteur, Jean Beaunoyer, a interviewé François Rozon, notamment sur les raisons pouvant expliquer le fiasco de l'humoriste pendant son spectacle improvisé au Hangar 16 à l'été 1997: «Michel n'était plus capable de se faire épier, surveiller, regarder partout. Il était devenu complètement paranoïaque. Je le compare à Serge Fiori ou à Alexandre Daigle au hockey. Ces gens-là n'ont jamais pu supporter la pression. À la fin de sa carrière d'humoriste, Michel avait appris l'anglais pour faire une tournée avec un public anglophone. C'est là qu'il est tombé dans la drogue, le hasch et la coke, en plus de boire beaucoup.»

Ce livre a été publié en 2007, soit bien après que la bipolarité de Michel, en majeure partie responsable de ses troubles de comportement et de ses problèmes de consommation, a été diagnostiquée. François Rozon connaissait Michel mieux que personne, à part sa famille, et encore. Il était donc au courant de sa maladie mentale, et n'en fait pas mention.

Donc, d'après ce que François aurait dit à Beaunoyer, c'est parce que j'ai appris l'anglais que j'ai commencé la drogue et la boisson? Ah ben. Le plus fou des deux, je me demande qui c'est.

VOYAGE, VOYAGE

Sa mémoire ressemble aux rues de Montréal: pleine de trous. Certains sont des cratères, et ils ont englouti plusieurs mois d'un coup. Gloups! De l'année 1999, Michel n'a retenu qu'une partie. Une nappe de brouillard couvre sa mi-trentaine, lorsqu'il se noyait dans l'alcool et carburait à la cocaïne. Les détails d'un invraisemblable périple autour du monde effectué au printemps 2000 ont pourtant résisté aux cuites carabinées et à la fée blanche, et il les raconte avec la précision d'un scénariste. En réalité, la somme de ses multiples pérégrinations mouvementées pourrait servir de matière première pour un guide pratique: *Quoi ne pas faire à l'étranger si vous tenez à la vie.*

Car si lui et ses souliers ont beaucoup voyagé, seule une suite d'interventions, divines ou cosmiques, peut expliquer qu'il soit revenu d'outre-frontière avec ses godasses et en un seul morceau. Par quelle destination exotique commencer?

Par la République dominicaine? Emporté par la force d'une mer démontée, il n'a dû sa survie qu'à une bouée empoignée si désespérément qu'elle garde encore l'empreinte de ses doigts crispés.

Par Saint-Martin? Parachuté fin décembre 1999 sur cette île des Caraïbes pour souligner le passage à l'an 2000, Michel cherchait une station d'essence le 1^{er} janvier dans une banlieue malfamée et désertée lorsqu'il a été kidnappé à la pointe d'une machette par trois vilains, qui l'ont forcé à rouler jusqu'au sommet d'une montagne, où il a essayé de se rappeler les paroles du *Notre Père* pendant que ses ravisseurs camés négociaient sa tête. Puis l'un d'eux a pris la route avec son otage québécois plus mort que vif dans le dessein de le zigouiller mais, allez savoir pourquoi, le tueur a changé d'avis.

Par Rio de Janeiro? Il visitait une favela en compagnie d'un guide et d'un journaliste de la radio de Radio-Canada quand leur camionnette a été prise d'assaut par des locaux armés jusqu'aux

sourcils et le doigt tripotant la gâchette qui hurlaient «Polícia! Policía!», et le bain de sang n'a pas eu lieu probablement grâce aux passeports canadiens exhibés à bout de bras.

La palme de l'anecdote de vacances, idéale pour bluffer Patrice L'Écuyer à l'émission *Des squelettes dans le placard*, revient à une aventure abracadabrante qu'on jurerait tirée d'un roman d'espionnage. Résumons, parce que c'est compliqué. En 2003, à Varadero, station touristique cubaine prisée des *Tabarnacos*, le fils de Pierrette Courtemanche a servi d'hameçon malgré lui pour attirer un gros poisson descendu par hasard au même hôtel avec son entourage: le parrain montréalais Vito Rizzuto, soupçonné d'avoir commandité un triple assassinat aux États-Unis. L'opération policière, l'une des plus importantes du genre, menée par la Sûreté du Québec main dans la main avec les autorités locales, cherchait à infiltrer le clan Rizzuto, et incluait même des agents québécois déguisés en touristes. Tout ce beau monde en gougounes se réunissait sur la *playa* ou au bar autour d'une *cerveza*. Et de Michel. Car, c'est bien connu, les mafieux aiment fréquenter les vedettes. Le stratagème a fonctionné (puis a foiré mais, *por favor*, n'entrons pas dans les détails, sinon on en a pour la nuit). Bref. Michel a quitté ses nouveaux «amis» pour revenir à Montréal bronzé et sans se douter de rien. *Nada*. Ce n'est que treize ans après les faits, grâce à un reportage de *JE*, l'émission d'enquête à TVA, qu'il a appris le rôle qu'on lui avait fait jouer.

C'est fou, non?

TROUY, FROUY ET PROUY

En avril 2000, d'un coup, j'ai eu envie de faire ce que j'avais en tête depuis toujours: le tour du monde.

Michel flyait, porté par le fameux *high*, quand tout est possible et que l'ascension de l'Annapurna est une activité pépère. Il venait de terminer *The Secret Adventures of Jules Verne*, une télésérie diffusée au Canada sur CBC et aux États-Unis sur Sci-Fi Channel. Un rôle de premier plan, un tournage intense et en anglais, sept jours par semaine pendant plusieurs mois. Un épuisant marathon où la cocaïne avait elle aussi joué un rôle important pour qu'il tienne le coup. Crevé et euphorique, sur les rotules et sur un nuage, Michel estimait que sa nouvelle carrière d'acteur était sur les rails. L'expérience avait été formidable, et payante: près d'un demi-million de dollars. Il avait donc les moyens de ses envies, ce qui ne nuit pas, quand on claque 12 000 dollars cash uniquement pour les billets en classe affaires. Un joli

magot, tout relatif: à l'époque, il en flambait autant en quelques semaines pour se poudrer le nez.

Même si je n'avais pas eu l'argent, je l'aurais trouvé. Quand tu flies comme ça, c'est pas ce genre de problème qui va te faire revenir sur terre.

Pourquoi un tour du monde en solitaire? L'inspiration lui a peut-être été soufflée par l'un des romans phares de Jules Verne: *Le tour du monde en 80 jours*? Son odyssée se vivrait en avion plutôt qu'en ballon, et serait plus courte, 35 jours pour 5 escales: États-Unis, Australie, Thaïlande, France et Angleterre. Au programme, deux activités: 1) se saouler et 2) se droguer. Une fois là-bas, et en maître de l'improvisation, il comptait suivre le courant... et marquer des buts en dénichant de bons dealers.

Le matin du départ arrivé, Michel ne voulait plus partir. Dégonflée, la balloune d'exaltation avait fait place à la dépression. Se rendre jusqu'à l'aéroport était déjà une montagne. Sauf que tout avait été réservé et payé, les vols, les hôtels... C'est vrai que le printemps montréalais était gris, tout était moche. Avec un peu de chance et quelques substances illicites, les choses iraient mieux ailleurs, et la misère, comme dit la chanson, serait moins pénible au soleil.

Premier arrêt: Los Angeles.

Je connais un peu la ville, que je déteste et trouve super déprimante. J'ai besoin de poudre et ça presse. J'y ai quelques amis aussi, enfin, des connaissances. Je fais un appel, vite, trouve-moi quelqu'un pour me fournir. J'ai passé trois jours sans sortir de l'hôtel, à sniffer comme un malade, et je suis tombé en psychose.

Ce n'était pas sa première, ni sa dernière, mais cette psychose californienne était dangereusement profonde. Michel a des hallucinations: il y a trois Martiens dans sa chambre, et ils sont venus l'attaquer. Les intrus ont des noms: Trouy, Frouy et Prouy.

Ils sont colorés, pourpre, rose et bleu, tout poilus, comme des petits Barbapapa. Mais je ne les vois jamais complètement, seulement leur ombre, comme s'ils venaient de passer en courant. Je ca-po-te. Les Martiens entrent dans la salle de bains, je bloque la porte avec une chaise. Je vais vers la fenêtre en me demandant ce que je vais faire maintenant qu'ils sont embarrassés, je me retourne et la chaise n'est plus là. Là, je panique. J'ouvre la porte de la chambre qui donne sur l'extérieur, et je crie en anglais: «Ils sont icitte, ils sont icitte, ils

vont m'avoir, vite!» J'ai beau être sur une autre planète, je me doute que le monde de l'hôtel commence à me trouver bizarre, même pour Los Angeles. Mais je m'en sacre. J'ai peur pour ma vie.

Alertée, la réception a envoyé quelqu'un à la chambre. Terrorisé, Michel lui a indiqué les toilettes: «Ils sont là!» Et l'employé de l'interroger: «Qui ça, ils?» Pas de réponse, Michel ayant encore juste assez de jugeote pour éviter d'en dire davantage. La porte a été ouverte avec précaution, on ne sait jamais. La salle de bains était vide.

Je dégrise d'un coup. Tabarnac: non seulement je suis fou, mais je le suis encore plus que mon père. Je m'excuse, le gars s'en va, je prends un calmant, j'appelle la réception pour les avertir que je m'en vais, ce qui fait bien leur affaire. Je leur demande d'aller chercher ma voiture, qui est dans le parking souterrain.

À l'instant où Michel a quitté sa chambre, il a aperçu Trouy, Frouy et Prouy sortir de l'hôtel en courant et entrer dans son auto, prêtée par un copain à qui il devait la rendre. Conscient que les employés le regardaient, il est monté à bord comme si de rien n'était, a démarré pour s'engager sur l'autoroute avec trois Martiens sur la banquette arrière.

Je les sens, je les entends, mais ils sont invisibles. Je conduis avec ma banane de voyage sur les genoux, ma coke est dedans et je la sniffe avec une paille. Je ne sais pas comment je fais, mais je réussis à retrouver la maison où vit le propriétaire de l'auto. Je lui conte mes aventures, il rit: «Pourquoi tu m'as pas appelé? J'aurais pu te donner un coup de main!»

Le lendemain, Michel devait partir pour l'Australie. Pépin: il lui restait pour près de mille dollars de cocaïne, 10 grammes environ. Solution: mettre ses narines au boulot. Elles sont habituées. Il y a passé la soirée et une partie de la nuit.

J'ai encore pris des calmants, le même, le Rivotril, qui est en soi une drogue, légale et aussi très addictive. Mais disons que ça aide à avoir l'air normal, parce que si tu grinces des dents – ce que font les cocaïnomanes –, on ne te laissera pas monter dans l'avion. Le vol dure 15 heures, j'ai dormi tout le long.

Trouy, Prouy et Frouy n'étaient pas à bord, peut-être ont-ils pris leur vaisseau spatial. Michel ne les a jamais revus. Et ne les oubliera jamais.

La suite du voyage patauge dans un flou plus éthylique qu'artistique.

De Sydney, superbe métropole australienne bordée par le Pacifique, le globe-trotteur n'a conservé qu'une poignée d'images.

Je me vois assis sur un banc de parc dans la baie, celle où il y a l'Opéra, avec ma grosse bouteille de vin rouge, seul et déprimé. Et la coke est très chère, six fois le prix de Los Angeles.

Après quelques jours de plongée sous-marine à Hayman Island, au nord du pays, il s'est envolé vers la Thaïlande. Ignorant Bangkok, Michel a mis le cap sur l'île de Phuket, lieu de perdition du touriste occidental en quête de *sea, sex and sun*. L'impossibilité de trouver de la poudre et la frousse des prisons thaïlandaises ont eu comme résultat que Michel s'est contenté des trois s tout en buvant jusqu'à plus soif.

Un jour, longtemps après, j'ai retrouvé trois photos prises à Phuket, où j'ai trois animaux albinos sur moi: un boa constrictor, un cacatoès et une espèce de singe qui ressemble à un paresseux. Et ça ne me disait RIEN.

Michel n'a pas oublié le virus ramené dans ses bagages, car il lui a mené la vie dure jusqu'à Paris. Entre deux sprints vers le petit coin, il a fait un saut de puce à Londres, le temps de renouer avec des acteurs de la télé-série sur Jules Verne.

Le retour à Montréal a été un cauchemar. Il avait cru fuir ses démons, à la rigueur les semer en route: ils ne l'avaient jamais quitté. L'enfer, c'était lui-même. Tout seul au monde dans sa maison d'Outremont, et sans boulot en vue, sans but, il s'est demandé: «Et maintenant, qu'est-ce que je fais?»

10

CHAPITRE

MA (PRESQUE) GUERRE DES ÉTOILES

En mai 1977, le premier *Star Wars* s'est posé dans les cinémas d'Amérique du Nord. C'était un ovni mal aimé: la 20th Century Fox croyait que ce film compliqué, trop cher et sans vedettes, au lieu d'attirer, allait s'écraser. La rumeur d'un flop planétaire enflait depuis des mois. Bien sûr, les sceptiques ont été confondus. Comme des millions d'autres jeunes et moins jeunes, Michel, 12 ans et des poussières, s'est précipité dans une salle obscure de banlieue et a découvert un nouveau monde. Dans cette galaxie loin de chez lui grouillaient des humains attachants (Luke Skywalker, Han Solo, princesse Leia), un androïde jasant (C-3PO), un robot craquant (R2-D2), un affreux méchant (Dark Vador). Tous enfantés par un visionnaire barbu devenu depuis un dieu de l'Olympe hollywoodienne: George Lucas.

En temps normal, les dieux habitent une autre planète et sont inaccessibles. Ils ne vous paient pas un billet d'avion pour vous convier dans leur paradis. On ne grignote pas du chow mein dans un boui-boui en leur compagnie. Mais le terme *normal* s'applique rarement à Michel Courtemanche.

En 1996, j'ai participé à Just For Laughs, et il y avait des producteurs américains dans la salle. Une agente de casting de George Lucas m'a remarqué, et j'ai été appelé pour auditionner pour un film en préparation sans qu'on me dise ce que c'était au juste. On m'avait demandé de préparer un numéro visuel, j'ai refusé en disant qu'ils seraient mieux servis en regardant des vidéos de mes shows. On m'a dit OK. J'ai donc pas passé l'audition, et je suis reparti du rendez-vous sûr et certain que tout ça n'irait pas plus loin. En sortant de la rencontre, peut-être par nostalgie, j'ai acheté un modèle réduit à coller du Faucon Millenium, le vaisseau spatial de Han Solo.

Michel avait arrêté de donner des spectacles quelques mois

auparavant. À 31 ans, éreinté par le rythme incessant des tournées, il s'octroyait une pause de la scène pour privilégier sa toute nouvelle carrière: acteur. Elle venait d'ailleurs de prendre son envol en France, où le nom de Courtemanche valait son pesant d'or. Aux côtés de comédiens établis vus dans *Tatie Danielle*, *La vie est un long fleuve tranquille* et *Delicatessen*, l'humoriste tenait le rôle-titre de *La ballade de Titus*. Du sur-mesure écrit pour lui à l'origine par Émile Gaudreault et Stéphane Bourguignon, puis remanié par deux plumes françaises. L'histoire? Enfermé toute son enfance dans une cave avec une télé et des vidéos de dessins animés, Titus s'enfuit un jour et découvre le vrai monde. «Titus ignore tout de la vie, mange des carottes à longueur de journée et ressemble aux héros de ses rêves. Très vite les catastrophes vont se succéder...», résumait en mars 1996 le quotidien *Le Devoir*, en annonçant le premier tour de manivelle dans un château en banlieue de Paris. Scénario bancal, tournage pénible et résultat final plus que décevant: cette coproduction franco-qubécoise inclassable et très peu vue est «une merde», juge Michel, qui l'a d'ailleurs enlevée presto de son CV.

Le cinéma l'intéressait toujours. Et la perspective, bien qu'ultramine, de faire partie d'un film de George Lucas, le faisait planer.

Quelques jours après la rencontre, j'étais chez moi ben occupé à coller les morceaux du vaisseau quand le téléphone a sonné. C'était la responsable des auditions. J'avais été retenu. On m'envoyait un billet d'avion pour la Californie.

À son arrivée à l'aéroport de San Francisco, un chauffeur en livrée l'attendait. Et c'est en solo dans une limousine assez vaste pour loger dix personnes sur le party que Michel a pris la route, direction le Skywalker Ranch, immense domaine privé, propriété de George Lucas.

Une fois passée la grille d'entrée, j'ai vu à ma droite un vignoble à flanc de montagne, et des gros oiseaux qui tournaient dans les airs, qui ressemblaient à des vautours. La limousine s'est arrêtée devant une belle grande maison, le Inn, une auberge pour les invités et les gens qui viennent travailler ici. À la réception, on m'a demandé si j'avais des allergies alimentaires ou autres, j'avais sans doute la tête ailleurs, encore surpris d'être là, j'ai répondu non, en oubliant que j'ai une grave allergie aux tapis et surtout aux acariens qui s'y trouvent. On m'a donné la clé de ma chambre, où il y avait du tapis mur à mur.

Puisque ses services n'étaient requis que le lendemain, Michel en a profité pour prendre l'air. Sur son chemin, il a croisé un homme dont la tronche lui disait quelque chose: il s'agissait de Tim Burton, le réalisateur d'*Edward aux mains d'argent*! Il jaserait aussi avec un scénariste, attaché à une télé-série produite par Lucasfilm, *The Adventures of Young Indiana Jones*. Tous deux se retrouveront des mois plus tard à Montréal, quand Michel tiendra l'un des rôles principaux d'une série anglophone, *The Secret Adventures of Jules Verne*, écrite par le même scénariste.

Le lendemain matin, je me suis réveillé le nez plein de sang, signe évident d'allergie. À la réception, j'ai expliqué le problème, et comme il n'y avait pas d'autres chambres disponibles, ou sans tapis, on m'a trouvé un hôtel à San Francisco, où je suis allé passer la nuit. Au petit matin, je suis retourné au ranch, ils avaient trouvé une chambre sans tapis, mais je me suis rendu compte que c'était la même, sauf qu'ils avaient arraché les tapis. J'étais tellement mal à l'aise! Je leur disais, ben non, voyons, c'était pas nécessaire, et eux, mais oui, no problem, mister Courtemanche. Ils me voulaient sur place, quitte à refaire la décoration.

Michel, qui fumait encore, est sorti en griller une. Devant la beauté quasi irréelle des lieux, ouatés d'une brume matinale, il se demandait si tout cela n'était que le songe d'un jour d'été ou le décor d'un film, pendant qu'un chevreuil s'approchait en broutant l'herbe. Depuis l'achat initial, en 1978, cet éden assez vaste pour contenir les villes de Westmount, Trois-Pistoles et Sainte-Thérèse a été aménagé avec un remarquable respect pour l'environnement naturel. Un espace de travail extraordinaire, réservé à une poignée de collaborateurs triés sur le volet, pour lequel George Lucas a investi plus de 100 millions de dollars américains. La ruine ne le guette pas de sitôt: en 2012, Walt Disney a payé 4,1 milliards de dollars américains pour acquérir Lucasfilm.

C'était la journée où je devais enfin rencontrer George. Mais, avant, on m'a présenté à l'équipe de concepteurs. Ça s'est passé dans les bureaux du ranch, dans une sorte de manoir de quatre étages, magnifique. Le designer de Jar Jar Binks m'a montré des versions miniatures du personnage, pour imaginer comment il pourrait bouger et parler. C'était la première fois que je le voyais, avec ses yeux en antennes rétractables, ses grandes oreilles, son long cou. Je l'ai bien examiné. Avec sa petite boîte crânienne, il ne devrait pas avoir une voix profonde, et avec un grand cou, donc de longues cordes vocales, qui donnent une voix assez grave, sa voix devrait se

situer quelque part entre les deux. Je parlais, parlais, we can do this, we can do that, on me répondait, et tout à coup, on ne me répondait plus. Je me suis retourné, et George Lucas était là, à dix pieds. Le réflexe que j'ai eu, ç'a été de dire «George!», son prénom, pas mister Lucas.

George s'est avancé, il a tendu la main à Michel, qui s'est présenté, *Mitchel from Montreal*. Lucas lui a demandé ce qu'il pensait de Jar Jar, a ajouté qu'il aurait quelques pages du scénario pour trouver la voix. Avec deux ou trois autres personnes, dont le designer et le producteur, George et Michel se sont mis à l'écart pour discuter.

J'ai suggéré une voix suraiguë, mais on m'a dit non, ça peut être fait par ordinateur. George m'a demandé de me pratiquer, parce que demain on irait en studio. Parfait. J'ai reçu plusieurs dessins numérotés, ils voulaient s'assurer que les papiers ne sortiraient pas du ranch. Ce qui se passe là-dedans est très secret, et ils ne niaient pas avec la sécurité. Je suis donc retourné à ma chambre, qui était en fait plus une suite ou un appartement. J'ai travaillé ma voix. J'étais nerveux, mais pas trop. Par contre, j'étais de plus en plus malade. Une bronchite, due probablement à ma nuit passée avec un tapis. Le lendemain, comme je toussais beaucoup, j'ai fait un bref aller-retour à San Francisco pour consulter un médecin, qui m'a prescrit des médicaments.

En attendant de reprendre le boulot avec le maître de céans, Michel a effectué une visite en règle de tout le site, gracieuseté d'une employée qui l'avait pris sous son aile et avait décidé de lui servir de guide. Au studio de son, un orchestre d'une soixantaine de musiciens enregistrait la musique du film *Mars attaque!*, de Tim Burton, ce qui expliquait sa présence. Arrêt dans une salle de théâtre, équipée du système THX maison, une filiale de Lucasfilm et encore une nouveauté à l'époque. Le film *Twister* était à l'écran et Michel avait l'impression d'être dans l'œil de la tornade. Il se souvient aussi d'avoir fraternisé avec une Québécoise affectée aux effets spéciaux, qui deviendra plus tard l'une des top animatrices chez Industrial Light and Magic (ILM), autre société détenue par Lucasfilm, dont les prouesses techniques ont accompli les miracles vus dans *Le parc jurassique*, *Titanic* et *E.T. l'extra-terrestre*.

Finalement, je suis entré dans une salle de projection où m'attendait George. Il voulait me montrer les bandes-annonces des trois films précédents de la saga Star Wars, qui venaient d'être revampés. Les murs de la pièce étaient faits du bois de vieux tonneaux recyclés. Et,

sous la chaleur de l'éclairage, ça sentait le vin.

Il était l'heure de bosser un peu, et toute l'équipe s'est dirigée vers la banlieue de San Francisco, où s'élève le siège social d'Industrial Light and Magic, logé dans un édifice plutôt moche aux allures de magasin de tapis, sans le moindre flafla. Le seuil à peine franchi, Michel a été accueilli par un Dark Vador grandeur nature, immobile et sans vie, mais tout de même impressionnant. Puis, au bout du corridor, qui est passé d'une patte alerte? Le lapin Energizer, star de publicités télévisées réalisées par ILM. Enfin, cerise sur le gâteau, c'était au tour de R2-D2 de venir faire son numéro. Hasard ou coïncidence? Michel ne l'a jamais su, mais il a pu approcher ces créatures mythiques et satisfaire sa curiosité et son émerveillement nés dans un cinéma de la banlieue lavalloise vingt ans plus tôt.

J'ai pu découvrir tout ce qui allait servir au tournage du nouveau Star Wars. Ce que George avait en tête: que je me déguise en Jar Jar Binks, tout en bleu sur un fond vert, et me mettre avec les autres acteurs, pour ensuite ajouter par ordinateur sur moi le costume du personnage. J'ai donc enfilé plusieurs costumes bleus avec capteurs, mais ça ne fonctionnait pas. Finalement, George a décidé de laisser faire le costume bleu, en attendant de trouver la bonne méthode pour mettre Jar Jar par-dessus. L'équipe était encore à l'étape d'essais et d'erreurs, ils testaient des affaires. J'ai été coaché, je me suis mis dans la peau de Jar Jar, j'ai marché de différentes façons. Ce personnage devait être le comic relief du film, je me rappelle qu'il était très cartoonesque. Au niveau de l'animation, ils se demandaient s'il avait une structure osseuse ou cartilagineuse, pour être capable de s'allonger, de changer de forme. C'était un vrai work in progress.

À midi, pour le lunch, Michel, George et son entourage ont quitté les bureaux de ILM pour le resto chinois sans chichi d'en face. À table, la conversation a tourné *of course* autour du septième art, et quelqu'un a posé à la cantonade une question anodine: sur une île déserte, quels films voudriez-vous avoir? Michel a oublié la réponse de George, mais pas la sienne: *2001, l'odyssée de l'espace*, le chef-d'œuvre de Kubrick, et *Allegro non troppo*, un film d'animation italien complètement fou datant de 1976, une parodie des dessins animés de Disney sur fond de grands airs classiques, dont le *Boléro* de Ravel.

Au moment où je disais ça, sans nommer un seul film de George, j'ai pensé: suis-je en train de me mettre un pied dans la bouche, moi là?

Ils sont retournés en studio pour quelques heures, et cette journée hors du commun s'est terminée au ranch. C'est là que le lendemain, Michel, à la demande de George, a procédé à des tests de voix, qu'il avait pratiqués deux jours plus tôt dans sa chambre sans tapis. Le *big boss* ayant un faible pour une voix grave, Michel lui en a offert plusieurs versions.

J'étais encore malade, je toussais et crachais, rien pour m'aider, mais je le faisais quand même. Et le producteur, Richard McCallum, est venu me voir. You've got the part. Moi: What? But I'm on holiday! Je peux pas croire que je lui ai donné cette réponse-là: j'ai le rôle, merci, mais je suis en vacances. Bon, je me suis repris un peu, je lui ai dit qu'il fallait en parler avec mon gérant. Je devais être sous le choc. Ça s'est terminé comme ça.

Le tournage était prévu pour l'été suivant, notamment en Tunisie. Des années plus tard, quand Michel séjournera dans ce pays du Maghreb, il se rendra en pèlerinage dans la région désertique de Tataouine, qui a servi de décor pour la planète Tatooine.

Je suis revenu à Montréal et j'ai attendu. J'avais pas le droit de parler du film, ni de dire que j'avais le rôle. Incapable de garder ça pour moi, j'en ai glissé un mot à quelques proches. En précisant: les gars, tenez ça mort.

Quelqu'un a sans doute lâché le morceau, car la nouvelle s'est rendue jusqu'aux oreilles d'un journaliste. Qui a téléphoné chez Lucasfilm pour savoir si c'était vrai.

Ils étaient pas contents, et je l'ai su. Mais le temps passait, j'avais pas de nouvelles, et on a fini par deviner que j'avais pas le job.

Déçu?

J'y croyais tellement pas, ça m'apparaissait tellement absurde et improbable que, pour être honnête, oui, j'ai eu de la peine, mais pas tant que ça. Quand j'ai vu le film, j'ai trouvé le personnage exécration. Je ne suis pas le seul: Jar Jar Binks est considéré comme l'un des personnages les plus détestés de l'histoire du cinéma.

Jar Jar a été joué par un acteur inconnu en 1998, qui croyait avoir touché le jackpot, et dont le nom, deux décennies plus tard, ne dira rien à personne: Ahmed Best. Une nouvelle étonnante a récemment fait les manchettes: Michael Jackson espérait incarner ce rôle, et a

sollicité George. Celui-ci pensait qu'une telle proposition créerait une diversion, et lui a dit non. Michel est donc en bonne compagnie.

Un hostie de trip pareil.

POST-SCRIPTUM

Tout de suite après son séjour au Skywalker Ranch, Michel a pris la direction de Cancún pour deux semaines de farniente au Club Med. Une belle Californienne avait eu la même idée. Des météorologues mexicains ont alors noté que les nuits du Yucatán, déjà chaudes, sont devenues torrides. De retour à Montréal encore sur un nuage, Michel a ouvert une enveloppe postée de Californie. À l'intérieur: une invitation pour la première à Los Angeles de la trilogie modifiée des *Star Wars* des années 1970.

J'ai appelé la fille rencontrée à Cancún. Comme elle vivait à Los Angeles, j'avais envie de la revoir, je lui ai demandé de m'accompagner, en ajoutant que je lui présenterais George Lucas. Le name-dropping, c'est pas mon genre, mais là, c'était plus fort que moi. Je sentais bien qu'elle ne me croyait pas, voyons donc, heille, le p'tit Québécois qui connaît le grand Lucas.

Ils y sont allés. Parmi les multiples étoiles de la galaxie hollywoodienne présentes: Sharon Stone, que Michel a trouvée «ben trop maigre». Lui et sa nouvelle flamme se tenaient dans le hall d'entrée du cinéma quand un homme de dos devant eux s'est retourné.

J'ai dit: «George!» Et George a dit: «Mitchell!»

Ils se sont fait l'accolade. La belle Américaine en est restée bouche bée. Le p'tit Québécois savait qu'il venait de scorer.

11

CHAPITRE

COKE EN STOCK

En 1994, entre deux joints, trois crises d'angoisse et quatre représentations, Michel s'est marié devant deux cents invités. Malgré son énorme popularité à l'époque, la nouvelle de ses noces n'a pas eu beaucoup d'écho. Dans toutes les coupures de presse compilées, découpées et collées dans des cartables par sa mère, aucun article n'en fait mention. Impossible qu'*Échos Vedettes* n'en ait pas parlé. Se pourrait-il que Pierrette Courtemanche ne porte pas en très haute estime sa bru? Précision: son ex-bru. L'union d'un prince de l'humour et d'une ex-danseuse s'est dissoute dans le vinaigre si prestement que l'encre du contrat a tout juste eu le temps de sécher.

On a été ensemble pendant quatre ans, et le mariage a duré huit mois. Quand je l'ai connue, elle était serveuse dans un restaurant du boulevard Saint-Laurent, où je me tenais tout le temps. Ensuite, elle est devenue prof au primaire. Et pour me suivre quand j'étais en Europe, elle est devenue ma maquilleuse. Elle l'est encore, en France, où elle a toujours voulu vivre. C'est elle qui m'a quitté, et j'ai trouvé le divorce très «roffe».

Et c'est ainsi, pour utiliser l'expression consacrée qui fait le bonheur des tabloïdes, qu'il est tombé dans l'enfer de la drogue.

On l'a dit, Michel entrait dans l'adolescence quand il a goûté à la poudre, question d'imiter les copains plus délurés, mais il n'avait pas aimé. Pot, hasch, mescaline, par contre, c'est une autre histoire. Il venait d'avoir 18 ans quand il a tout arrêté.

Je trouvais que c'était pas bon pour la santé.

Deux ans auparavant, il avait eu toute une frousse.

J'avais 16 ans, j'étais à l'aréna en train de fumer un joint, et j'ai eu un black-out. Je me suis réveillé à l'hôpital, dans un bain de glace.

Ça faisait des mois que je dormais plus, j'ai dormi deux jours d'affilée. Les médecins se demandaient ce que j'avais, si c'était un virus, les visiteurs devaient porter une protection anti-microbes. On m'a finalement dit que j'avais fait une crise de nerfs, mais tout ça n'a jamais été très clair.

Désormais *clean*, Michel n'avait plus qu'un vice: la cigarette, qu'on pouvait alors griller quasiment partout, ce qu'il faisait allégrement, clope après clope, du lever au coucher et souvent la nuit, pour accompagner l'insomnie. Et puis...

Et puis j'ai recommencé vers 26 ans à fumer du hasch en France, fourni par mon technicien de plateau. Un peu au début, et seulement quand j'étais off, jamais sur la job.

Parfois, un divorce «roffe» suffit pour ramener la cocaïne dans les narines. Cette fois, elles y ont pris goût, jusqu'à devenir insatiables.

L'escalade de consommation a duré cinq ans, de 1995 à 2000. Je suis passé d'un gramme par jour à neuf grammes et plus vers la fin, sniffés à longueur de journée, surtout quand j'ai arrêté mes shows après 1997. J'étais en rébellion contre tout, ma carrière, ma célébrité, mes obligations. Tout le temps, j'avais écouté ce qu'on m'avait dit de faire, et de dire, et j'étais tanné. Et comme je travaillais pas beaucoup, j'avais quasiment juste ça à faire, m'autodétruire. Je prenais de la coke seul ou avec d'autres, chez moi ou ailleurs. J'en ai visité, des toilettes.

Le milieu artistique a la réputation de ne pas lever le nez devant une ligne blanche offerte, mais Michel a dégoté ailleurs des potes trop heureux de brûler leurs neurones en sa compagnie, et à ses frais.

Je me tenais plutôt avec des chums de brosse, des connaissances de bar. C'est surtout moi qui payais, mais ça ne me dérangeait pas. Être une vedette, c'est sûr que c'est un plus si tu veux faire le party, mais un moins si tu veux te faire de vrais amis. Ceux-là, j'ai trop de doigts dans une seule main pour les compter: Martin Petit, Claude Legault...

Très à l'aise financièrement, il pouvait se permettre de dépenser mille dollars un vendredi sans se soucier de l'épicerie du samedi. Puis bambocher jusqu'aux aurores le dimanche. Puis passer le lundi à récupérer, avant de se lever et de se faire une ligne pour repartir la machine. Quand, en 1996, Danone, le géant français de

l'agroalimentaire, a effectué son entrée dans les frigos québécois, il a voulu que cela se sache. Et qui d'autre que le plus gros nom de l'humour, dont l'énergie dépensée sur scène aurait pu éclairer trois maisons, pour vanter les mérites d'un produit baptisé Vitalité?

Pour 900 000 dollars, moins la moitié pour mon gérant, j'en ai mangé du yogourt. Ça faisait mon affaire, parce que c'est bon pour la flore intestinale, surtout le lendemain d'une grosse brosse.

Car à la cocaïne, il mixait bulles, bière, shooters, vin blanc, rouge, rosé, local ou importé, peu importe, le tout agrémenté à l'occasion de speed et d'ecstasy; bref, tout ce qui lui tombait sous la main disparaissait dans sa gorge.

Je me faisais des soirées vraiment Jim Morrison.

Le chanteur des Doors est mort à 27 ans. Michel en avait déjà 31, 32, bientôt 35 et, à ce rythme-là, il ne soufflerait sûrement pas ses 40 chandelles.

Au début, je buvais, et je sniffais pour boire plus. La cocaïne enlève les symptômes d'être saoul, tu fais une ligne, bing, ça te réveille, tu peux boire plus. Un moment donné, c'est juste la coke qui reste. J'aurais pu y passer, et j'ai vraiment eu peur de mourir une couple de fois. Quand tu prends un gramme d'une shot, le cœur ne comprend plus. Il arrête, repart, comme s'il sursautait, se remplit de sang, et le sang monte à la tête. Une extrasystole, que ça s'appelle. J'étais au début de ma trentaine, athlétique, en excellente forme physique. J'imagine que c'est ce qui m'a sauvé.

Et pourtant, malgré tout, malgré le cœur qui fait boum, les économies qui fondent et les faux amis qui s'accrochent, malgré la carrière qui vivote, il continue.

Avec la coke, j'étais high, alors que naturellement, je suis plutôt down. Juste le fait d'être de bonne humeur, ça m'aidait à vivre. Évidemment, même si j'étais plus souriant et que je me sentais mieux dans ma peau, mes problèmes étaient toujours là, mais gelés.

Côté cœur, l'échec de son mariage et l'expérience de quelques liaisons douloureuses et catastrophiques à divers degrés l'avaient échaudé. Côté cul, Michel a trouvé un moyen de moyenner. Il n'en est pas très fier, sans en avoir tout à fait honte. Et s'il a tergiversé avant de braquer les spots sur ce pan de son passé, c'est que sa famille n'en

sait rien. Sa mère, surtout. Sa mère qui, lors d'un dîner à Paris organisé pour les 30 ans de son fils, avait refusé de s'asseoir près de la légende vivante présente, Charles Trenet. Vrai fan de Michel, le fou chantant lui avait composé deux chansons en guise de cadeau d'anniversaire. Sa mère n'en avait cure, et d'ailleurs, elle préférerait Alain Barrière. La vérité, c'est qu'elle avait été mise au parfum de l'une des tâches de Gilbert Rozon, agent de Trenet, 80 berges à l'époque: dénicher pour son vieux poulain de jeunes éphèbes. Ce type de commerce entre adultes lui faisait horreur.

La première fois que j'ai payé pour une fille, c'était à Québec, j'étais dans un hôtel avec un ami, nos chambres communiquaient. Pour le trip plus qu'autre chose, on a cherché «agence d'escortes» dans les Pages Jaunes – c'était pas encore sur Internet que ça se passait, et ça ne rajeunit personne –, on a téléphoné, je pense que le prix était de 160 dollars, donc 80 chacun. Ça fait plus de vingt ans, les tarifs ont augmenté. J'avais une demande spéciale: des gros seins. Depuis que j'ai vu Dolly Parton dans une émission américaine quand j'avais 11 ans, j'ai une fixation là-dessus. À partir de DD, ça commence à avoir de l'allure. Une de mes blondes portait du G. Je vais citer mon ami Louis Morissette dans le film Le mirage : «C'est comme des TV, ça, c'est jamais vraiment trop gros.»

Si Louis le dit...

Et la fille de Québec?

Je sais pas, je ne l'ai même pas vue, j'ai paniqué, j'ai pas ouvert la porte après que mon chum en a eu terminé avec elle. Je trouvais dégueulasse le fait de payer pour du sexe.

Michel a changé d'avis.

Quand je sniffais, je devenais ben horny, si j'avais pas trouvé une fille dans la soirée, dès que je revenais à la maison, j'appelais une escorte. J'étais très respectueux avec elle. Pour moi, c'était pas une escorte mais une fille qui arrivait chez moi, je devais la recevoir correctement, avec du champagne, pas la brusquer, pas la pousser à faire son boulot, comme si elle était une fille normale, entre guillemets. Souvent, il ne se passait rien. Je pouvais me permettre de payer 200 piasses juste pour jaser, je l'ai fait beaucoup avec des pys qui étaient pas mal moins sexy. La plupart de ces filles m'ont reconnu, sauf une Russe, qui débarquait au pays. Penser que Le Journal de Montréal aurait pu en faire sa page couverture, genre

Michel Courtemanche se paye des putes, ça ne me dérangeait pas. Plus que ça, je m'en câlissais.

Alors que les jours devenaient des mois qui s'additionnaient en années, Michel s'enfonçait, creusant sa propre tombe avec la même endurance qu'il déployait jadis sous les bravos devant des salles combles. Sauf qu'il était l'unique spectateur de sa déchéance, même si son entourage en voyait des extraits. Et que certains proches tentaient de lui faire entendre raison.

À l'été 2000, revenu de sa course autour du monde le moral et le corps plus amochés que jamais, Michel s'est dit, dans un éclair de lucidité, que ça ne pouvait pas continuer ainsi.

Quand j'ai décidé d'arrêter, j'ai fait le party solide pendant une semaine et j'ai dit à mes «amis» qui l'ont fait avec moi: «Bon ben, vous me verrez pu, je m'en vais en désintox.» Pas un ne me croyait. Je ne les ai jamais revus.

Un de ses vrais copains, Marc Désourdy, un cascadeur, lui a indiqué l'endroit où d'autres comme lui avaient réussi à se reprendre en main: la Clinique Nouveau Départ. Le 23 août, date imprimée dans sa chair, Michel en a franchi le seuil.

Elle a déménagé depuis mais, dans ce temps-là, la Clinique était sur Papineau, au sous-sol d'une maison de retraite. C'était glauque en tabarnac.

Il est resté dans ce sous-sol deux semaines, sans mettre le pied dehors. Ce n'était pas permis. Il s'en branlait, car il n'aurait pas pu.

Les deux premiers jours ont été extrêmement difficiles. Ma désintoxication était double, même triple: alcool, drogue et pilules. Ils ne donnent pas grand-chose pour t'aider à passer au travers, à part de l'Epival, pour éviter les convulsions. Tu dois dormir, mais t'es incapable. Tu souffres dans la tête, et le manque génère un paquet d'émotions. J'étais à la Clinique depuis pas longtemps quand des journalistes sont venus prendre des photos de moi dans le salon avec d'autres patients. Comment ils ont appris que j'étais là, je le sais pas. Ensuite, ils sont montés à l'étage, pour voir où était ma chambre dans le building. J'étais tellement assommé que j'ai pas réagi, mais je les ai vus se pogner avec mon psy, qui leur a dit de partir. Gilles Leblanc est un psychothérapeute câlissement formidable. Contrairement à d'autres que j'avais déjà consultés, il

m'a compris tout de suite. C'est lui qui a aussi traité le commandant Piché.

À la Clinique, Michel a fait une autre rencontre déterminante à divers égards: le docteur Jean-Pierre Chiasson, spécialiste en toxicomanie.

Après une couple d'années de consultations, il m'a dit: «Je pense que tu es bipolaire.» Il a mis le doigt dessus. J'avais une explication pour ma maladie, héritée de mon père, pour bien des choses que j'avais faites, que j'avais vécues, que je pensais et qui n'avaient pas de sens. Là, elles en avaient un. Enfin.

L'homme qui lui a sauvé la vie

Paolo Olivera a connu Michel à la fin des années 1990. L'humoriste était un client très assidu de la Cafétéria, restobar branché du boulevard Saint-Laurent géré par Paolo. Qui a ensuite ouvert son propre établissement, le Café Méliès, logé dans le complexe cinématographique Excentris. Des endroits fermés depuis. «J'ai reconnu Michel tout de suite quand il est venu s'asseoir au bar du Méliès pour commander un Coke. Il venait d'arrêter de consommer, et il s'était souvenu que j'étais passé par là moi aussi, plusieurs années avant. Il a lancé une blague, et on a ri aux larmes pendant une bonne demi-heure. On est devenus vite intimes. J'ai appris à le connaître à travers sa souffrance. Il avait besoin d'aide. J'étais en quelque sorte son garde du corps, pour le protéger des tentations et des personnes avec qui il avait fait la fête et qui ne le fréquentaient pas pour les bonnes raisons... Son consultant, aussi. Ma femme et moi, on l'a comme adopté. J'ai dix frères, et Michel est le onzième. Quand il n'allait pas bien, qu'il avait des idées noires, très noires, il venait coucher sur mon sofa. Il mettait sa tête sur mes cuisses... (Sa voix se brise.) Je lui flattais les cheveux et je lui disais "je t'aime". Il avait besoin de le savoir, pour reprendre goût à la vie. J'ai souvent été très inquiet pour lui, et je ne le laissais pas seul. Notre relation n'est pas à sens unique: lui aussi m'a beaucoup aidé. Je sais qu'il dit que je lui ai sauvé la vie, mais je n'ai fait que mon devoir d'ami. Aujourd'hui, Michel n'est plus du tout le même gars que j'ai rencontré il y a 17 ans. Il est équilibré, passionné. Le travail qu'il a fait pour s'en sortir est exceptionnel, gigantesque.»

12

CHAPITRE

BONJOUR, JE M'APPELLE MICHEL ET JE SUIS BIPOLAIRE

Il entre à la Clinique Nouveau Départ en habitué et pourrait aiguiller les visiteurs égarés: *la toilette? Au fond du corridor, tourne à gauche, deuxième porte.* Ces gens en robe de chambre et pantoufles qu'il croise, il ne les remarque plus. Combien de fois a-t-il été l'un d'eux, passant de sa chambre au salon avec une halte à la cuisine pour déguster un café filtre, faiblard, certes, mais seul stimulant autorisé entre ces murs? Il ne le sait plus. Et ne tient pas à le savoir.

Depuis le premier séjour de Michel, à l'été 2000, la Clinique a fait honneur à son nom, prenant elle-même un nouveau départ loin de son sous-sol glauque du Plateau-Mont-Royal et déployant ses ailes dans un espace pimpant de Mont-Royal.

Venu ce jour de mars 2018 à la Clinique pour une consultation médicale, il tient auparavant à saluer quelqu'un qui a beaucoup compté pour lui, qui compte encore beaucoup. Et qui, à cette heure, n'est pas dans son bureau. Tant pis. Michel prend un siège et l'attend. La pièce fourmille d'objets hétéroclites et sûrement révélateurs de la psychologie du psychothérapeute qui l'occupe; encore faut-il pouvoir les décoder. Essayons. Gilles Leblanc écoute Whitney Houston. Lit Patrick Senécal. Aime les parfums, les eaux importées et... les grenouilles.

Pourquoi toutes ces grenouilles, Gilles Leblanc?

«Quand j'ai eu mon premier groupe de patients, ça fait bien longtemps, je trouvais qu'ils sautaient partout et je les appelais les crapauds. Une femme qui faisait partie de ce groupe est décédée, et j'ai reçu une grenouille en héritage. Depuis, on m'en donne.»

C'est même devenu son surnom: la Grenouille.

Barbe de viking et poigne d'acier, cet Acadien fier de ses racines et de l'accent qu'il n'a jamais gommé plante des yeux francs et quasi

coquins dans l'iris de son interlocuteur.

«Quand j'ai rencontré Michel la première fois, dès le premier regard, je savais qui était devant moi: un être humain en souffrance. Je ne connaissais pas l'artiste. J'étais très objectif. Par après, il me l'a dit, et ça ne m'a pas impressionné. Il était en demande d'aide, mais il n'y a pas de changements tant qu'il y a consommation. Après sa désintox, on a commencé à ouvrir les vannes... Il y avait chez lui une désorganisation totale, une perte d'estime de soi, il n'avait plus d'habit, il était tout nu. Il n'était plus l'humoriste, il était simplement Michel, sans aucune identité.»

Michel écoute, immobile, silencieux, opine du bonnet, scrute les fibres du tapis. La Grenouille le considère quelques instants.

«Nous avons tous les deux un long historique. Il y a eu des visites à domicile, plusieurs phases internes, externes. On a une bonne relation, c'est la clé. Quand il est trop fatigué, quand le regret arrive, la souffrance revient. Michel a toujours été disponible, il a toujours accepté l'aide. Quand le diagnostic de bipolarité a été posé, ç'a expliqué toute la balade des émotions. Cette maladie, il l'avait même avant sa naissance, dans ses chromosomes... Mais c'est le docteur Chiasson qui peut le mieux en parler.»

Nouveau broyage de jointures, puis autre corridor, direction l'ancre du grand patron, le fondateur de la Clinique, son directeur médical. Son âme aussi, si une telle chose existe, bien sûr.

À 75 berges, le docteur Jean-Pierre Chiasson a passé la moitié de ces années à diagnostiquer et traiter les dépendances, en plus des problèmes de santé mentale reliés. Lui qui a tout vu et tout entendu ne semble pas apprécier de voir un chien et de l'entendre japper dans ses quartiers. «Sors-le d'ici!» aboie l'autorité nationale en toxicomanie à l'infirmière responsable du programme de zoothérapie. Elle est aussi la maîtresse de Garçon, un adorable cheagle (mi-chihuahua, mi-beagle) qui adore qu'on le prenne et qui donne aux humains maganés sa chaleur animale sans compter.

«Je suis empathique, mais jamais sympathique», a déjà déclaré le docteur Chiasson dans une entrevue au magazine médical *Santé inc.* Garçon l'a très bien senti et quitte les lieux la queue entre les pattes.

Le *big boss* dépose sur une grande table ronde un dossier d'au moins trois pouces d'épaisseur. Le tome IV du patient Courtemanche, assis à sa droite, le dos voûté, le visage exprimant un sentiment

indéchiffrable. Après lui avoir demandé son autorisation de briser le serment d'Hippocrate, le doc ouvre le document, scanne deux, trois pages pour se rafraîchir la mémoire, et le referme d'un coup sec.

«J'ai vu Michel une première fois dans un contexte de cocaïnomanie sévère où il était désorganisé, dans un état catastrophé, avec des hauts et des bas, et avec des distorsions cognitives. Je le connaissais comme homme public, comme humoriste, mais là, il ne riait plus. C'est l'histoire de sa vie: un gars qui a connu une carrière extraordinaire, internationale, et qui, après, a ramé pas à peu près. Pas à peu près. Il avait aussi des peurs incommensurables qui se manifestaient: peur d'être seul, peur des fantômes, peur de mourir, peur d'être fou, peur de toutes sortes d'affaires.»

Certaines de ces peurs sont très anciennes. Depuis qu'il a 12 ans, Michel a peur du diable et se couche la lumière allumée. Oui, encore en 2018, quarante-deux ans plus tard. Une routine adoptée le soir même où il a visionné *L'exorciste*. Il avait l'âge de Regan, la fillette possédée. Traumatisé, terrorisé, tétanisé, incapable de fermer les paupières sans revoir le lit bouger ou entendre les démons hurler, l'enfant de l'avenue Prieur est devenu insomniaque chronique.

«On l'a soigné, désintoxiqué, et à ce moment-là, le diagnostic de maladie affective bipolaire n'avait pas encore été posé. En 2000, on connaissait moins cette maladie. Depuis le temps, je suis plus sensibilisé, je donne des cours et des conférences sur le sujet, parce que la bipolarité coexiste avec la toxicomanie dans un ordre de 60 à 70 pour cent.»

Êtes-vous bipolaire, le nouveau mal du siècle? titrait en 2013 l'hebdo français *Le Nouvel Observateur*. La réponse est: probablement pas, car la prévalence va de un à quatre pour cent de la population, et les chiffres changent selon la source (certains avancent cinq pour cent, quand on englobe toutes les variantes). Si on en parlait peu ou prou en 2000, la bipolarité est presque devenue la maladie à la mode, bien qu'elle conserve toujours jalousement une part de mystère. Cette «popularité» s'exprime en toutes lettres chez les libraires. À côté de titres plus convenus (*Manuel du bipolaire*, *La vérité sur les troubles bipolaires*), d'autres titillent l'intérêt (*La vie secrète d'une bipolaire*, *Ne me jugez pas, je suis bipolaire*, *Fast girl: L'athlète bipolaire devenue escort girl*). Certains auteurs jouent la carte du bonheur malgré tout (*Histoire d'une bipolaire heureuse*), posent des questions existentielles (*Sommes-nous tous bipolaires?*, *Qui suis-je quand je ne suis pas moi? – Une bipolaire témoigne*) ou visent un lectorat précis (*Troubles bipolaires et psoriasis*). Les enfants ne sont pas en reste. Dans la série française pour les sept

ans et plus «Une aventure de Dolorès Wilson», une petite débrouillardes, qui a déjà été «espionne dans une grande entreprise et caissière au Mini-Market», a la mission de retracer le professeur Maroilles, disparu au pôle Nord. Dolorès y croise l'abominable ours bipolaire «pourvu de deux têtes, l'une amicale, et l'autre sanguinaire. Et il a faim...»

Michel n'a lu aucun de ces livres. La vérité sur les troubles bipolaires, le manuel du bipolaire? Comme disent les Américains: *Been there, done that, got the T-shirt*. Et il n'a pas de psoriasis. De plus, sa dyslexie rend la lecture ardue. Un ouvrage lui a été bénéfique: *Le pouvoir du moment présent – Guide d'éveil spirituel*. Écrit par Eckhart Tolle, un Canadien d'origine allemande, ce best-seller mondial compte parmi ses plus fervents adeptes Jim Carrey, bipolaire notoire (tiens, tiens, coïncidence?) et a aidé Michel à adopter un nouveau mantra: ignorer le futur, oublier le passé, et *vivre le moment présent*. Une révélation. Et, pour ce grand angoissé de ce qui peut arriver, une véritable révolution.

«Quand je regarde la trajectoire de Michel, au point de vue artistique, il était en épisode d'hypomanie³, il n'arrêtait pas et n'était pas arrêtable, jour et nuit, partout dans le monde. Il a eu une dégringolade progressive. Ça a été difficile dans sa vie à partir de là, il avait eu du succès, et le succès commençait à s'estomper. Peut-être qu'aujourd'hui, on aurait pu diagnostiquer plus tôt, mais de toute façon, c'est difficile, parce que les gens en hypomanie ne veulent pas voir de docteur. Au début, quand ils sont sur la coke, ils pensent que tout est beau, tout est grandiose, *the sky is the limit, I don't care about the price, just send me the bill*.»

Une fois lancé, le docteur Chiasson n'est pas arrêtable lui non plus.

«Michel a eu aussi des périodes d'exaltation, d'érotomanie⁴, de quête intempestive pour combler son vide intérieur, et des épisodes de longues dépressions, où il devenait hypersomniaque, en retrait, désintéressé, il se sentait coupable, angoissé, en perte d'énergie, avec des troubles de concentration, une augmentation de poids, des idées noires.»

«La dernière fois qu'on l'a hospitalisé ici (il cherche dans le dossier), c'était en mars 2017. Michel arrivait du Mexique. Il a eu des épisodes de psychose là-bas, de délires paranoïdes. On a reçu des téléphones de l'hôtel, il était enfermé dans sa chambre... Je ne sais plus combien d'appels on a reçus quand il avait des comportements paranos, parce que quand il tombait en psychose, il faisait des

paranoïas, il devenait méfiant, certain qu'on voulait le voler, le tuer, défoncer son appartement, abuser de lui. On le recevait ici dans des conditions pénibles, mais aussitôt qu'il allait mieux, il repartait pour le Sud, surtout entre les mois de novembre et mars-avril, il ne voulait rien savoir de l'hiver, il voulait se refaire, se refaire une carrière, écrire des scénarios. Or, la toxicomanie, c'est toxique, la maladie bipolaire, c'est neurotoxique, ça magane le cerveau. Et plus il y a d'épisodes, plus c'est dur pour le cerveau de récupérer.»

Il y a de cela cinq ou six ans, en Tunisie pour écrire, Michel a fait une psychose, convaincu que l'appartement qu'il avait loué était hanté. Phobique des fantômes et des esprits, il n'en menait pas large. Dans son lit, pendant la nuit, il entendait une voix de femme lui parler dans le creux de l'oreille. C'est ce qu'il a expliqué au téléphone à son thérapeute, Gilles Leblanc, qui lui a répondu: «Tu reviens ici maintenant.» Mais Michel ne le pouvait pas, car une amie-amante arrivait incessamment. Rendue sur place, son invitée n'entendait pas les voix, ne sentait pas de présence et ne croyait pas à ces histoires de revenants qui réveillaient un Michel oppressé. Il a alors compris que tout ça, c'était dans sa tête. Suivant le conseil de la Grenouille, il a sauté dans le premier avion pour rentrer à la Clinique. Dès son arrivée, il est tombé dans un coma profond, où il est resté deux jours durant.

«Michel a eu de mémoire une dizaine d'épisodes de psychoses. On sent que la ligne entre la réalité et la psychose n'est jamais très loin. Je l'ai hospitalisé ici à de nombreuses reprises, une fois pendant cinq semaines, il avait des idées suicidaires. Le taux de suicide chez les bipolaires toxicomanes est 44 fois plus élevé que dans la population générale. Ils deviennent désespérés. Par définition, avoir une maladie bipolaire, c'est être *up and down*; il y a des cycles rapides et d'autres plus longs. Chez Michel, c'était pas si rapide, il pouvait être en dépression pendant plusieurs mois.»

Il a déjà été victime d'hallucinations, qui se manifestent tard le soir, ou lorsqu'il est très fatigué. Elles prennent diverses formes, sont parfois auditives – il entend des pas –, ou alors il a la sensation d'être observé, d'avoir constamment quelqu'un dans le dos. À l'époque où son père se mourait, et que Michel était submergé d'émotions diverses, il se souvient avoir «senti» la présence d'un passager sur la banquette arrière de son camion, alors qu'il n'y avait que lui à bord. Cette présence invisible appuyait ses genoux dans le dos du conducteur si fort que le siège bougeait. À tel point que Michel a stoppé le véhicule, pour s'assurer qu'il était bien seul. Il n'en a jamais parlé à ses proches, car comment trouver les mots pour le dire et ne pas passer pour un

cinglé prêt pour l'internement?

«Aujourd'hui, Michel est plus conscient de sa maladie. Mais au début, ç'a été difficile de l'accepter, il ne voulait rien savoir, il pensait qu'aller au soleil et se trouver une blonde allait tout changer. Mais ça ne règle rien. Parce qu'on est toujours pris avec notre propre maladie. Il cherchait des causes extérieures. Sa condition s'est détériorée avec toujours ce sentiment d'être différent. Il voulait combler un vide affectif, mais il n'était pas avec les bonnes filles, je peux vous le dire, il faisait à peu près les plus mauvais choix qu'un gars peut faire sur la terre, et se retrouvait toujours dans des impasses relationnelles, de plus en plus seul.»

Michel est catégorique: les copines, c'est fini, les relations amoureuses, c'est terminé. Bien sûr, il reste un homme qui aime les femmes, un être sexué qui a des besoins d'intimité «avec la gent féminine», comme il dit. Sauf que, au cours de la dernière année, il a perdu sa libido quelque part entre chez lui, la Clinique et le Mexique. C'est d'ailleurs dans l'espoir de la retrouver qu'il s'est pointé à la Clinique en cet après-midi printanier. Y a-t-il un médicament pour ça, docteur? Il n'en est pas à une pilule près.

«Sa maladie a été très difficile à contrôler, parce que la gravité était là. (Le médecin lit le dossier.) Lithium, neuroleptiques, antidépresseurs... C'est une lourde médication. Je prendrais ça, je dormirais pendant un mois. D'ailleurs (il jette un œil à Michel, qui suit l'exposé oral du docteur en fixant le sol avec une intensité troublante), il faudrait vérifier ton lithium bientôt.»

La liste des médicaments gobés matin et soir par Michel est une suite de noms qu'on croirait tirés d'un roman de science-fiction, des substances chimiques aux propriétés curatives ou préventives qui s'accompagnent souvent d'effets secondaires. Des années d'essais et d'erreurs ont été nécessaires avant que le (très) patient Courtemanche ne remarque une amélioration de son état. Au début de 2018, sa pharmacopée quotidienne se détaillait comme suit:

- Seroquel, un antipsychotique, membre de l'arsenal utilisé depuis vingt ans contre divers troubles mentaux (dont la schizophrénie);
- Wellbutrin, un antidépresseur, souvent prescrit aux fumeurs qui tentent d'écraser pour de bon;
- Synthroid, un supplément hormonal découvert il y a près d'un siècle et prescrit pour combler le déficit dû à une glande thyroïde «paresseuse»;

- Trintellix, un antidépresseur récemment approuvé par Santé Canada;
- Invega, un antipsychotique administré par injection intramusculaire mensuellement ou, dans le cas de Michel qui ne supporte pas la vue d'une seringue, en comprimés;
- Lithium, un régulateur d'humeur bien connu, au menu de la majorité des bipolaires.

«Après le début des traitements, ses *down* étaient plus fréquents que ses *high*, et de beaucoup. Quand un bipolaire n'est pas médicamenté, ses *up* et ses *down* sont plus exagérés; les médicaments les ramènent au centre. Or, aujourd'hui, Michel n'est pas psychotique, il est moins déprimé. Il a des frustrations, car il essaie de sauver sa peau, et de retrouver un certain équilibre.»

Et, aux dernières nouvelles, il essayait encore de retrouver sa libido.

3.Hypomanie: activité exagérée précédant une dépression.

4.Érotomanie: délire passionnel, généralement pour une personne inaccessible.

13

CHAPITRE

BIPO, PIS?

Dans *Les troubles bipolaires pour les nuls*, une caricature illustre l'un des premiers chapitres. Un médecin s'adresse à son patient: «J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle...» Sous-entendu: oui, m'sieur, vous êtes bipolaire mais, chanceux! Il s'agit de la Cadillac des maladies mentales, et vous faites maintenant partie d'un club sélect. Les membres ont pour noms Catherine Zeta-Jones, Mel Gibson, Jean-Claude Van Damme, Jim Carrey, Sinéad O'Connor, Britney Spears, Margaret Trudeau... et on va s'arrêter là pour aujourd'hui. Soit, il ne faudrait pas passer outre quelques récents disparus: Carrie Fisher, Robin Williams...

... et Margot Kidder, la Lois Lane des films de Superman avec Christopher Reeve. Elle vient de mourir. J'ai joué avec Margot dans un épisode de la télé-série Jules Verne.

La plus récente «sortie de placard» d'une célébrité bipolaire a fracassé le mur du son le 11 avril 2018, résonnant du *Sydney Morning Herald* au *New York Times*, de *Paris Match* au *Pakistan Today*, du *Japan Times* au *Nouvelliste* de Trois-Rivières. Mariah Carey, 48 ans, cinq octaves, 200 millions d'albums vendus et 18 numéros un au *Billboard* (deux de moins que les Beatles), gardait caché son diagnostic de bipolarité depuis 2001, et vivait dans la crainte que son «secret» ne soit éventé.

La liste déjà riche s'allonge et se bonifie lorsque s'y greffe un aréopage de présumés bipolaires, car ils en avaient plusieurs symptômes: Virginia Woolf, Vincent Van Gogh, Friedrich Nietzsche, Ludwig van Beethoven, Abraham Lincoln, Napoléon Bonaparte...

Et Michel? Apprendre qu'il a le même bobo psychique qu'une diva américaine reconnue pour son organe vocal et ses jupes ras-le-bonbon ne lui fait pas un pli sur la différence. Idem pour Van Damme, Van Gogh et van Beethoven. Certes, il y a bien dans le groupe de poqués

Robin Williams, sa déité personnelle, et Jim Carrey, mais cela ne lui apporte aucun réconfort. Cette saloperie a gâché son existence. Et s'il a maté la bête à coups de pilules et de thérapies, elle restera là, jusqu'à son dernier souffle, silencieuse et tapie, prête à revenir foutre le bordel.

C'est pour cette raison que je n'arrêterai jamais de prendre des médicaments: j'ai trop peur de redevenir comme avant. Je sais qu'il y a des bipolaires qui arrêtent parce qu'ils se trouvent trop flattés. Oui, il y a des jours où, moi aussi, je me sens pas mal amorphe. C'est un choix: soit t'es un peu éteint, soit t'es complètement mongol.

La question qui tue: Michel-le-Lavallois serait-il devenu Courtemanche-le-phénomène sans bipolarité?

J'en sais crissement rien.

Son médecin traitant n'en sait pas plus, bien que... «C'est sûr que les gens normaux qui travaillent de 9 à 5, qui commencent le lundi et ont hâte au vendredi, ne font pas de grandes carrières, avance le docteur Chiasson, de la Clinique Nouveau Départ. Certains bipolaires, oui. Cela dépend de plusieurs facteurs.»

En fait, il n'y a pas de réponse, car cela équivaut à se demander qui, de l'œuf ou de la poule, est arrivé en premier. Il est grand, le mystère de la vie, et Michel Courtemanche n'existe qu'en un seul exemplaire: Sagittaire, pas ordinaire et bipolaire.

Ça fait 21 ans que j'ai laissé ma place, et personne ne l'a encore prise.

Chaque être humain est unique, et dans cette belle unicité, nous ne sommes pas tous égaux. Certains, touchés par la grâce ou gâtés par les fées, sortent du lot, malgré eux, parfois. L'acteur Claude Legault, dans sa biographie publiée à l'automne 2017, raconte les moments partagés avec son compère du cégep et explique pourquoi leurs chemins se sont séparés: «C'était un homme d'une classe à part, Michel Courtemanche. Un génie. Et on ne retient pas un génie.» En 1993, dans une entrevue accordée au quotidien *Le Soleil* où il saluait le talent de Sol et d'Yvon Deschamps, c'est à Michel que Daniel Lemire accolait lui aussi le terme de «génie».

D'après Aristote, «il n'y a point de génie sans un grain de folie». Et 2 300 ans plus tard, la science corrobore la thèse de l'antique philosophe. Un psychiatre français, Jean Cottraux, en fait la

démonstration dans son ouvrage *À chacun sa créativité: Einstein, Mozart, Picasso... et nous*. «Le trouble bipolaire est une maladie psychiatrique d'origine génétique [...] sensible aux événements de vie stressants. L'hyperactivation du cerveau émotionnel chez les personnes en phase d'excitation maniaque souffrant de troubles bipolaires rend compte de leur créativité. Cet "avantage", qui compense une maladie, pourrait être lié à leur capacité de donner une valeur émotionnelle aux idées, à l'accélération de la pensée et de la parole, à leur faible besoin de sommeil, à leur hyperactivité, à leur excitation et leur capacité d'entraîner les autres grâce à leur humeur exaltée. [...] L'incidence de la manie (troubles de l'humeur) est de 0,8 pour cent dans la population générale, mais de 7 pour cent chez les créateurs éminents. De nombreux artistes, comme Balzac, Hemingway, Gauguin, Hugo, Malraux ou Frédéric Dard souffraient d'un trouble bipolaire avéré ou suspecté. Ce serait le prix à payer pour un destin d'exception.»



Au Québec, Guy Latraverse a été l'une des toutes premières personnalités à décrire son état de maniacodépressif dans un journal, en 1990. À l'époque, avouer se battre contre ce «cancer de l'âme» qu'on commençait à appeler bipolarité exigeait un réel courage, même pour un producteur de spectacles et agent d'artistes dont le travail se fait en coulisses, non sous les projecteurs. Depuis, quand son nom est mentionné, sa maladie mentale l'est bien souvent aussi.

La franchise de Guy Latraverse a sûrement eu depuis un impact positif sur la stigmatisation trop fréquente que vivent ou vivaient ceux et celles dans le même bateau que lui. À croire que, parce qu'on est en 2018, la bipolarité, bof, y'a rien là, il n'y a qu'un pas, qu'on ne fera pas.

D'autres noms plus ou moins connus ont suivi le chemin défriché par Guy, à leur façon. Il y a les livres-confessions: *Buena vida* pour la chanteuse Florence K, et *Maudite folle!* pour la chroniqueuse culturelle Varda Étienne, qu'on ne voit plus beaucoup. Il y a le rôle de porte-parole annuel de Bell Cause pour la cause pour l'humoriste Michel Mpambara, lui qui avait fait un tabac avec son premier spectacle, *Y'a trop de blanc au Québec*, en 2001, avant de s'éclipser. Il y a la chanson, pour Mara Tremblay: *Les neurones dans ma tête / Sont électrofiés de noir / Je passe des heures de peine / Des fois elles passent, des fois elles reviennent...* (Que la peine passe, album *À la manière des anges*, 2014). Il y a la carte de l'humour, en écrivant un numéro sur le sujet, pour l'humoriste François Massicotte, qui s'est aussi impliqué dans

Revivre, organisme de soutien aux personnes souffrant de troubles anxieux, dépressifs ou bipolaires.

Celui qui a atteint les sommets du succès les plus stratosphériques, la vedette bipolaire dont la chute a été la plus médiatisée, a lui aussi souhaité apporter de l'eau au moulin, à sa manière.

Toutes les fois où j'en ai parlé, c'était pour aider ceux qui ont cette maladie et sont un peu perdus. Le feedback a toujours été très bon. Jamais je me suis demandé: qu'est-ce qui va se passer si j'en parle? Une fois que ma mère a su que j'étais bipolaire, je me foutais pas mal que le reste de la terre l'apprenne. Dans mon milieu, les artistes, la télévision, les gens sont au courant, mais ne m'en parlent pas.

C'est à *Tout le monde en parle*, croit-il, qu'il a brisé la glace, à l'hiver 2008. Son passage a eu des échos, il a donné une poignée d'interviews à ce sujet et, à son habitude, sa mémoire en a effacé des pans entiers. Dont son témoignage en conclusion du livre *Le trouble bipolaire pour ceux qui en souffrent et leurs proches*, publié la même année, coécrit par Marie-Josée Filteau, médecin psychiatre, et Jacques Beaulieu, écrivain médical.

Je ne savais pas que ce livre-là existait. Je n'ai aucun souvenir d'avoir parlé aux auteurs.

Michel a donc oublié ce qu'il leur disait en 2008: «Bien sûr, il m'arrive encore de m'ennuyer de ces *high* où l'inspiration semblait venir si rapidement, où l'énergie semblait une ressource inépuisable.» Dix ans plus tard, dirait-il la même chose?

Oui, c'est encore pareil. Oui, les high, c'était bon, c'était incroyable, et je m'en ennuie. Mais je me souviens aussi des down, et je ne m'en ennuie vraiment pas.

Puis, à l'automne 2011, dans un documentaire en deux volets diffusé à Canal Vie, *Michel Courtemanche: l'homme qui faisait des grimaces*, il a fait le point sur ses tourments, ses excès et sa rédemption. Une mise à nu complète à laquelle ont collaboré des amis, des collègues, qui l'ont connu à divers moments et vu à l'occasion dans tous ses états, certains étonnés qu'il n'en soit pas sorti les pieds devant: Claude Legault, Martin Petit, Marcel Sabourin, même l'animateur de télé français Michel Drucker. Par hasard et tout juste avant le tournage, Michel, de son propre chef, s'était livré à une caméra, seul, chez lui, le soir, pour une sorte d'introspection filmée,

au départ destinée à personne. Guy Boutin, le réalisateur du documentaire, en a inséré un extrait, poignant, où Michel exprimait son désarroi d'avoir à se départir du loft qu'il chérissait tant à Outremont, faute de revenus suffisants. Parmi les avenues explorées lors de ces monologues improvisés, en voici quelques-unes, dont le texte est transcrit tel quel.

AGRESSIVITÉ

«Un des aspects très importants de la bipolarité et, pour moi, le plus embarrassant. J'ai souvent eu des poussées d'agressivité, de violence. Je me mettais à fesser sur les murs, à gueuler, à sacrer. C'était toujours suivi par des regrets, par la honte. Le nombre de fois où je me suis excusé dans ma vie! À la longue, ça te fait une réputation, les gens n'ont plus envie de travailler avec toi. Dans les dernières années, cette agressivité s'est résorbée, grâce à la thérapie, à la méditation, et elle est plus facile à désamorcer. Aujourd'hui, quand je fais face à une situation qui m'enrage, je vais m'enrager, pour ensuite me rendre compte que je me suis enflammé trop vite. C'est beaucoup moins fréquent qu'avant, mais ça reste gênant. Je pourrais vous raconter le nombre de fois où je me suis battu, mais ça me tente pas. Parce que ce ne sont pas des souvenirs agréables et que mes dernières batailles m'ont laissé des marques au visage. Et aussi parce que je n'en suis pas fier. La violence n'est jamais une solution. Pour moi, elle signifie que je n'ai plus de mots pour décrire ma souffrance.

SAVOIR QUI ON EST

C'est dur pour un bipolaire de savoir qui il est vraiment. Quand on est normal, entre guillemets, c'est difficile de s'identifier à un *high* ou à un *down*. Je suis toujours en train de surveiller et de monitorer qui je suis, à tel moment de la journée. Quand je m'énerve ben vite pis que je pogne les nerfs, quand je m'enflamme et que je suis envahi par une grosse émotion, ça veut dire que je suis dans une phase *down*. Je suis heureux comme ça se peut pas, j'ai une envie brûlante de sortir dans la rue et d'embrasser tout le monde, j'ai l'impression que tout le monde m'aime? Ça veut dire que je suis dans un *high*. Alors c'est tout un casse-tête de savoir qui on est. Les psys sont là pour aider. Je suis suivi depuis que j'ai 16 ans, et j'ai vu un psy aussi à 18 ans, à 26 ans, à 34 ans. Ce sont des phases dans ma vie très marquées. Ces gens-là sont capables de te mettre en pleine face qui tu es et ce que tu dégages. Je suis quelqu'un d'assez imprévisible. Je me surprends moi-même à prendre rapidement des décisions, qui sont très mauvaises des fois. Ça dépend de l'état dans lequel je suis. Dans un *high*, je pouvais

dire OK, on va faire huit projets en même temps, une bédé, un film, un jeu vidéo, des émissions de télé, une tournée, six shows par semaine, des journées bookées 24 heures sur 24, go go go, pas de problème. Mes *high* dureraient pas longtemps, quelques semaines, mais mes tournées dureraient trois ans.

UN NOUVEAU SPECTACLE?

Je viens de parler à ma mère, lui demandant si je devais remonter sur scène, et elle m'a donné une réponse pleine de sagesse: «Est-ce que ça te tente, et est-ce que ça te ferait du bien?» J'en suis venu à la conclusion que j'ai pas besoin d'écrire un show et de partir en tournée faire rire la planète, je l'ai fait. Par contre, j'ai vraiment envie d'aider les gens, on pourrait monter un show d'une heure, mais qui n'est pas nécessairement dans le circuit des spectacles comme Dominic Paquet ou Martin Matte, toute cette gang-là dont je faisais partie avant, mais un show qui ferait du bien aux gens et qui en même temps m'aiderait à mieux vivre, tout simplement. L'idée: une heure de stand-up, où je parlerais de bipolarité, de toxicomanie, et qu'on pourrait vendre comme des spectacles-conférences. Faire plaisir et faire du bien aux gens: le meilleur des mondes. Juste à y penser, je me sens déjà mieux.»

14

CHAPITRE

DINDON, VAMPIRE ET MAIRE LABEAUME

À l'été 2010, Michel reçoit un appel qu'il n'attend pas, qui le prend de court et qui va modifier la trajectoire de sa carrière, une fois de plus.

C'était Louis Morissette, qui me dit: «On fait le Bye Bye cette année, j'aimerais que tu fasses partie du casting.» Moi: «Je veux bien, mais je ne suis pas un imitateur.» Louis, je le connaissais un peu, mais je n'avais jamais travaillé avec lui. Tout de suite après avoir raccroché, j'appelle Marc-André Chicoine, un ami et réalisateur que j'ai connu quand je faisais mes tournées en Europe, je lui raconte la proposition. Marco me dit: «Fais-tu quelque chose ces temps-ci? Non? Bon, ben, accepte.» C'est vrai que j'étais pas très occupé. Louis m'a rappelé: «Michel, avant d'entendre ta réponse, j'aimerais ça que tu me dises "Oui, je vais embarquer et on va avoir du fun en tabarnac."» J'ai dit: «OK, Louis, j'embarque et on va avoir du fun en tabarnac.»

Michel a à peine raccroché qu'une angoisse sourde, proche parente de l'épouvante, lui tombe dessus comme une tonne de briques. Ce sentiment trop familier squatte chez lui pendant des semaines, l'accompagne partout et fait des siennes dès le jour J, à la première lecture des textes. Autour d'une grande table, toute l'équipe de production, les auteurs et les autres comédiens: Louis, Véronique Cloutier, Hélène Bourgeois Leclerc et Joël Legendre.

J'étais tellement pourri! Il fallait que j'imité Sarkozy, et c'était épouvantable. Moi qui ai habité des années à Paris, je ne pouvais même plus prendre un accent français. Louis s'est foutu de ma gueule. J'imagine qu'ils s'attendaient à ce que je sois mauvais la première journée, mais pas à ce point-là. Hélène et moi, on est sortis de là en se disant: on vient de perdre notre job. Elle ne se trouvait pas bonne non plus, incapable de faire Céline Dion. Une chance que

Joël, lui, est excellent en Céline.

Il comprend qu'il a besoin d'aide d'urgence, et sait où la trouver: 911 Pierre Verville! L'un des meilleurs imitateurs répond tout de suite présent. Et Michel, avec sa franchise habituelle, n'en fera pas un secret, révélant le coup de pouce aux journalistes, avant même la diffusion du *Bye Bye*.

Sans Pierre, je n'aurais pas pu m'en sortir. On se rencontrait chez lui, il imitait quelqu'un, j'imitais l'imitateur. Au début, c'est moi qui payais pour mon coaching, ensuite ç'a été la production. On me demanderait de refaire ces imitations aujourd'hui, je ne pourrais pas. Cette année-là, c'est Patrick Huard qui m'a donné le plus de fil à retordre. Huard, je le connais depuis longtemps, il a déjà fait la première partie de mes spectacles. Dans le sketch du Bye Bye, lui et Anik, sa blonde, jouée par Hélène, participaient à Ça finit bien la semaine, l'émission de TVA. Pour me préparer, j'écoutais des enregistrements de la voix de Patrick, qui est particulière, en essayant de lui trouver des défauts, des caractéristiques. Pour imiter quelqu'un, il faut capter son énergie, c'est ce que j'ai appris de Pierre.

Personnifier Patrick Huard a exigé de Michel beaucoup de travail. Et Maman Dion? Beaucoup de patience.

Trois heures étaient nécessaires pour qu'on me transforme en Maman Dion. C'est tout un processus qui se fait en cinq étapes et plusieurs prothèses: le cou, le nez, du front jusqu'au nez, des joues jusqu'au plexus, et une grosse capote sur la tête qui écrase les cheveux pour pouvoir mettre une perruque. Quand la transformation est très longue, au final, tu te lèves de la chaise où tu t'es endormi et tu ne vois pas la ressemblance avec le modèle original. Par exemple, quand j'ai fait François Legault, de la CAQ, une fois le maquillage terminé, je me suis regardé dans le miroir et j'ai pas trouvé que c'était très réussi. J'ai tourné la scène, et quand je suis revenu dans ma loge, j'ai eu un choc. J'étais lui, j'étais Legault.

Au fil des fins d'année – il a cinq *Bye Bye* au compteur – Michel s'est métamorphosé, remodelé, travesti, déguisé, notamment:

–en ministre Gaétan Barrette

–en juge Anne-France Goldwater

- en garagiste nouvellement élu lors de la vague orange du NPD
- en Clotaire Rapaille, le consultant en marketing français que tout le monde a oublié mais qui avait été payé 250 000 dollars en 2010 pour refaire l'image de marque de la ville de Québec
- en Richard Martineau
- en Pierre Curzi
- en Rambo Gauthier
- en bébé
- en Georges Laraque
- en Jacques Mercier, l'ex-entraîneur du National dans *Lance et compte* 25 ans plus tard, en fauteuil roulant et avec une trachéotomie
- en Stéfanie Trudeau, alias Matricule 728
- en candidat d'*Occupation double...*
- en Rob Ford
- en ministre Monique Jérôme-Forget
- en Éric Lapointe
- en Lino Zambito...

Pas mal pour un non-imitateur.

Quand j'ai fait Matricule 728, on m'a demandé de garder ma barbe de trois jours. Le sketch a été tourné au coin de Sainte-Catherine et Saint-Hubert, là où la policière avait arrosé de poivre «les hosties de carrés rouges». Des passants venaient me voir: M'sieur l'agent, il y a des trouble-fêtes là-bas...

Son interprétation colorée «en calique!» du déjà très pittoresque maire de Québec, qu'il reprendra avec le même panache les années suivantes, a été applaudie par la critique. Ne reculant devant rien pour la bonne cause, Michel a même pris courageusement la pose tout nu en Labeaume 1^{er}, la tête coiffée d'une couronne et les bijoux de famille protégés par un cachesexe pailleté.

C'est un fait: quand tu imites quelqu'un au Bye Bye, dans le mois qui suit, c'est certain que tu vas tomber dessus. Non, j'ai jamais rencontré le maire de Québec, mais j'ai croisé Martineau une couple de semaines après dans les couloirs de Radio-Canada, et il m'a dit

que le sketch sur lui n'avait pas été assez chien. En janvier, je partais au Mexique, et dans l'avion, j'ai vu Pierre Curzi, qui a fait semblant de ne pas me voir, mais j'ai senti que Marie Tifo, elle, me regardait d'un air... Dans le même vol, et deux rangées plus bas, il y avait un gars avec une trachéotomie et qui a voulu me parler, à cause de mon numéro de l'entraîneur de Lance et compte dans le futur. Il avait trouvé ça drôle.

Les trois premiers Bye Bye, j'ai pas tellement tripé parce que j'étais trop nerveux. Le quatrième, le Bye Bye 2013, a été mon meilleur, parce que je ne devais pas le faire. Pour renouveler un peu l'émission, Louis avait pensé prendre seulement des humoristes, mais plusieurs n'ont pas voulu faire les sketches parce qu'ils les trouvaient trop heavy pour leur réputation. Alors, Louis nous a contactés à la dernière minute, la même gang, on a vite embarqué, et j'ai pas eu le temps de stresser.

Et, comme dirait le maire de Québec, Michel a eu du fun en calique!

À ma dernière année, 2014, Pierre Brassard a intégré l'équipe, et comme il est très bon imitateur, j'ai senti que j'avais moins de temps de glace. Je me suis dit, tant qu'à ça, j'aime autant pu le faire.



Le soir du 31 décembre 2010, quand Michel est apparu la première fois dans le Bye Bye, un nombre non négligeable des quelques millions de téléspectateurs a eu l'une ou l'autre des réflexions suivantes, voire les deux en même temps: «Tiens, c'est son *come-back*» et «Diantre, où était-il passé?» Lui-même ne le voit pas de cette façon.

Ce n'était pas un retour. J'ai toujours été là.

Peut-être, mais de façon certainement moins visible que dans l'émission la plus attendue, la plus écoutée, la plus commentée et la plus prestigieuse de toutes celles présentées au cours d'une année à la télé québécoise.

C'est vrai que quand c'est expliqué de même, je comprends pourquoi les gens ont pu avoir cette impression-là.

Car pour Michel, qui avait dit bye bye à sa carrière d'humoriste en 1997, les années 2000 ont été une période d'expérimentation.

Il faut s'adapter.

Son curriculum vitæ rend compte de cette devise. De bête de scène, Michel Courtemanche est passé à metteur en scène. Une nouvelle corde à son arc inaugurée avec son vieux pote Martin Petit. L'association a porté fruit, et *Humour libre* a été couronné spectacle d'humour de l'année 2005 au gala Les Olivier. Michel a ensuite œuvré auprès de Dominic Paquet et de Lise Dion, et jusqu'à l'Olympia de Paris, une salle qu'il a bien connue dans une autre vie.

J'étais très heureux d'y retourner, mais je n'ai pas vraiment pu profiter du moment, parce qu'on n'avait pas beaucoup de temps, et que j'étais malade comme un chien.

Sa mise en scène du spectacle *Humour du monde*, une vitrine pour les humoristes québécois animée par Martin Petit, a été présentée aux Français un soir seulement. Avec, notamment, Véronic DiCaire, Boucar Diouf, Maxim Martin, Julie Caron...

Celui qui a le mieux scoré, c'est Martin Petit, et je ne dis pas ça parce qu'il est mon ami. La preuve: le lendemain, il avait rendez-vous avec Jean-Yves Robin, un gros producteur français avec qui j'ai travaillé dans le temps, qui voulait voir avec Martin comment lancer sa carrière en Europe. Martin est allé au rendez-vous, mais il n'a pas donné suite.

Sa réputation de metteur en scène a débordé de son champ d'activité naturel. Pas mal plus loin. Un nom: Dany Bédar.

Oui, l'ex-chanteur de La Chicane. Je ne le connaissais pas du tout. Il avait pensé à moi, il en a parlé à sa gérante qui m'a approché pour sa tournée Là où j'habite, en 2009. J'ai eu beaucoup de fun avec ce défi. Pour créer le décor, j'avais mille dollars, ce qui est vraiment des pinottes. J'ai utilisé toutes les caisses de la tournée comme si on était dans un local de répétition. C'était parfait.

De Dany Bédar au Cirque du Soleil, il n'y a peut-être qu'un pas, mais il est énorme. Qui d'autre que Michel aurait pu le faire?

En 2014, j'ai donné un atelier de clown, ils appellent ça un master class. C'est chic, non? Et pour le spectacle Kurios, avec le clown David-Alexandre Després, j'ai monté le numéro où il jouait un chat sur un sofa qui cruaisait une fille, c'était drôle à mourir. La même année, à la demande du Cirque Éloize, j'ai écrit le spectacle

hommage à Olivier Guimond, pour le centième anniversaire de sa naissance.

Et le cinéma? *La ballade de Titus*, le bide tourné en partie dans un château en banlieue parisienne en 1996, lui avait laissé un goût amer, et cette amertume, profondément enracinée, remonte encore vingt ans plus tard dès que les mots *ballade* et *Titus* sont prononcés (le moins possible, s'il vous plaît). Pour autant, Michel n'avait pas fait une croix sur les films, et heureusement, sinon il n'aurait pas pu incarner un vampire.

J'ai fait Karmina 2 tout de suite après ma désintoxication, à l'automne 2000. Et j'en ai fait un autre presque au même moment, Nuit de noces, de mon ami Émile Gaudreault.

Deux comédies millionnaires au box-office, deux rôles secondaires aux antipodes. Dans *Karmina 2*, une histoire abracadabrante de Transylvaniens transplantés au Québec, de potion magique et de fromage en crottes (!), Michel s'appelle Ti-Pit, le type d'homme de main qui regarde le doigt quand on pointe la lune, au service d'un méchant, interprété par Julien Poulin.

Julien est un partenaire de jeu assez incroyable. Et j'ai remarqué qu'avant les prises, il n'était pas bien, il était très nerveux, il transpirait. J'étais content de voir que je ne suis pas tout seul à avoir le trac.

Pour *Nuit de noces*, Michel s'est glissé dans la peau de Marc, acolyte du personnage principal (François Morency) et redoutable tombeur. D'ailleurs, il passe les cinq premières minutes du film à «french-kisser» avec appétit une fort jolie fille (Catherine Florent, sœur d'Hélène). De plus, il y a une scène de lit. Oh! rien d'olé olé, c'est un vaudeville bon enfant, pas *Emmanuelle à Niagara Falls*.

J'avais une copine très jalouse dans ce temps-là. Moi, le nono, je ne lui avais rien dit sur le scénario, et à la première, elle était vraiment pas contente.

Acteur autodidacte et polyvalent, Michel a joué pour tous les publics.

J'ai fait la voix du dindon dans le dessin animé Le Noël de Walter et Tandoori. Et pendant plusieurs années, j'ai été prof d'éducation physique dans la série jeunesse Vrak la vie, à VRAK.TV.

Et comme il avait participé à la naissance des *Pêcheurs*, à l'origine un simple sketch au Festival Juste pour rire de 1997, Michel se devait d'être de la première saison des *Pêcheurs*, devenu une émission de télé à Radio-Canada en 2013.

J'ai fait Les pêcheurs deux fois. La première fois, j'étais nerveux, mais j'ai pu passer au travers sans trop de dommages. La deuxième fois, pour l'avant-dernière émission de la dernière saison, en 2017, ç'a été bien pire. La nuit d'avant, j'ai pas pu dormir. Je suis arrivé terrifié au chalet où c'est tourné. J'ai vomi. Je ne me souvenais plus de mon texte.

Claude Legault n'est pas du même avis. «C'a été un bonheur de travailler avec lui. Michel se sentait en confiance, il était avec des chums, dont moi et Martin Petit, Jean-Michel Anctil, Pierrette Robitaille aussi, donc il était bien entouré. Il s'en est bien sorti, et il était vraiment très bon. Son potentiel est toujours là, on l'a vu dans les *Bye Bye*. Quand je l'ai connu, il n'avait peur de rien, mais il a contracté une peur phobique d'être sur scène. S'il y retournait, on verrait un autre Michel, différent, mais il serait encore excellent.»

Retourner sur scène? Michel refuse toute proposition depuis 1997. Bien sûr, il a jonglé avec l'idée. Évidemment qu'il a été tenté. En 2002, une dépêche de La Presse canadienne annonçait même un nouveau spectacle pour l'automne 2004. Au Grand Rire de Québec, en 2011, il s'en est fallu de peu pour que le miracle ait lieu.

Puis, en 2016, miracle. Les organisateurs de ComediHa!, la nouvelle appellation du Grand Rire de Québec, ont réussi un coup de maître: convaincre Michel de refaire *Le batteur*, 30 ans après l'avoir créé, et 20 ans après avoir accroché son fameux gilet bariolé.

J'ai accepté pour une seule raison: pour que mes six neveux et nièces me voient sur scène.

Il y avait des sceptiques. Ce rendez-vous serait-il enfin le bon?

Derrière les rideaux, cinq minutes avant, j'ai voulu tout annuler, le cœur essayait de me sortir de la poitrine, ou était sur le point d'arrêter. Anyway, j'étais vraiment pas ben.

Et quand il a quitté les coulisses pour apparaître sous les projecteurs...

Les gens applaudissaient, criaient, plus fort que je ne l'avais jamais

entendu avant. Peut-être aussi que j'avais oublié ce que c'était...

Alors que les murs du Grand Théâtre de Québec tremblaient sous l'ovation, Michel a pris place, comme il l'avait fait tant de fois.

Puis il y a eu un pépin technique.

À cause du bruit, je n'ai pas entendu le début de la bande sonore, et j'ai raté le signal de départ. J'ai tout arrêté, j'ai dit aux gens que j'allais recommencer.

Presque toute sa famille était dans la salle, réunie autour de maman Pierrette, dont Jean, son frère. «Mon fils était avec moi, ma fille Myriam serait venue aussi, mais elle vit en Nouvelle-Zélande. Je me souviens de la réaction de Yannick, lui qui avait regardé les numéros de son oncle sur Internet et savait un peu à quoi s'attendre, quand Michel a commencé à fouiller dans ses baguettes invisibles. Je l'ai entendu dire à voix haute: "On dirait qu'il fouille pour vrai!" Mon fils en avait tellement entendu parler, mais de voir Michel en spectacle, voir qu'il maîtrisait encore parfaitement tous ses gestes, c'était très impressionnant. Michel était nerveux, et après son numéro, il était à ça de perdre connaissance. Si Mario Jean ne l'avait pas soutenu, je suis sûr qu'il serait tombé parce qu'il n'avait plus de jambes. Mais je sais qu'il a tripé.»

Michel le confirme.

Oui, en crise.

Lise Dion: «J'ai voulu l'épater.»

J'ai connu Michel au début de ma carrière. On a commencé presque en même temps, mais pour lui, c'est parti en flèche. Je ne l'avais pas côtoyé depuis quatre ou cinq ans quand je suis allée le rejoindre en Abitibi pour faire la première partie de son deuxième spectacle, *Les nouvelles aventures de Courtemanche*. Et lui, avec sa générosité, il restait en coulisses, écoutait mon matériel et me donnait des conseils. L'une des choses qu'il m'a apprises: dès que le rire s'achève, ne le laisse jamais mourir, re-punche par-dessus. À mon arrivée en Abitibi, je me souviens d'être allée frapper à la porte de sa chambre d'hôtel: tous les rideaux étaient tirés, en plein jour, et il avait un vaporisateur pour mieux respirer. Il n'avait pas encore 30 ans, mais il avait vieilli tout d'un coup. Il travaillait tout le temps, toujours en tournée. Un jour, je l'ai vu dans les bureaux de Juste pour rire recevoir trois ou quatre agendas d'un coup, il avait l'air un peu découragé, misérable, comme s'il se demandait, où sont-elles, mes vacances? Plus tard, j'ai vécu la même situation, quand ton agent te booke trop, que personne ne veut que tu ralenties, et que tu as l'impression d'avoir

les veines ouvertes et que tout le monde se sert de ton énergie pour faire de l'argent.

Michel m'a raconté son enfance. J'ai senti chez lui un certain désespoir. Je n'ai pas été surprise quand il a craqué en juillet 1997. Il avait une raison: il était au bout du rouleau. Si j'avais été là, je serais montée sur scène pour dire aux gens: «Allez-vous-en chez vous et laissez-le tranquille!» J'ai un amour maternel pour lui. Je l'aurais protégé. Personne ne peut parler en mal de Michel devant moi.

En 2010, quand j'ai vu le travail qu'il avait fait pour Dominic Paquet, j'ai pensé: Michel est l'un de nos grands, s'il fait la mise en scène de mon show, *Le temps qui court*, je vais vouloir l'épater, ce qui me fera devenir meilleure. Il a été très vigilant, très présent, il était là pendant les 40 premières représentations, à reprendre des petits bouts, à réparer. Il m'a aidée sur le plan de l'interprétation. Michel est un génie. Mélange de mime et d'humoriste, il est unique. C'est un artiste complet, un défricheur. Un être extraordinaire.»

15

CHAPITRE

ÉPILOGUE

L'hiver 2018 a plutôt mal commencé pour Michel. Peu avant Noël, Pierrette Courtemanche s'est foulé une cheville. Lui qui prend soin de sa mère depuis très longtemps a passé maintes nuits chez elle à chercher le sommeil sur son sofa. Habitué à fuir la bise nordique dès l'arrivée des flocons, il a vu le frimas s'installer, les journées raccourcir et son moral descendre à vue d'œil. Pas de *margarita sin alcohol y guacamole* cette année: trop de projets sur le feu, qu'il doit cuisiner, apprêter, présenter. Il y a ce livre, aussi, évidemment. Le Yucatán attendra.

En janvier, convié par l'auteur et conférencier Marc Gervais, Michel a livré un témoignage sur la bipolarité à Saint-Jean-sur-Richelieu. Le désir de se raconter et l'envie d'aider le tenaillaient depuis longtemps, il avait même pensé en faire une source de revenu. Il n'y pense plus.

Des semaines avant d'y aller, j'ai stressé comme un malade. Quand le soir est arrivé, ça s'est pas très bien passé. J'ai déjà fait des shows devant des milliers de personnes, et là, il y en avait 70 tout au plus et je capotais. Je me répétais: j'y arriverai jamais, j'y arriverai jamais. Finalement, je suis arrivé à dire une couple de phrases pour expliquer le trac que je vivais, qu'avec la bipolarité, le trac empirait, mes années de toxico... La soirée s'est terminée par une période de questions. Je me suis rendu compte que c'était pas pour moi.

Vers la même période, son médecin lui a diagnostiqué une dépression saisonnière, et a ajusté sa médication. Sans grand résultat.

C'est le manque de lumière qui m'affecte. Beaucoup. J'ai essayé la luminothérapie, mais ça n'a pas aidé. À Playa del Carmen aussi, les jours d'hiver sont plus courts, ce qui joue sur mon humeur, mais là-bas, au moins, il fait soleil quasiment tout le temps. Et chaud.

Michel a décroché un petit rôle dans une websérie à la fin de

l'hiver. Trac, angoisse, panique. La totale. Drainé par le tournage, il n'a eu d'autre choix que d'envisager une pénible éventualité: la fin de sa carrière d'acteur, de tout passage à la télé, peut-être.

Fausse alerte.

Au printemps, j'ai participé à l'émission Prière de ne pas envoyer de fleurs, à Radio-Canada. Claude Legault était l'invité. Zéro stress, ni les jours d'avant, ni la veille, ni pendant l'enregistrement. En fait, je me suis vraiment amusé, ça faisait longtemps que je n'avais pas ri autant.

Et qu'en est-il de ces fameux projets qui mijotent dans son ordi et mûrissent dans sa tête?

Ils sont pour la télé, le cinéma et la scène. Oui, la scène. Et il y a aussi le Cirque du Soleil. Je rencontre des gens, et j'y crois. C'est tout ce que j'en dirai. La suite, on verra.

Michel a toutefois dans ses cartons un scénario mené à terme et il se fait un plaisir, une fierté, d'en parler et de le montrer: *SIDE-FX*. Dont la genèse va comme suit:

Dans les années 1990, quand il vivait en France, Michel a entendu lors d'un dîner une Parisienne émettre le commentaire suivant: il paraît que les Nord-Américains seraient moins intelligents que les Européens parce que leur nourriture est plus grasse. Une réflexion que Michel n'a pas digérée.

*Ce qu'elle a dit m'est resté longtemps en travers de la gorge. Un jour, j'ai cherché dans le dictionnaire la définition de l'intelligence, et j'ai vu que c'était, entre autres, la capacité à s'adapter. Dans ce cas-là, l'animal est plus intelligent que l'homme: la bête s'adapte à la nature, alors que l'homme demande à la nature de s'adapter à lui. Après, j'ai lu L'intelligence émotionnelle, un livre qui m'a beaucoup impressionné. L'auteur explique que l'intelligence vient des cinq sens. De tout ça a germé l'idée de départ de *SIDE-FX*: cinq superhéros représentant les cinq sens, et même le sixième, l'intuition.*

C'était il y a quinze ans. De nombreuses versions plus tard, rédigées souvent en voyage, de l'Argentine à la Tunisie, de l'île espagnole de Majorque au Mexique, le scénario de *SIDE-FX* est fin prêt à être porté en images.

Ça pourrait devenir un film ou un dessin animé. Je cherche

activement quelqu'un pour en faire une bédé. Avis aux intéressé(e)s!



Image tirée du film *The Book of Eli* (2010).

Située dans le futur, en 2160, l'action de *SIDE-FX* se déroule dans un monde post-apocalyptique, où règnent la poussière et la violence, et qui a des airs de ressemblance avec les films *Mad Max* et surtout *The Book of Eli* (sorti en 2010, avec Denzel Washington). Une terre inhospitalière où (sur)vit Isaak, le protagoniste, un jeune mutant avec lequel Michel se sent le plus d'affinités. Isaak, écrit-il, est déterminé, courageux, passionné, sensible, allergique à l'injustice, extrêmement agile et très intuitif. Il a surtout un pouvoir visuel hallucinant, qui se décline en plusieurs habiletés: il «voit plus vite» que les autres et sa vision infrarouge lui permet de distinguer l'action à travers les murs. Il peut «voir» aussi si quelqu'un lui ment. À l'instar de tout héros, Isaak a un point faible: ses capacités visuelles causent chez lui une accumulation d'images qui provoquent d'énormes maux de tête. Son père lui a laissé en héritage l'Épée de Kuran, une arme prodigieuse dotée d'une intelligence artificielle. Isaak en aura bien besoin...

Comme tout projet cinématographique professionnel, le scénario de *SIDE-FX* s'accompagne d'une «bible», surnom du document qui résume l'histoire, explique le contexte, dépeint les personnages principaux. Extraits:

LE PROJET

SIDE-FX est un récit d'anticipation sur l'avenir de notre monde. Quel sera l'impact de nos comportements actuels sur notre environnement futur? C'est l'avenue qu'explore ce projet, le portrait de ce que pourrait être notre vie sur Terre dans 160 ans.

LA PRÉMISSE

Aujourd'hui, en Occident, nous nous sentons en sécurité avec un système de santé qui nous prend en charge, qui contrôle et réglemente tous les médicaments disponibles, lesquels doivent être testés et certifiés avant d'être administrés aux malades.

Pendant un temps, le système a pu prendre soin des citoyens, mais l'assurance maladie a ses limites. Les temps changent et le mode de vie des gens aussi. Au fil des ans, la population compte de plus en plus d'obèses – et des cas d'obésité de plus en plus graves –, de nouvelles maladies font leur apparition et coûtent une fortune à l'État-providence. S'ils veulent être reportés au pouvoir et honorer leurs promesses électorales, les élus se doivent de garder en place les services sociaux qu'ils ont instaurés, mais à quel prix? Les gouvernements n'ont plus le choix: ils doublent les impôts et surtaxent scandaleusement les citoyens. Mais un jour viendra où tous ces revenus et perceptions ne suffiront plus à l'État. L'accroissement de la population (n'oublions pas que l'Occident sera frappé de plein fouet par les grandes migrations climatiques) et le manque de subsides auront raison de notre système actuel et des efforts de nos élus.

Que deviendra notre société lorsqu'ils devront couper tous les services sociaux et les structures établies – soins de santé, programme d'assurance médicaments, éducation, systèmes policier, judiciaire, correctionnel, etc.? Ce sera le chaos. En cas de besoin, en cas de détresse, le peuple ne saura plus vers qui se tourner.

Les seules institutions qui survivront à ce marasme seront les industries pharmaceutique et métallurgique. Ce seront elles qui, en 2160, dirigeront le pays. S'ils veulent survivre et faire face à d'éventuels problèmes de santé, les citoyens devront se mettre au service de l'une ou l'autre de ces industries, les seules à pouvoir offrir emplois, vivres et gîte. L'électeur n'est plus pris en charge, mais bien en otage. Ces visions troublantes, ce sont celles du monde du futur.

Dans 160 ans, la Terre telle que nous la connaissons aujourd'hui n'existera plus et offrira un spectacle plus désolant que ce que les futurologues les plus pessimistes ont pu imaginer. Le peuple devra s'adapter à de nouvelles conditions de vie ainsi qu'à une nouvelle forme de gouvernement. Il sera condamné à

vivre dans un monde dépourvu de toute flore, de toute faune. Désormais privée de terres cultivables, l'humanité ne consommera pour toute nourriture que des médicaments et sera réduite à trouver refuge dans de vieux édifices désaffectés.

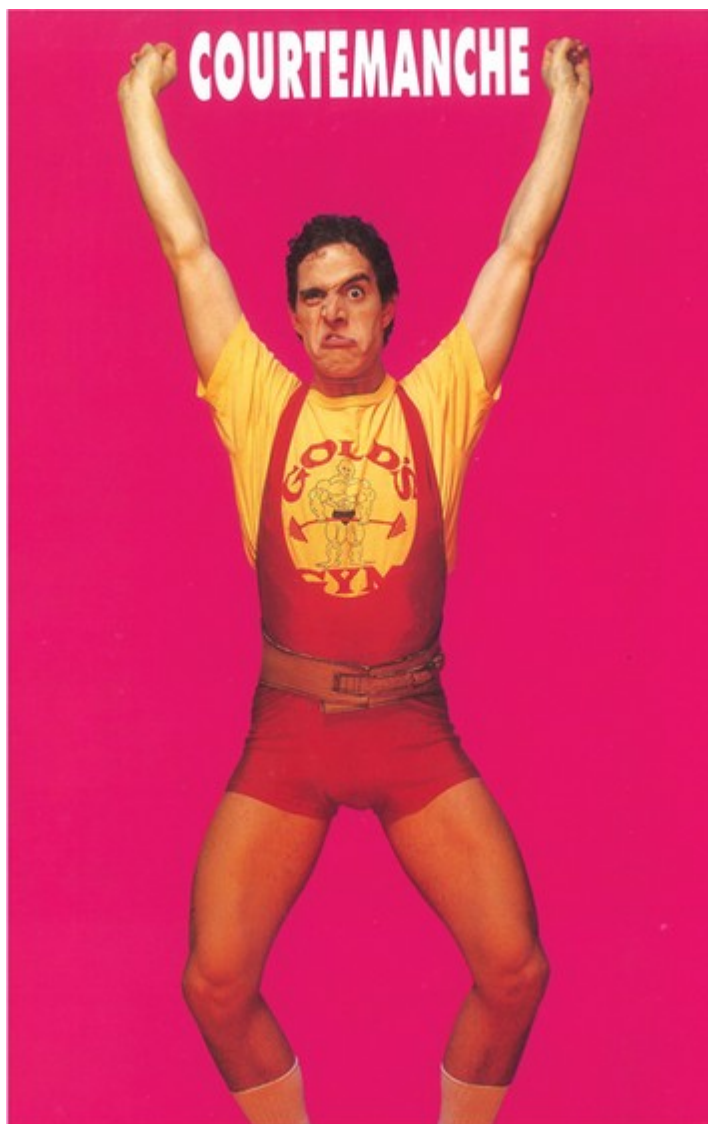
Dans un monde contaminé par les déchets métalliques et chimiques, c'est sans surprise qu'on voit émerger une nouvelle forme d'êtres humains: les SIDE-FX, des mutants dont l'ADN s'est modifié par l'ingestion de médicaments non testés ou pendant la grossesse de leur mère – conséquence de notre inconscience collective. À chaque action correspond une réaction. Dans ce cas-ci, la réaction changera le cours de l'Humanité et son apparence.

L'HISTOIRE

Un jeune homme, Isaak, devient un révolutionnaire dans le but de venger le meurtre de sa fiancée, brûlée vive par son ennemi juré. Pour mener sa quête à terme, il joindra les rangs des SIDE-FX, des mutants aux dons sensoriels inouïs. Ensemble, ils tenteront d'éliminer l'armée de l'adversaire, Monark, afin qu'Isaak puisse enfin assouvir sa vengeance.

En fait, pour Michel, *SIDE-FX* représente bien plus qu'un projet.

C'est l'œuvre de ma vie.



L'une des photos de promotion de son premier spectacle, produit par le Français Jimmy Lévy. «J'ai acheté le t-shirt dans un Gold's Gym au Québec, mais j'ai jamais fait de musculation.»



Michel et sa soeur Suzanne. Après avoir enseigné le patin pendant des années, Suzanne est maintenant réceptionniste dans une clinique médicale.



«La photo a probablement été prise quand j'ai fêté mes 12 ans.»



Première communion, à l'église Saint-Vincent-de-Paul, Laval.



Ses parents, sur leur trente-six, arrivent dans une calèche au mariage de Michel, à l'été 1994. L'union (brève) a été célébrée dans le Vieux-Montréal, à la basilique Notre-Dame, «dans la chapelle à l'arrière, précise Michel. Le thème des noces: médiéval.»

PHOTOS EXCLUSIVES!



MICHEL COURTEMANCHE TRIOMPHE À PARIS



"Le soir de la première... ovation debout!"

PAR YOLANDE VIGÉANT

J'ai fait la connaissance de Michel Courtemanche, il doit bien y avoir au moins quatre ans. À ce moment-là, il faisait partie du groupe appelé "Les Monstres de l'humour" et l'on pouvait déjà flairer l'envergure de ce comique hors pair. Par la suite, je l'interviewais. Simple et pénétreux, il fit preuve d'une grande gentillesse. Un peu timide, je ne fus pas surprise d'apprendre qu'il ne voulait pas voler de ses propres ailes.

l'humour n'étaient plus, mais ils venaient de mettre au monde une future grande vedette. Je sais que Michel était anxieux au moment où il s'est lancé seul dans une aventure dont il ne connaissait pas l'issue. Travailler seul ou travailler en groupe, ce n'est pas du tout la même chose. S'il a douté de lui, le public québécois, lui, n'en a pas douté un seul instant. En très peu de temps, Michel devenait une vedette consacrée.

Photos: Paris Presse

Reportage à Paris publié dans l'hebdo à vedettes *Le Lundi*, édition du 29 mars 1991.



Michel devant l'Olympia de Paris, printemps 1991.



Les trois frères Courtemanche trinquent au mariage de Michel: Jean (à gauche) est charpentier-menuisier et François, aujourd'hui directeur général de Mouvement aquatique Laval.

AVEC COCA-COLA

TOUT UN CONTRAT POUR MICHEL COURTEMANCHE!

Michel Courtemanche s'est engagé, depuis près d'un an, dans une montée fugitive pour une vedette Québécoise et il vient de rapatrier un lion «payant» à sa belle carrière en se faisant compagne. «Coca-Cola, contrat qui selon une source proche de la vedette, lui rapportera une somme d'argent évaluée dans les

soixante millions. Vous avez d'ailleurs pu constater, lors du gala «Métronome», l'originalité du commercial de Courtemanche, alors qu'il fait face à une distributrice invisible de boissons gazeuses. C'est son talent et son originalité qui nous ont incité à choisir Michel Courtemanche», dit M. Hubert Nadreau, directeur du marketing pour le Québec. Et, de sa-

pouter M. Richard Desautels, directeur de la création française chez McLaren-Lintas, «Michel fait beaucoup appel à la suggestion et à l'imagination pour créer son décor et nous devons aussi travailler avec des objets qu'on ne voit pas, de là l'idée de la distributrice invisible». Nous avons pu voir l'avant-première, au gala, et la campagne publicitaire

comme telle débute le 19 mars pour une durée de plus de deux mois. Il est bon de noter que Coca-Cola Ltd a toujours entièrement confié à des firmes du Québec la conception et la production de ses messages publicitaires destinés au marché québécois, et qu'il est mieux que Michel Courtemanche pour les représenter.

Pour Michel, un contrat dans les six chiffres!



L'un de ses premiers gros contrats de publicité, dès l'hiver 1990, où on le voit danser avec Obélix. Michel vantait le Coke Diète... alors qu'il ne buvait (et ne boit encore) que du Coke classique.

Spectacles

Michel Courtemanche: ce n'est qu'un début...

DENIS LAVOIE



Emporté par le succès foudroyant qui a suivi sa remarquable participation au dernier Festival Juste pour Rire,

Michel Courtemanche reprend l'affiche au Spectrum jusqu'à samedi, dans le cadre de sa «tournée mondiale».

Le jeune humoriste se produira sur deux scènes parisiennes, dont le prestigieux Olympia (du 19 au 31 décembre) et dans un «comedy club» de Los Angeles (9 au 14 janvier).

Epreuve tourmentée pour Courtemanche, qui avoue être vide lorsqu'il sort de scène après avoir présenté ses numéros les plus exigeants, dont bien sûr celui du batteur.

«Le pire, c'est que comme quelques-uns de mes numéros ont déjà été présentés à la télévision, je dois en mettre encore plus sur scène. Faut que je bouge davantage et les trois derniers numéros me tuent bien raide.»

Et en plus, Courtemanche doit se préparer à affronter des publics qui ne l'ont pas vu encore, sans compter qu'il songe déjà à de nouveaux numéros pour un prochain spectacle prévu pour l'automne prochain. Entre-temps, sa tournée le tient en haleine jusqu'en mai.

LES RAISINS

■ Deux comédiens et une co-



Michel Courtemanche

médiennes s'amusent aussi à faire de l'humour, en chansons. Le spectacle de ce trio des Raisins est surtout très bien mis en scène. Qualité professionnelle.

Elise Rompré, Louis Saint-André et Gilles Beauregard (ce dernier au piano) savent aussi bien faire devant une salle à moitié vide que devant un fervent public.

Il faut courir les voir si vous aimez la comédie musicale adaptée au cabaret, avec interventions des artistes dans la salle. A la Butte Saint-Jacques, ce soir, demain et samedi.

RIRE, RIRE

■ Il y a bien d'autres occasions de rire ces jours-ci; en plus des hebdomadaires Lundis Juste pour Rire présentés traditionnellement au Club Soda, un nouveau monologiste tient l'affiche de l'Elysée jusqu'au 2 décembre (jeudi, vendredi et samedi). Il s'agit de Pierre Légaré qui fait une rentrée montréalaise remarquée.

Article dans *La Presse* du 23 novembre 1989: le journal fait état des premières grimaces de Michel sur la scène internationale, d'abord à Paris, puis à Los Angeles.

Extrait: «Éprouvante tournée pour Courtemanche, qui avoue être vidé lorsqu'il sort de scène après avoir présenté ses numéros les plus exigeants, dont bien sûr celui du batteur.» Ce n'était qu'un début...



Avec ses parents, dans les coulisses de l'Olympia de Paris. «Hostie que je m'habillais mal... Comme un clown.»

Michel Courtemanche
se produira en France, en Suisse, en Belgique,
en Espagne et en Allemagne en 1993-1994 !

DERNIÈRE CHANCE

de le voir au Québec dans ses deux derniers
**SPECTACLES CAPTÉS POUR
LA TÉLÉVISION INTERNATIONALE !**

★ TARIF SPÉCIAL ★

18\$



**COURTE
MANCHE**

UN NOUVEAU COMIQUE EST NÉ 1^{er} sept. 20h

LES NOUVELLES AVENTURES 2 sept. 20h

UN NOUVEAU COMIQUE EST NÉ 3 sept. 19h

LES NOUVELLES AVENTURES 3 sept. 22h

UN NOUVEAU COMIQUE EST NÉ 4 sept. 19h

LES NOUVELLES AVENTURES 4 sept. 22h



BILLETTERIE
987.6919

750.1111

Détail intéressant: la publicité annonce deux spectacles différents le même soir, *Un nouveau comique est né!* et *Les nouvelles aventures de Courtemanche*, le 3 septembre 1992.



Photo d'Archives-Reynold LEBLANC
Les miniques de Michel Courtemanche

Courtemanche bien accueilli à Los Angeles

Après Paris, Los Angeles... Michel Courtemanche voyage. Ce ne sont pas des vacances: il travaille... avec succès d'ailleurs!

Carmen Montezault

Rejoint à son hôtel à Los Angeles, il était très fier du succès obtenu au Comedy and Magic Club, une des trois boîtes les plus importantes du coin. Il s'y produit toute cette semaine, avec trois shows le samedi et deux les vendredi et dimanche.

Il n'y donne pas son spectacle au complet. Il se produit durant 25 à 30 minutes, en axant sur ses numéros visuels. Il fait quelques pags en anglais, notamment pour se priveruler, mais ils ne constituent que 5% de son spectacle. De toute manière, les gens rient et il a l'impression que la langue n'avait pas vraiment d'importance.

Après, du 18 au 31 décembre, il était à l'Olympia, en première partie du groupe les Vamps. Ce qui a marché très fort en France, c'est le numéro du bébé, alors qu'aux États-Unis, on a surtout aimé le batteur.

Michel Courtemanche revient le 18 janvier à Montréal et sera le lendemain à Drummondville. En mars, vous pourrez le voir à la Place des Arts. Début avril, il retourne à Paris pour donner cette fois son spectacle au complet au Palais des Glaces et ce, peut-être pendant deux ou trois mois.

Il est en pleine forme. À son arrivée en Californie, il a même pris le temps de faire de la bicyclette au bord de la mer!

Mais il ne veut pas aller trop vite. Il a de nombreuses propositions et préfère ne pas trop s'engager d'avance. Et puis, il veut aussi garder septembre et octobre pour le Québec.

Mais une chose est certaine, il n'a guère le temps de se reposer actuellement!

Photo: Archives-Reynold LEBLANC

Très tôt dans sa carrière, Michel a «testé» le marché américain. Avec succès, explique cet article du *Journal de Montréal* de janvier 1990.



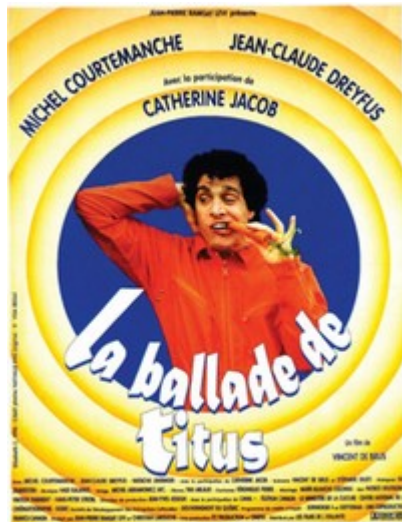
Sa statue de cire au Musée Grévin, à Paris.



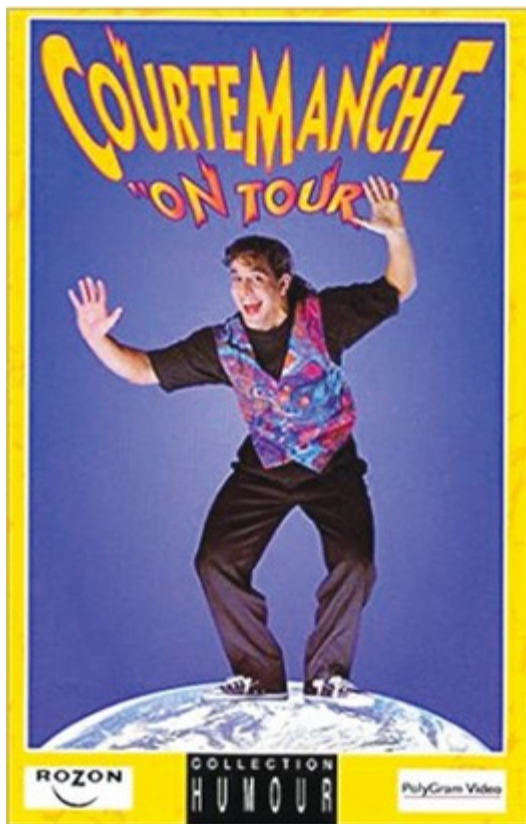
Dessins signés Marina Herber, artiste luxembourgeoise d'origine française. «Je suis née en 1980, et je connaissais Michel comme beaucoup de gens en Europe dans les années 1990. Je me servais de lui, début 2000, comme modèle pour dessiner mes personnages et comme entraînement, pour garder le coup de crayon. Un jour, je l'ai découvert sur Facebook avec une de mes caricatures que j'avais mise en ligne, je l'ai contacté en lui proposant d'organiser une exposition à Montréal. Ça s'est passé très vite, en 2010. Il est vraiment cool. Je ne suis pas forcément *fan* de bédé, mais je mers de la technique de dessins animés que j'ai étudiée pour faire de la peinture. Et j'avoue que la tête de Michel est vraiment particulière, ses sketches m'ont toujours fait marrer.» Michel a rencontré Marina à Montréal, ils ont mangé ensemble et elle lui a donné une de ses oeuvres.



Album publié en 1995, chez Dargaud, prestigieuse maison d'édition française spécialisée dans la bande dessinée (Astérix, Gotlib, Achille Talon, Enki Bilal). Succès honorable: 15 000 copies en France, 12 000 au Québec. À l'époque, Michel, qui en est le coauteur, s'estimait peu satisfait du résultat. Quand il la regarde aujourd'hui, il l'est encore moins. «On a fait ça trop vite...».



La ballade de Titus, coproduction francoquébécoise de plusieurs millions de dollars, premier film de Michel, écrite pour lui... et reniée par lui. 1996



Courtemanche on Tour: malgré son titre, il s'agit bien d'une production française, réalisée en Europe par un Québécois, Marc-André Chicoine, en 1995.

COURTEMANCHE

UN NOUVEAU COMIQUE EST NÉ!



COURTEMANCHE

*le comique
qui cartonne !*

Enfant naturel de
Tex Avery et Donald Duck,
nourri au sein de Droopy,
élevé par Gai-Luron,
intéressé de Bugs Bunny
et libéré par Roger Rabbit,
le tout livré sur scène avec
l'aisance du caoutchouc monté
sur ressorts, athlète de la
grimace, contortionniste allumé,
gagman fou, voici Courtemanche,
bouffon d'air frais dans le
comique moderne.

Si vous n'avez pas encore découvert
ce prodige au faciès autodéformant,
précipitez-vous, ce sera la révélation.

Un spectacle écrit par :
Michel Courtemanche et Benoît Charrier
Régie : Jean Bourgoise
Management : François Besson
Photos : Ian Patrick
Chargée de production : Judith Rogoff



En couche, en pyjama de bébé ou en smoking avec noeud pap: Michel savait comment attirer l'attention.

Michel Courtemanche: l'homme Caoutchouc

MATHIEU CHANTELOIS
et LOUISE-HÉLÈNE
GUIMOND

Foibles secondaires Pierre-Laporte et
Marguerite-de-Lajemmerais

Montréal

Déviner qui, à l'adolescence, « peignait ses boutons sur le côté avant de sortir, se rasait avec une débarbouillette et faisait de l'ombre pour 15 personnes avec son toupet en attendant l'autobus »? Qui d'autre que Michel Courtemanche, l'homme Caoutchouc!

Un nouveau comique est né! Tel est le titre de son premier « one man show ». Après l'immense succès des *Monstres de l'Humour*, Michel Courtemanche a relevé le défi de monter son premier spectacle solo: 1 heure 40 de grimaces!

Soir après soir, il improvise, selon la réaction des spectateurs; dès qu'il ressent l'ennui dans son public, il entreprend une série de grimaces auxquelles il est difficile de résister.

Dans l'ensemble, nous avons assisté à un spectacle de qualité. Beaucoup de ses imitations démontrent bien son talent. Certains de ses numéros, par contre, peuvent ne pas plaire à tout le monde...

« C'est par erreur que je suis stand-up comique! J'ai étudié trois ans en cinéma au cégep Montmorency pour devenir réalisateur. Dans mes temps libres, je faisais de l'improvisation au Café Campus. C'est là que j'ai vraiment pris le goût de la scène. Par la suite, et seulement pour voir comment ça fonctionnait, je suis allé passer une audition au Club Soda. Le lendemain de la finale, j'ai décroché un gros contrat avec « l'uste pour rire ».

Depuis lors, Michel ne s'ennuie pas. L'an prochain, il interprétera un des rôles dans la dramatique *Alexis le Trotteur*. Il a aussi fait quelques commerciaux, dont un pour Loto-Québec et bientôt un autre pour Clorox, dans lequel il annoncera un nouveau rince-bouche. Une tournée au Québec suivra, de même qu'une



autre à Paris, Cannes et aux États-Unis.

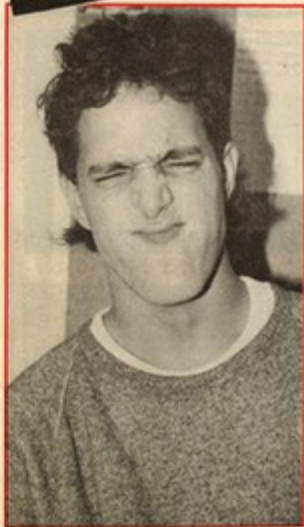
Pour Michel Courtemanche, il est primordial de faire des spectacles en français, mais il sait que les Québécois demandent tôt ou tard de nouveaux visages. C'est donc pour ne pas se fermer de portes qu'il se produit aussi en anglais.

« Quand un francophone va jouer en France ou aux États-Unis, les Québécois se sentent souvent un peu trahis. Dans un sens je les comprends, mais ils doivent aussi nous comprendre: nous aimons notre métier et nous nous devons de traverser les frontières pour continuer le plus longtemps possible », dit-il.

Courtemanche ne veut pas rester humoriste toute sa vie. Il rêve de faire un film muet en noir et blanc, style Charlie Chaplin, et il aimerait bien jouer dans la L.N.I.

Chose certaine, à 24 ans, avec ses idées folles et son talent fou, Courtemanche restera encore longtemps notre « grimaceur national »...

**AUSSI FOUS
DANS LA VIE
QUE SUR SCÈNE**



Si jamais il y a une fille pour Michel Courtemanche...



Critique de deux étudiants des écoles secondaires Pierre-Laporte et Marguerite-De-Lajemmerais. Article qui se termine ainsi: «Courtemanche ne veut pas rester humoriste toute sa vie. Il rêve de faire un film muet en noir et blanc, style Charlie Chaplin... Chose certaine, à 24 ans, avec ses idées folles et son talent fou, Courtemanche restera encore longtemps notre «grimaceur national.»

LA RELÈVE QUÉBÉCOISE DU RIRE



**Michel Courtemanche
porte-parole de cette
originale entreprise**

ront primés et publiés, à raison d'un par semaine, dans *Le Journal de Montréal*. Le second, **AUDITORIUM**, c'est un sketch de trois à sept minutes. Il y aura des pré-élections, des finales, etc., avec des cadeaux et des bourses en argent, allant jusqu'à 500 \$, plus une énorme publicité notamment dans le cadre du Festival, l'été prochain. Quant aux professeurs, ils pourront aussi se mériter des prix pour leur participation, dont un voyage d'une semaine à Paris.

UNE ENVERGURE DE PLUS EN PLUS ÉTENDUE

Les équipes de professionnels, qui aideront tout ce monde à



C'EST L'HUMORISTE DE L'HEURE, MICHEL COURTEMANCHE, qui a accepté d'être le porte-parole de "Jeunes pour rire".

médie en français, se rendront, cette année dans la région de Montréal, sur la Rive-Sud et la Rive-Nord ainsi qu'à Québec et Rimouski. Si des jeunes sont d'autres régions, ils peuvent tout de même s'inscrire à

droits le moment venu. Mais on vise grand: tout le Québec et même le Canada sont à l'ordre du projet des prochaines années.

Quant aux adolescents, il n'y a aucune obligation de leur part et ils ne participent ac-

tembre, plus de deux mille jeunes ont manifesté leur intention de s'impliquer.

C'est un bel espoir: s'amuser, apprendre, faire rire, gagner des cadeaux et même de l'argent, mais surtout, devenir célèbres dès

F. GAG. 8/89

Dès le début de la carrière de son fils cadet, Pierrette Courtemanche a découpé tous les articles où il était mention de Michel, tel que celui-ci, daté de 1989. Bientôt, elle aura besoin d'un deuxième album...

SPECTACLES

COURTEMANCHE: ENTRE LE «STAND-UP» ET LE MIME

Michel Courtemanche présentait hier soir en première montréalaise son nouveau spectacle «les nouvelles aventures...». Plus déroutant que jamais, personnage de bandes dessinées par moments et «stand-up» à d'autres, Courtemanche a dévoilé une nouvelle facette de ses talents d'humoriste.

On sent bien que cette fois le langage de ce show s'adresse essentiellement au public québécois.

Manon Guilbert

Après cinq mois et demi de tournée en France, Courtemanche, de toute évidence, s'est ennuyé du franc-parler de ses compatriotes. Aussi, il retrouve sa langue et s'exprime comme vous et moi dans plusieurs moments de son spectacle. Et c'est là qu'il marque la différence avec son tout premier «One Man Show».

Dans certains sketches, il illustre de mimiques, de bruits et de sa gestuelle les différentes étapes d'une situation. Sans dire un mot, se satisfaisant d'élaborer dans un langage que les fans de Courtemanche

connaissent bien, il décrit brillamment le déroulement de certains faits. Courtemanche suggère des images et ses gestes ou grimaces en dessinent les différentes cases. Il est le maître d'œuvre d'une BD aux multiples couleurs. Lorsqu'on le retrouve dans un cirque, on le voit avaler de feu, charmeur de serpent, magicien.

De nouveaux chapitres aux histoires connues

Courtemanche joue tous les rôles à la fois. On retrouve le personnage du bébé qu'on avait connu lors du premier spectacle, le maître-nageur récupérant le ballon perdu... Dans ces numéros, Courtemanche est muet et développe plus en profondeur son rôle

d'acteur au visage et aux membres de caoutchouc et ajoute de nouveaux chapitres aux histoires connues.

Mais comme s'il craignait qu'on ne le comprenne tout à fait, il se replie sur la manière traditionnelle. Il donne au bébé, par exemple, le droit de s'exprimer à la façon des spectateurs, raconte ses affrontements avec les goûteurs français, émet des critiques et se mouille à la façon d'un humoriste en rigolant de la longueur des membres supérieurs de Roger Brulotte et de l'attitude de Julie Snyder.

La marionnette qu'est Courtemanche met moins l'accent sur le mime. Néanmoins, il tente d'aérer et de briser un rythme qui souvent essouffle. À trop vouloir saisir chacune de ses images, on manque parfois en une fraction de seconde un indice essentiel pour suivre le fil de l'histoire. Ses évocations sont parfois confuses.

«Les nouvelles aventures...» auraient tout intérêt à être resserrées.



Photo Normand JOUCOUR

Michel Courtemanche: un visage de caoutchouc et des membres de guenille aux multiples possibilités.

Courtemanche sans doute envahi par le trac escamote souvent les gestes qui souligneraient plus clairement son propos.

Avec Les nouvelles aventures de Courtemanche, lancé à l'automne 1992, Michel a réussi son pari du deuxième spectacle, selon *Le Journal de Montréal*. Même si «Les nouvelles aventures... auraient intérêt à être resserrées.»



Michel dans le rôle de Passepartout, personnage clé de la télésérie anglo-canadienne *The Secret Adventures of Jules Verne* (budget de 48 millions, diffusion sur CBC et sur Sci-Fi Channel, aux É.-U.). Isabelle Blais, Pascale Bussières et Caroline Dhavernas feront des apparitions, tout comme Patrick Duffy (Bobby Ewing, dans *Dallas*) et Margot Kidder (la Lois Lane de *Superman*), et Jean-Marc Vallée réalisera deux des vingt-deux épisodes, tournés entre juillet 1998 et avril 1999.



  l'hiver 2000, en tandem avec le pilote de course Bertrand Godin. «C tait une course automobile sur un circuit de glace,   Sherbrooke. Dans la BMW Z3, j tais le copilote, qu'on appelle aussi le sac de sable... Mais il y a eu une vague de chaleur qui a tout fait fondre, j'avais l'impression de rouler dans un *car wash*   80 milles   l'heure.»



Après avoir arrêté les spectacles et quitté la scène, Michel est passé en coup de vent au Musée Grévin de Paris vérifier si sa statue de cire était toujours là. «Oui, elle y était toujours, mais elle avait changé de place: on l'avait mise dans la vitrine qui donne sur une ruelle...». Elle déménagera encore, et finira par indiquer la direction des toilettes.



«Il y a quelques années, je me suis amusé à me faire prendre le portrait par un ancien voisin de mon quartier, à Laval, Paul Ducharme, photographe professionnel.»



Dans un désert tunisien, près de Tataouine, où ont été tournées des scènes de *Star Wars*.



Michel a savouré plusieurs hivers les orteils en éventail à Playa del Carmen, au Mexique. Il a nagé trois ou quatre fois avec les dauphins, «jusqu'à ce que je me rende compte de la manière dont on les traite».



Au lac Louise, en Alberta. Le présent d'un fils aimant pour les 80 printemps de sa maman.



À Walt Disney World, en Floride. Pierrette Courtemanche célébrait ses 75 ans avec son bébé... et Mickey Mouse.

MICHEL COURTEMANCHE FACE À FACES

Juillet 1997. Michel Courtemanche a 32 ans et il trône au sommet. Premier humoriste québécois connu à l'étranger, il a conquis une bonne partie de l'Europe. La France l'a adopté et l'a surnommé «le comique qui cartonne». Partout, le Lavallois promu star remplit des salles prestigieuses où ses numéros du batteur et de l'haltérophile séduisent tous les publics. Les enregistrements de ses spectacles se vendent par centaines de milliers, des publicitaires lui offrent des fortunes. Le Musée Grévin de Paris a tassé la statue de Michael Jackson pour mettre la sienne; Dargaud, la maison d'édition d'Astérix, a lancé une bédé à son effigie. En attendant une offensive sur le marché américain, il a tourné son premier film – écrit pour lui – dans un château en banlieue parisienne.

Et puis, cet été-là, c'est le crash. La chute d'un artiste au style unique sur une scène du Festival Juste pour rire. La mort en direct d'une carrière phénoménale dont le rayonnement international n'a toujours pas été égalé.

Avec une rare franchise qui créera des remous, avec humour aussi, Michel raconte tout: les raisons de sa débâcle, ses années de drogue, d'alcool et d'escortes, ses liens tordus avec l'empire du rire, son enfance troublante, son séjour californien chez George Lucas, ses psychoses à la fois drôles et terrifiantes, son suicide avorté, sa bipolarité. C'est un homme attachant qui revient de loin. Un survivant qui, s'il a remis ses grimaces, n'a pas encore dit son dernier mot.



JEAN-YVES GIRARD

Journaliste depuis plus de 25 ans pour plusieurs magazines (*Véro*, *Châtelaine*, *Elle Québec*, *L'actualité*...), Jean-Yves Girard a aussi été chroniqueur au *Devoir*, responsable des communications au Théâtre de Quat'Sous, rédacteur au Festival de jazz, aux Francofolies et... à Juste pour rire. Son enquête sur Vision Mondiale au Nicaragua lui a valu une médaille d'or aux Grands Prix du magazine, à Toronto. Déjà spécialisé dans le portrait de personnalités, il a signé deux biographies dont le best-seller *France Castel* : ici et maintenant.

KO

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Girard, Jean-Yves, 1961-, auteur

Face à faces: biographie Michel Courtemanche / Jean-Yves Girard

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s)

ISBN 978-2-9817143-3-6 (couverture souple)

ISBN 978-2-9817143-4-3 (PDF)

ISBN 978-2-9817143-5-0 (EPUB)

1. Courtemanche, Michel. 2. Humoristes québécois - Biographies. I. Titre.

PN2309C080572018

C2018-941738-2

Éditrice: Sophie Banford

Directrice artistique: Marie-Michèle Leduc

Photographe (photo de couverture et photo de l'auteur): Jocelyn Michel

Révisseuse linguistique: Suzanne Raymond

Correctrices d'épreuves: Nathalie Elliott, Céline Fortier

Graphiste: Karine Blanchet

Coordonnatrices: Louise Côté, Sophie Trottier

Remerciements

Nous remercions la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'Impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Toutes les photos à l'intérieur du livre proviennent de la collection personnelle de Michel Courtemanche.

© 2018 KO Éditions inc.

Tous droits réservés. Aucune reproduction de cet ouvrage, intégrale ou partielle, sous aucune forme ou par quelque procédé que ce soit n'est autorisée sans le consentement préalable de l'éditeur.

KO Éditions inc. une filiale de KO Média inc.

651, rue Notre-Dame ouest, bureau 550

Montréal (Québec) H3C 1H9

Président: Louis Morissette

Directrice générale KO Média inc. et KO Éditions inc.: Sophie Banford

Directrice générale Groupe KO: Josée Daignault

Directeur des finances: Michel Beaulieu

Directrice de la promotion et de la diffusion: Chantal Durand

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2018

Imprimé et relié au Canada

Distribution au Canada

PROLOGUE INC.

1650, boulevard Lionel-Bertrand, Boisbriand (Québec) J7H 1N7

Tél.: 450-434-0306